This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

M. LASSERVE DE FALVARD

DE MONTLUC.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

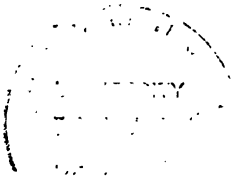
Vet. Fr. II A. 1625

TRAITÉ
HILOSOPHIQUE
DE LA
FOIBLESSE
DE
ESPRIT HUMAIN,
PAR

u Monſieur HUET, *ancien Evêque d'Avranches.*

A LONDRES,
Chez JEAN NOURSE.

M. DCC. XLI.



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

L'Ouvrage que je donne au Public auroit paru depuis longtems, ſi l'illuſtre Auteur qui l'a compoſé, eût jugé à propos de lui laiſſer voir le jour. Il étoit ſi perſuadé que la plûpart des gens déſaprouveroient ſes ſentimens ſur la Foibleſſe de l'Eſprit Humain, qu'il n'a pu ſe réſoudre à les publier pendant ſa vie. Il ſe contentoit de lire cet Ouvrage à ſes meilleurs

Amis, ne voulant pas s'exposer au ressentiment de ceux qu'il appelle souvent lui-même, le Vulgaire de la République des Lettres.

Un homme de mérite, pour qui feu Mr. Huet avoit beaucoup de considération, m'avoit fait connoître avantageusement cet Ouvrage, plusieurs années avant la mort de ce savant Prélat. Il fit d'inutiles efforts pour m'en procurer une Copie ; Mr. Huet ne voulut point y consentir, quoiqu'il le regardât comme le meilleur de tous ses Ouvrages. Rien ne marque mieux l'estime qu'il en faisoit, que le soin qu'il a pris de le traduire

luire lui-même en Latin, près l'avoir composé en françois; ce qu'il n'a fait pour ucun autre de ſes Livres. J'ai a Traduction Latine, & je ourrai l'imprimer dans la uite, ſi le Public témoigne la ouhaiter. Tout le monde çait, que ce Prélat avoit culivé le Latin avec un ſoin xtraordinaire, & qu'il écrioit en cette Langue avec eaucoup d'élégance.

Après la mort de Mr. Huet, n de ſes parens à qui il avoit onfié ſon Manuſcrit, a eu la onté de me l'envoyer, pour n'en pas priver plus long-tems le Public. Mais comme on pourroit douter que l'Auteur

de la *Démonſtration Evangelique*, le fût auſſi d'un Ouvrage où l'on établit fortement le Pyrrhoniſme, il eſt bon d'avertir ici, que ce dernier a été fidélement imprimé ſur le Manuſcrit Original de Mr. Huet, que je conſerve avec ſoin, & que j'offre de montrer aux perſonnes qui auront la curioſité de l'examiner. Il m'a été d'autant plus facile de vérifier, que le Manuſcrit eſt de la propre main du Prélat, que j'ai pluſieurs Lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire autrefois.

Je n'y ai fait d'autre changement que de mettre le nom de Mr. Huet, à la place du nom

om ſuppoſé de *Théocrite de luvignac, Seigneur de la Roche, entilhomme de Perigord*, ſous quel il vouloit ſe cacher. eux qui aiment à connoître s véritables Auteurs des Li-res qui paroiſſent, me ſau-ont bon gré de ce change-ient.

L'Ouvrage que je publie n'a as été inconnu à l'Editeur du *luetiana*, qui a paru depuis eu : Car il nous apprend, ue le *Traité Philoſophique de Foibleſſe de l'Eſprit humain* a té compoſé par Mr. Huet, lans le même tems que ſes *Quæſtiones Alnetanæ*, qui pa-urent à Caën en 1690.

On a ſouhaité de voir ici

l'Eloge hiſtorique de ce Prélat, Mr. l'Abbé Olivet, connu par ſa belle Traduction des *Entretiens de Ciceron ſur la Nature des Dieux*, en eſt l'Auteur.

Je finirai par une remarque qui fera plaiſir aux Lecteurs; c'eſt que le Philoſophe Provençal, dont Mr. Huet emprunte le perſonnage, eſt le même Mr. de Cormiſy, dont il parle dans les Mémoires de ſa vie. Cet illuſtre Savant étoit Préſident au Parlement d'Aix en Provence, & il fut relegué à Caën par ordre de la Cour. Ce Magiſtrat y fit connoiſſance avec Mr. Huet, & lui donna du goût pour Sextus Empiricus, & pour la Philoſo-

Philoſophie des Sceptiques. Voici l'endroit où le Prélat parle de Mr. de Cormiſy : c'eſt à la page 229. de ſes Mémoires.

Cadomum delatus eſt per eos dies vir literatus & priſcæ poriſſimùm Philoſophiæ benè peritus ; ſed & morum præterea comitate amabilis, omnique elegantiâ excultus, Senatus Aquenſis Præſes Cormiſius, illuc reflantis fortunæ invidiâ & Regis juſſu relegatus. Attulit ille ad me literas commendatias ab illuſtri fœmina Catharina Vivonnea Rambullieta, jam ſuperiùs commemorata, quibus viri prædicabat laudes, meque enixè rogabat, ſi quomodo hominis ſu-

blevare posſem infortunium, aut consolando, patriæque desiderium dictis leniendo, aut afflictum rebus ipsis juvando, & assidua consuetudine recreando, his officiis ne deesſem. Ad id autem etsi me satis impellebat ipsa humanitas, multò tamen magis movebar ipsius eruditione & virtute, vel ex primo congressu cognita. Frequens itaque illi aderam, nec ullus effluebat dies, quin aut ille ventitaret ad me, aut illum ego convenirem, simulque vel per amœnissimas Olenæ ripas, vel per viridissima prata deambularemus. Omnis autem ferè sermo erat de veterum Philosophorum Sectis; quarum omnium cùm egregiè

egregiè ſciens erat tùm earum præcipuè, quæ animum jubent ab omni aſſenſu ſuſtinere. Summopere itaque comprobabat Sexti Empirici Doctrinam, effecitque commendatione ſua, ut Auctor adhuc de nomine tantùm mihi cognitus pervolutaretur à me diligenter, mihique fieret perfamiliaris, & ſumma eſſet illius apud me commendatio.

ELOGE HISTORIQUE

de Mr. HUET.

PIERRE DANIEL HUET, ancien Evêque d'Avranches, mort à Paris le vingt-six de Janvier 1721. étoit né à Caën le huit de Février mille six cens trente. L'amour de l'étude prévint en lui, ne disons pas tout-à-fait la raison, puisque nous ignorons quand elle commence; mais au moins l'usage de la parole. *A peine*, dit-il, *avois-je (a) quitté la mamelle, que je portois envie à ceux que je voyois lire.* Il perdit son pere à dix-huit mois; sa mere quatre ans après. Il fut livré à des Tuteurs négligens, qui le mirent dans une pension bourgeoise, où, avec peu de secours, & n'ayant que de mauvais exemples, il ne

(a) Huetiana, p. 3. Commentar. p. 16.

ne laiſſa pas d'achever la carriere des Humanitez, avant que d'avoir treize ans faits.

Pour ſa Philoſophie, il tomba ſous un excellent (*a*) Profeſſeur, qui, à la maniere de Platon, voulut qu'il commençât par apprendre un peu de Géométrie. Mais le diſciple alla plus loin qu'on ne ſouhaitoit. Il prit un tel goût à la Géométrie, qu'il en fit ſon capital, & mépriſa preſque les Ecrits que dictoit ſon maître, qui heureuſement étoit aſſez ſage & aſſez habile pour ne lui en ſavoir pas mauvais gré. Il parcourut tout de ſuite les autres parties des Mathématiques; & quoique cette ſcience ne fût pas encore accréditée dans les Colléges, ni même dans le monde au point qu'elle l'a été depuis, on lui en fit ſoûtenir des Théſes publiques, les premieres qui ayent été ſoûtenuës à Caën.

Il devoit, au ſortir de ſes Claſſes, étudier en Droit, & y prendre des Degrez

(*a*) Le P. Mambrun, connu par ſes vers Latins, & par un Traité du Poëme Epique.

Degrez. Deux Ouvrages, qui parurent (*a*) en ce temps-là, interrompirent cette étude utile, & le jetterent dans une autre plus amuſante. Ces deux Ouvrages étoient les Principes de Deſcartes, & la Géographie ſacrée de Bochart. Une preuve qu'on ne doit jamais avoir de préjugez, ou du moins s'y opiniâtrer, puiſqu'un même homme, & un homme très-judicieux, peut quelquefois, dans ſes âges différens, penſer ſi différemment; c'eſt que M. Huet, qui a vivement cenſuré Deſcartes longtemps après, le goûta d'abord, l'admira, & le ſuivit durant pluſieurs années. Quant à la Géographie de Bochart, elle fit une double impreſſion ſur lui, & par l'érudition immenſe de l'Ouvrage, & par la préſence de l'Auteur, Miniſtre des Proteſtans à Caën. Tout ce livre étant plein d'Hébreu & de Grec, auſſi-tôt il voulut ſavoir ces deux Langues, alla ſaluer l'Auteur, lui demanda ſes conſeils

(*a*) Les Principes de Deſcartes, imprimez en 1643, & le Phaleg de Bochart, en 1646.

conſeils, ſon amitié, & ſe fit ſon Diſciple ; mais Diſciple prêt à devenir émule. Souvent un jeune-homme avec de l'Eſprit & du courage, n'a beſoin que d'un modelle vivant, pour déterminer le genre de ſes Etudes. Tel qui n'a fait toute ſa vie que des Madrigaux, auroit été un Savant du premier ordre, s'il avoit eu de bonne heure un Bochart devant les yeux.

Qu'on ne croye pas cependant, que M. Huet fût ennemi des amuſemens & des exercices qui conviennent à la jeuneſſe. Il voyoit (*a*) le monde, il avoit ſoin de ſe bien mettre, il cherchoit à plaire. Véritablement il n'avoit pas de grace à danſer ; mais il primoit à la courſe, il étoit meilleur homme de cheval, il faiſoit mieux des armes, il ſautoit mieux, il nageoit mieux, dit-il, que pas un de ſes égaux.

A vingt ans & un jour, la Coûtume de Normandie le délivra enfin de ſes Tuteurs, qui lui épargnoient ſordidement tout ce qu'ils pouvoient. Sa plus

(*a*) *Commentar. Lib. 1. p. 55. 56. 57.*

plus forte paſſion, & la premiere qu'il ſatisfit, dès qu'il ſe vit ſon maître, fut de voir Paris : non pas tant par curioſité, que pour ſe fournir de Livres, & pour connoître *les Princes* (*a*) *de la Litérature.* C'eſt une de ſes expreſſions. Il rendit d'abord ſes devoirs au P. Sirmond, plus que nonagénaire. Cet aimable & reſpectable vieillard joignoit à ſon grand ſçavoir une grande candeur, qui lui venoit de ſon propre fonds ; & une grande politeſſe, que la Cour de Rome & celle de France lui avoient donnée. Le P. Petau, bien moins âgé ; mais naturellement plus rigide que ſon Confrere, ſe dérida le front en faveur d'un jeune Provincial, qui non ſeulement étoit déjà digne de l'écouter ; mais qui oſoit même quelquefois (*b*) n'être pas de ſon avis, & lutter, preſque enfant, contre un ſi grand homme.

Je nommerois tous nos Sçavans d'alors, ſi je nommois tous ceux que

(*a*) Huetiana, p. 4. *Comment.* p. 58.
(*b*) Voyez ſes Diſſertations ſur diverſes matieres, &c. Tom. II. p. 432. 433.

que M. Huet connut & dont il s'acquit l'eſtime, à ſon premier voyage de Paris. Deux ans après il eut occaſion de connoître ceux de Hollande : Car la Reine de Suéde ayant invité Bochart à l'aller voir, il ſe joignit à lui, & partit au mois d'Avril 1652. Bochart arriva en des circonſtances où il ne fut pas ſi gracieuſement reçu qu'il avoit lieu de s'y attendre. La ſanté de cette Princeſſe chanceloit. Trop d'application à l'étude (car elle y paſſoit les nuits entieres) lui avoit échauffé le ſang. Bourdelot ſon Médecin, habile Courtiſan, & qui avoit étudié autant ſon eſprit que ſa complexion, l'obligea de rompre tout commerce avec les Gens de Lettres, dans l'eſpérance de la gouverner lui ſeul. Bochart en ſouffrit. Pour M. Huet, ſa jeuneſſe l'empêcha de paroître ſi redoutable à ce Médecin. Il vit ſouvent la Reine, elle voulut même ſe l'attacher ; mais l'humeur changeante de Chriſtine lui fit peur, & il aima mieux au bout de trois mois revenir en France, où le principal fruit qu'il rapporta de ſon voyage, fut un Manuſcrit d'Origene,

d'Origéne, qu'il avoit copié à Stockolm.

Parmi les Savans qu'il connut en Hollande, Saumaiſe tient le premier rang. Diroit-on, à l'emportement qui régne dans les Ecrits de Saumaiſe, que c'étoit au fond un homme facile, communicatif, & la douceur même? Juſques-là qu'il ſe laiſſoit dominer par une femme hautaine & chagrine, qui ſe vantoit d'avoir pour mari, mais non pas pour maître, *le plus ſavant de tous les Nobles, & le plus noble de tous les Savans.* Quand M. Huet fut de retour dans ſa patrie, il reprit ſes Etudes avec plus de vivacité que jamais, pour ſe mettre en état de nous donner ſon Manuſcrit d'Origéne. Deux ſortes d'Académies, l'une qui s'étoit formée en ſon abſence pour les Belles Lettres, l'autre qu'il fonda lui-même pour la Phyſique, ſervoient à le délaſſer, ou plûtôt le faiſoient de temps en temps changer de travail. En traduiſant Origéne, il médita ſur les régles de la Traduction, & ſur les diverſes manieres des plus célébres Traducteurs. C'eſt ce qui donna lieu au premier Livre qu'il publia, &

par

par lequel il fit, ſi j'oſe ainſi dire, ſon entrée dans le païs des Lettres. On y admira ce qu'on a depuis admiré dans ſes autres Ouvrages, une lecture ſans bornes, une judicieuſe critique, & ſurtout une Latinité qui feroit honneur au ſiécle d'Auguſte. Enfin, ſeize ans après ſon retour de Suéde, il mit ſon Origéne au jour. Ces ſeize ans, il les paſſa dans ſa patrie, ſans emploi, tout à lui & à ſes livres; ne ſe dérangeant que pour venir tous les ans ſe montrer un ou deux mois à Paris.

Pendant ce temps-là il eut des lueurs de fortune dont il ne fut point ébloui. La Reine de Suéde, qui après avoir abdiqué la Couronne, s'étoit tranſplantée à Rome pour toûjours, voulut l'attirer auprès d'elle en 1659. Mais l'avanture de Bochart, demandé avec tant d'ardeur, & puis oublié dès qu'il parut, l'empêcha de ſuccomber à la tentation de voir l'Italie. On le ſouhaita en Suéde pour lui confier l'éducation du jeune Roi, qui remplaça en 1660. Charles Guſtave, ſucceſſeur de Chriſtine: Mais il eut la force de remercier, & ceux

qui

qui jugent des actions par l'événement, trouveront qu'il fit très-bien de se tenir en France : Car, dix ans après, il fut nommé Sous-précepteur de M. le Dauphin, sans avoir d'autres patrons que son mérite, & le discernement de M. de Montausier.

Il arriva à la Cour en 1670, & y demeura jusqu'en 1680, qui est l'année que M. le Dauphin fut marié. Plus il sentit que ce nouveau séjour l'exposoit à de fréquentes distractions, plus il devint avare de son temps. A peine donnoit-il quelques heures au sommeil. Tout le reste de son loisir alloit, ou aux fonctions nécessaires de son emploi, ou à sa *Démonstration Evangélique*, commencée, & achevée parmi les embarras de la Cour.

Je ne dois pas oublier ici le service qu'il rendit aux Lettres, en nous procurant cette suite de Commentaires, qui se nomment communément *les Dauphins*. Quoique la premiere idée en fût venuë à M. de Montausier, on est redevable à M. Huet d'en avoir tracé le plan, & dirigé l'exécution, autant

autant que l'a permis la docilité, ou la capacité des Ouvriers.

Tout occupé depuis ſi long-temps, & de compoſitions, & de lectures, qui avoient directement la Religion pour objet, il prit enfin, à l'âge de quarante-ſix ans les Ordres Sacrez. Après quoi il eut l'Abbaye d'Aunay, où il ſe retiroit tous les étez, lorſqu'il eût quitté la Cour. Un des Ouvrages qu'il y compoſa, ſous le titre de *Queſtiones Alnetanæ*, immortaliſera le nom de cette ſolitude, agréablement ſituée dans le Bocage, qui eſt le canton le plus riant de la baſſe Normandie.

Il fut nommé à l'Evêché de Soiſſons en 1685. Avant que ſes Bulles fuſſent expediées, M. l'Abbé de Sillery ayant été nommé à l'Evêché d'Avranches, ils permuterent avec l'agrément du Roi. Mais à cauſe de quelques brouilleries entre la Cour de France & celle de Rome, ils ne purent être ſacrez qu'en 1692. Je m'imagine qu'un ſi long délai ne chagrina que fort peu M. Huet; car la vie qu'il avoit menée, & la ſeule qu'il aimoit, ne ſympathiſoit pas avec les

fonctions

fonctions Epiſcopales. Auſſi ne fut-il pas long-temps à s'en dégoûter. Il ſe démit de ſon Evêché d'Avranches en 1699.

Pour le dédommager, le Roi lui donna l'Abbaye de Fontenay, qui eſt aux portes de Caën. L'amour de M. Huet pour ſa patrie, lui inſpira de s'y fixer; & dans cette vuë, il appropria les jardins, & la maiſon de l'Abbé. Sa patrie lui avoit paru très-aimable, tant qu'il n'y avoit eu que des amis: Mais du moment qu'il y poſſéda des terres, les procez l'aſſaillirent de tous côtez, & le chaſſerent, quoiqu'il eût auſſi, grace à ſon air natal, quelque ouverture pour le jargon de la chicane.

Alors il revint à Paris, & ſe logea dans la maiſon Profeſſe des Jeſuites, où il a vêcu ſes vingt dernieres années, pendant leſquelles il s'eſt appliqué principalement à faire des notes ſur la Vulgate. Il ne regardoit pas ſeulement la Bible comme la ſource de la Religion; mais il croyoit que c'étoit (*a*) de tous les Livres le plus propre

(*a*) *Commentar.* p. 354. Huetiana, p. 182.

propre à former & à exercer un Savant. Il avoit lû vingt-quatre fois le Texte Hébreu, en le conférant avec les autres Textes Orientaux. Tous les jours, dit-il, ſans un ſeul d'excepté, il y employa deux ou trois heures, depuis 1681. juſqu'en 1712.

Une cruelle maladie, dont il fut attaqué cette année-là, & qui le tint au lit près de ſix mois, lui affoiblit conſidérablement, non pas l'eſprit, mais le corps & la mémoire. Cependant dès qu'il eût un peu recouvré ſes forces, il ſe mit à écrire ſa vie, & il l'écrivit avec toute l'élégance, mais non pas avec tout l'ordre, ni avec toute la la préciſion de ſes autres Ouvrages; parceque ſa mémoire n'étoit plus la même qu'autrefois. Elle alla toûjours en diminuant. Ainſi, n'étant plus capable d'un Ouvrage ſuivi, il ne fit plus que jetter ſur le papier des penſées détachées, travail proportionné à ſon état.

Quoiqu'il m'en ait confié ſon unique Copie pour la publier ſous le titre d'*Huetiana*, je ne me flate point qu'à ce ſujet on me permît de rapporter ici avec quelle complaiſance il m'a

m'a ſouffert, depuis que j'eus l'honneur de le connoître en 1708. On doute, lorſqu'il s'agit des Grands Hommes, ſi c'eſt amour-propre, ou reconnoiſſance qui fait que nous parlons de leur amitié; & ſouvent, de-peur d'être ſoupçonnez d'une foibleſſe, nous renonçons à un devoir.

Je ne ſaurois pourtant ne pas avoüer que c'eſt moi qui procurai la cinquiéme Edition de ſes Poëſies en 1709. Je m'en reſſouviens d'autant plus volontiers, que ſans cette Edition, qui *reveilla ſes Muſes endormies*, vraiſemblablement il n'eût jamais ſongé aux cinq (*a*) nouvelles Métamorphoſes, qu'il compoſa en 1710. & 1711. Tout ſon eſprit s'y retrouve. Quelle délicateſſe, & pour un Savant de ce rang-là, & dans un âge ſi avancé! Quelle fleur, & ſi nous oſions parler ainſi, quelle jeuneſſe d'imagination!

Au reſte, ſi l'on veut bien conſidérer qu'il a vêcu quatre-vingts & onze ans, moins quelques jours; qu'il ſe

(*a*) *Lampyris, Galerita, Mimus, &c.*

ſe porta dès ſa plus tendre enfance à l'étude ; qu'il a toûjours eu preſque tout ſon temps à lui ; qu'il a preſque joui toûjours d'une ſanté inaltérable ; qu'à ſon lever, à ſon coucher, durant ſes repas, il ſe faiſoit lire par ſes valets ; qu'en un mot, & pour me ſervir de ſes termes, *ni le feu* (a) *de la jeuneſſe, ni l'embarras des affaires, ni la diverſité des Emplois, ni la ſociété de ſes égaux, ni le tracas du monde, n'ont pu modérer cet amour indomptable de l'érudition, qui l'a toûjours poſſedé.* Une conſéquence, qu'il me ſemble qu'on pourroit tirer de-là, c'eſt que Mr. d'Avranches eſt peut-être de tous les hommes qu'il y eut jamais, celui qui a le plus étudié.

Outre qu'il étoit naturellement robuſte, il vivoit de régime. Dès l'âge de quarante ans il ne ſoupoit point. Encore dînoit-il ſobrement. Il ne mangeoit que des viandes communes, point de ragoûts, & à peine mettoit-il dans ſon eau une huitiéme partie de vin.

(a) Huetiana, p. 4. Voyez auſſi *Commentar. lib.* I, p. 15. & *lib.* V. p. 278.

**

vin. Sur le ſoir il prenoit une ſorte de bouillon (*a*) médicinal. A la verité, lors même qu'il ſe portoit le mieux, il avoit le teint d'une pâleur à faire craindre qu'il ne fût malade.

Une ſingularité bien remarquable, c'eſt que deux ou trois jours avant ſa mort, tout ſon eſprit ſe ralluma, toute ſa mémoire lui revint. Il employa ces précieux momens à produire des Actes de pieté, & mourut tranquille, plein de confiance en Dieu.

Je ne connois de ſes Manuſcrits, que ceux-ci. Une Traduction Latine des *Amours de Daphnis & de Chloé*, faite à dix-huit ans; un Roman intitulé *Le faux Yncas*, fait à vingt-cinq; un Traité Philoſophique *de la Foibleſſe de l'Eſprit Humain*, fait dans le même temps que ſes *Quæſtiones Alnetanæ*; une Réponſe à Mr. Regis, touchant la Métaphyſique de Deſcartes; ſes Notes ſur la Vulgate; & un Recuëil de cinq à ſix cens Lettres, tant Latines que Françoiſes, écrites

(*a*) C'eſt un bouillon connu ſous le nom de bouillon rouge du médecin Delorme.

écrites à des Savans. Pour ce qui eſt de ſes Livres imprimez, les voici dans l'ordre qu'ils ont paru.

De Interpretatione libri duo. Paris, 1661. in 4. Stade 1680. in 12. La Haye, 1683. in 8.

Origenis Commentaria in Sacram Scripturam. Rouën, 1668. in fol. 2. vol. Cologne, 1685. in. fol.

De l'Origine des Romains. *Paris*, 1670. 1678. 1685. 1693. 1711. in 12. *Londres*, 1672. in 16. *Angl. Amſt.* 1679. 1716. in 12. *Belg.*

Diſcours prononcé à l'Académie Françoiſe. *Paris*, 1674. in 4. *Amſt.* 1709. in 12.

Animadverſiones in Manilium, & Scaligeri notas, à la fin du Manile Dauphin. Paris, 1679. in 4.

Demonſtratio Evangelica. Paris, 1679. 1694. in fol. Amſt. 1680. in 8. 2. vol Leipſic, 1694. in 4.

Cenſura Philoſophiæ Carteſianæ. Paris, 1689. 1694. in 12. Helmſtad, 1690. in 4. Franeker, 1690. in 12. Hanovre, 1690. in 12.

Queſt. Alnetanæ. Caën, 1690. in 4.

De la ſituation du Paradis terreſtre. *Paris*, 1691. in 12. *Leipſic*, 1694.

in 12. & in 4. *Amſt.* 1701. in 12. *ibid. Lat.* 1698. in 12.

Nouveaux Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du Cartéſianiſme. *Paris*, 1692. 1711. in 12. *Utrecht*, 1698. in 16. *Amſt.* 1698. in 12.

Statuts Synodaux pour le Diocèſe d'Avranches. *Caën.* 1693. 1695. 1696. 1698. in 8.

Carmina. Utrecht, 1664. 1700. in 8. Deventer, 1668. *in* 8. Amſt. 1672. in 16. Paris, 1709. in 12.

De Navigationibus Salomonis. Amſterdam, 1698. in 8. & in fol.

Notæ in Anthologiam Epigrammatum Græcorum : à la fin de ſes Poëſies, édition de Grævius. *Utrecht*, 1700. in 12.

Origines de Caën. *Rouën*, 1702. 1706. in 8.

Diſſertations ſur diverſes matieres de Religion & de Philologie. *Paris*, 1712. in 12.

Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Anciens. *Paris*, 1716. in 12. *Bruxelles*, 1717. in 12

Commentarius de rebus ad eum pertinentibus. Amſterdam, 1718. in 12.

Huetiana. *Paris*, & *Amſt.* 1722. in 12.

INDICE

INDICE

des Parties de cet Ouvrage.

PRÉFACE.

Exorde & Argument de l'Ouvrage. 1
Sa diviſion. 10

LIVRE PREMIER.

La Verité ne peut être connuë de l'Entendement humain, par le ſecours de la Raiſon, avec une parfaite & entiere certitude. 11

CHAP. I. *Il faut montrer premierement :*
1. *Ce que c'eſt que la Philoſophie.* 12
2. *Ce que c'eſt que l'entendement humain.* 13
3. *Ce que c'eſt qu'Idée.* 14

4. *Ce que c'eſt que Penſée.* 14
5. *Ce que c'eſt que la Raiſon.* ibid.
6. *Ce que c'eſt que la Verité.* ibid.
7. *Il y a pluſieurs ſortes & pluſieurs degrez de Certitude. La Certitude de la Foi perfectionne la Certitude de la nature humaine.* 16

CHAP. II. *L'Homme ne peut connoître la Verité par le ſecours de la Raiſon avec une parfaite & entiere Certitude. Premiere Preuve tirée des Auteurs Sacrez.* 22

CHAP. III. *Seconde Preuve. L'Homme ne peut connoître avec une parfaite & entiere Certitude, qu'un objet extérieur répond exactement à l'Idée qui en eſt empreinte en lui* 32

1. *Les images, eſpeces, ou ombres, qui partent des corps extérieurs, & qui ſe préſentent à nous, ne leur ſont pas ſemblables.* 34
2. *La fidélité du milieu interpoſé, par lequel l'ombre ou eſpece de l'objet extérieur paſſe pour venir à l'inſtrument de notre ſenſation, eſt douteuſe.* 36
3. *La fidélité des Sens eſt douteuſe.* 39
4. *La fidélité des nerfs & des eſprits*

prits animaux eſt douteuſe. 41
5. La fidélité du cerveau eſt douteuſe. 46
6. La fidélité de l'Eſprit ou Entendement humain eſt douteuſe, & ſa nature nous eſt connue. 48
CHAP. IV. *Troiſiéme Preuve. L'Eſprit Humain ne peut connoître la nature des choſes avec une parfaite Certitude.* 52
CHAP. V. *Quatriéme Preuve. Les choſes ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cauſe de leur continuel changement.* 59
CHAP. VI. *Cinquiéme Preuve. Les choſes ne peuvent être connuës avec une parfaite Certitude, à cauſe de la différence des hommes.* 63
CHAP. VII. *Sixiéme Preuve. Les choſes ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, parceque leurs cauſes ſont infinies.* 65
CHAP. VIII. *Septiéme Preuve. L'Homme n'a point de régle certaine de la Verité.* 69
CHAP. IX. *Huitiéme Preuve.* 1. *On diſpute contre l'Evidence.* 75
2. *Les objets qui ſe préſentent à l'Eſprit de ceux qui ſont endormis,*

qui ſont yvres, & qui ſont fous, ſont auſſi évidens que les objets qui ſe préſentent à l'Eſprit de ceux qui ſont éveillez, qui ſont à jeun, & qui ſont en leur bon ſens. 78

CHAP. X. *Neuviéme Preuve.* 85

1. *Raiſon de douter de toutes choſes, propoſée par Des Cartes; ſçavoir que nous ignorons, ſi Dieu ne nous a point créez de telle nature, que nous nous trompions toûjours.* ibid.

2. *D'où il s'enſuit que l'intime perception des choſes eſt douteuſe.* 87

CHAP. XI. *Dixiéme Preuve. C'eſt une petition de principe, que de vouloir prouver par Raiſon que la Raiſon eſt certaine.* 89

CHAP. XII. *Onziéme Preuve. Les raiſonnemens ſont incertains.* 90

CHAP. XIII. *Douziéme Preuve. Il s'enſuit des diſſenſions des Dogmatiques, qu'il ne faut s'attacher à aucune de leurs Sectes.* 94

CHAP. XIV. *Treiziéme Preuve. La loi de douter a été établie par d'excellens Philoſophes.* 95

1. *Anacharſis.* 100

2. *Pherecyde.* ibid.

3. *Pythagore.* ibid.

4. *Empedocle.*

4. *Empedocle.* 101
5. *Gorgias Leontin.* ibid.
6. *Xenophane.* 102
7. *Epicharme.* ibid.
8. *Parmenide* ibid.
9. *Xeniade.* ibid.
10. *Zenon d'Elée.* 103
11. *Heraclite.* ibid.
12. *Anaxagore.* ibid.
13. *Democrite.* ibid.
14. *Protagore.* 104
15. *Socrate.* ibid.
16. *Platon, Auteur de la premiere Academie.* 107
17. *Ariſtote.* 108
18. *Arceſilas, Auteur de la ſeconde Academie.* 109
19. *Lacyde.* 112
20. *Carneade, Auteur de la troiſiéme Academie.* ibid.
21. *Clitomaque.* 116
22. *Philon, Auteur de la quatriéme Academie.* 117
23. *Antiochus, Auteur de la cinquiéme Academie.* ibid.
24. *Ciceron.* 119
25. *Varron, Piſon, Lucullus, & Brutus.* 121
26. *Origine du Pyrrhoniſme.* 122

27. *Metrodore.* 123
28. *Anaxarque.* ibid.
29. *Pyrrhon.* 124
30. *Combien il y a eu veritablement d'Academies, & quelle a été la différence de l'Academie, & du Pyrrhoniſme.* 131
31. *Il n'y a eu que deux Academies, l'ancienne, & la nouvelle; & la nouvelle a été un véritable Pyrrhoniſme.* 138
32. *On propoſe les différends entre la nouvelle Academie, & la Secte des Sceptiques; & on les concilie. Premier différend.* 139
33. *Second différend.* 140
34. *Troiſiéme différend.* 142
35. *Quatriéme différend.* 143
36. *Cinquiéme différend.* ibid.
37. *Sixiéme différend.* 145
38. *Septiéme différend.* 147
39. *Pourquoi les Philoſophes, qui font profeſſion de douter, aiment mieux paſſer pour Academiciens que pour Pyrrhoniens.* 150
50. *Il eſt faux que la Secte des Sceptiques, ou Pyrrhoniens, ait été interrompue après Timon.* 151
41. *Timon de Phlius.* 152

42. *Nauſiphane de Teos.* 153
43. *Theodoſe de Bithynie.* 154
44. *Æneſideme de Cnoſſus.* ibid.
45. *Ptolemée d'Alexandrie.* ibid.
46. 47. *Cornelius Celſus. Favorin.* ibid.
48. *Sextus Empiricus.* 155
49. *Sçavoir ſi Sextus Empiricus eſt le même, que Sextus de Charonée.* ibid.
60. *Grande affinité de la Secte Sceptique, de la Secte Empirique, & de la Secte Methodique.* 158
51. *Lucien.* 160
52. *Uranius.* 161
53. *Et encore du nombre des Dogmatiques, Porphyre.* 162
54. *Ariſtippe.* ibid.
55. *Herillus de Carthage.* 163
56. *Menedeme d'Eretrie.* ibid.
57. *Les Philoſophes Eretriques, & les Megariques.* ibid.
58. *Monime le Cynique.* 164
59. *Parmi les Nations étrangeres, les Mages.* ibid.
60. *Les Brachmanes.* 165
61. *Certains Philoſophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez.* ibid.
62. *Parmi les Juifs, les Eſſeniens.* 166

63. *Et*

63. *Et les Seboréens.* 166
64. *R. Moſés fils de Maimon.* ibid.
65. *Et Parmi les Arabes, les Diſcoureurs* 167
CHAP. XV. 1. *On conclut de tout ce qui a été dit ci-deſſus, qu'il faut douter, & que c'eſt le ſeul moyen d'éviter les erreurs.* 169
2. *La hardieſſe des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs.* 170
3. *Les Academiciens & les Sceptiques, n'affirmant rien, ne peuvent ſe tromper, & ils ſont les ſeuls qui méritent le nom de Philoſophes.* 171

LIVRE SECOND.

On explique exactement quelle eſt la plus ſûre, & la plus légitime voye de Philoſopher. 174.

CHAP. I. *L'homme eſt naturellement dépourvu des moyens néceſſaires pour connoître très-clairement & très-certainement la Verité ; laquelle encore qu'il puiſſe connoître en quelque ſorte, il ne peut néanmoins la connoître très-clairement, & très-certainement.* 176

CHAP. II. *La Foi ſupplée au défaut de la Raiſon, & rend très-certaines les choſes qui étoient moins certaines par la Raiſon.* 182

CHAP. III. 1. *Il n'y a rien dans l'Entendement qui n'ait été dans les Sens.* 188

2. *Contre Platon.* 190

3. *Contre Proclus.* 192

4. *Et contre Des Cartes.* 194

CHAP. IV. *Il faut ſuivre dans l'uſage de la vie les choſes probables, comme*

comme ſi elles étoient véritables. 204
CHAP. V. *Regle, ou* Criterium *de la Probabilité.* 207
CHAP. VI. *Quelle eſt la fin que l'on ſe propoſe dans l'art de douter.* 209
CHAP. VII. *Il ne faut point s'attacher aux ſentimens d'aucun Auteur.* 213
CHAP. VIII. *Il faut choiſir dans chaque Secte ce qui y paroît de meilleur.* 215
CHAP. IX. *Sur toutes choſes il faut prendre garde de ne rien admettre qui ſoit contraire à la Foi.* 216
CHAP. X. *La Secte des Eclectiques a été ſuivie par de grands hommes.* 217
CHAP. XI. *Puiſqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Academiciens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la ſienne propre.* 224

LIVRE

LIVRE TROISIÉME.

O propoſe les Objections de nos adverſaires, & on les refute.

CHAP. I. *Premiere Objection, que nous ôtons l'uſage de la Vie,* 227
CHAP. II. *Seconde Objection, que nous nous privons de la Science.* 229
CHAP. III. *Troiſiéme Objection, que nous avons le* Criterium, *ou la Regle du diſcernement du vrai & du faux.* 230
CHAP. IV. *Quatriéme Objection, que nôtre maniere de Philoſopher ne fait point de Secte.* 232
CHAP. V. *Cinquiéme Objection, que lorſque nous diſons qu'il n'y a rien de vrai, ni de faux, ni de démonſtration, nous nous condamnons nous-mêmes.* 233
CHAP. VI. *Sixiéme Objection, qu'on ne peut preſque pas douter ſans impieté, ſi Dieu n'a pas fait l'homme de telle ſorte, qu'il ſe trompe toûjours.* 234

CHAP.

CHAP. VII. *Septiéme Objection, que cette Loi de douter ſemble empêcher l'Eſprit de l'homme de ſe ſoumettre à la Foi, & favoriſer la corruption des mœurs.* 235
CHAP. VIII. *On répond aux Objections de nos adverſaires.* 240
CHAP. IX. *Premiere Objection.* 242
CHAP. X. *Seconde Objection.* 245
CHAP. XI. *Troiſiéme Objection.* 251
CHAP. XII. *Quatriéme Objection.* 259
CHAP. XIII. *Cinquiéme Objection.* 263
CHAP. XIV. *Sixiéme Objection.* 269
CHAP. XV. *Septiéme Objection.* 272
CHAP. XVI. *Pourquoi la doctrine des Academiciens & des Sceptiques a été rejettée.* 290
CHAP. XVII. *Concluſion de l'Ouvrage.* 295

PRÉFACE DE L'AUTEUR,

Aux Philoſophes ſes Amis.

1. *Exorde & Argument de l'Ouvrage.*
2. *Sa Diviſion.*

I.

ECOUTEZ, Mes chers amis, non pas mon ſentiment touchant la nature de l'Eſprit humain, & de la Raiſon; mais celui d'un excellent homme, fort verſé dans toutes les Sectes anciennes & modernes de la Philoſophie. Il étoit Provençal, homme de qualité. Il avoit beaucoup voyagé dans ſa jeuneſſe, par rapport à ſes études, & il avoit eu d'étroites liaiſons avec ceux qui avoient quelque réputation dans les ſciences ſpéculatives. S'étant trouvé depuis revêtu d'une Charge importante dans ſon pays, il ſe fit des ennemis puiſſans, qui lui rendirent de mauvais Offices,

Exorde & Argument de l'Ouvrage.

& l'obligerent de quitter ſa patrie, & de ſe retirer à Padouë, lieu agréable & propre aux études qu'il avoit toûjours cultivées, & que j'avois choiſi depuis aſſez long-tems pour la retraite des miennes. Il me vint voir, ſelon ſon ancienne coûtume, non pas comme me croyant Philoſophe, mais comme amateur de la Philoſophie; tel qu'il m'avoit reconnu par quelques Ecrits qui m'étoient échappez. Je fus frappé d'abord de la beauté de ſon eſprit, de l'étendue de ſon ſavoir; & principalement de ſa candeur & de ſon honêteté. Flaté lui-même de la maniere pleine d'eſtime & de reconnoiſſance, dont je recevois ſes viſites, & de la conformité de nos inclinations, il ne fut pas long-tems ſans m'ouvrir le fond de ſon cœur: Car après que j'eus remarqué qu'il attaquoit avec chaleur toutes les Sectes des Philoſophes, à la maniere des Academiciens, ſans s'attacher à aucune, & ſans qu'il me fût poſſible, avec toute mon adreſſe, & par toutes les queſtions dont je le harcelois, de lui faire prendre parti, j'eus recours enfin aux ſollicitations, & je

le

le priai-très-ſérieuſement de ſe developer. Vaincu enfin par mon empreſſement, il ſe rendit, & dans cet entretien, & pluſieurs autres qui ſuivirent, il me communiqua ſans déguiſement ſa penſée, touchant la Philoſophie. Ses diſcours me parurent ſubtils & fort éloignez des opinions communes, & je ne voulus pas les perdre. Je prenois donc ſoin de les écrire, ſi-tôt que nous étions ſéparez, de crainte de les oublier, & pour mon uſage ſeulement, ſans penſer qu'ils duſſent jamais ſortir de mes mains. Voici donc comme il s'expliqua.

Lors que dans ma premiere jeuneſſe je m'appliquai à l'étude de la Philoſophie, je fus fort choqué de ces diſputes continuelles des Philoſophes, ſur toutes ſortes de matiere; & dans l'attente de ces grands avantages de la Philoſophie, que l'on m'avoit tant vantez, la connoiſſance de la Vérité, & le repos de l'eſprit, j'étois fort ſurpris de me trouver plongé dans des tenebres épaiſſes d'une ignorance invincible, & dans des débats dont je ne voyois point la fin.

Et comme j'avois été élevé dans la Philoſophie d'Ariſtote, ſuivant la coûtume de ce Siécle, j'étois encore plus étonné que la ſeule Secte de ce Philoſophe eût pu produire une ſi grande diverſité d'opinions, des Grecs, des Arabes, & des Latins; des Anciens, & des Modernes. J'admirois l'aveuglement de l'Eſprit humain, voyant qu'Ariſtote avoit oſé dire que les Philoſophes, qui l'avoient précedé, étoient ou malhabiles, ou glorieux, d'avoir préſumé qu'ils avoient porté la Philoſophie à ſa derniere perfection; mais qu'il croyoit pouvoir aſſurer que dans peu de tems ce grand Ouvrage ſeroit conſommé: quoique les choſes cependant en fuſſent ſi éloignées, que l'on voyoit tous les jours renaître de nouvelles conteſtations, & que le tems qui modere toutes choſes, aigriſſoit au contraire les eſprits des Philoſophes; enſorte qu'il ſembloit que leur ſcience ne fût pas tant une recherche de la Vérité, comme ils s'en vantoient, qu'une méthode de chicaner avec addreſſe, & de diſputer ſubtilement. Je ſouhaitois que quelque homme d'au-

d'autorité & de ſavoir, entreprît la même choſe, que l'on raporte du Proconſul Gellius, qui étant venu autrefois à Athenes, aſſembla tous les Philoſophes qui s'y trouvoient en grand nombre, & par un diſcours étudié les exhorta de terminer leurs longs debats, leur offrant ſa médiation & ſes bons offices. Cela a paru ridicule à bien des gens, mais non pas à moi : car l'accommodement eût pu ſe faire, ſi chacun d'eux ſe dépouillant de ſes préjugez, fût entré dans un nouveau & ſérieux examen des dogmes dont il paroiſſoit ſi entêté ; s'il n'eût propoſé que comme incertain, ce qu'il avoit coûtume de ſoûtenir comme indubitable, & qu'il eût appris une bonne fois à retenir ſa créance, & à ſuſpendre ſon jugement. Je ne deſaprouverois pas non-plus l'étude que fit Neron de la Philoſophie, pour découvrir la cauſe d'une ſi grande diverſité d'opinions ; s'il eût eu un deſir ſincere de terminer ces controverſes, & non pas de les entretenir pour ſon divertiſſement, ſuivant la legereté & la malignité de ſon naturel.

La doctrine de Des Cartes a eu dans ces derniers tems une grande réputation : & parcequ'elle attiroit beaucoup de monde par sa nouveauté, comme il arrive d'ordinaire, plusieurs jugerent qu'Aristote seroit bien-tôt abandonné, & que Des Cartes prendroit le dessus. Las comme j'étois de la division des Peripateticiens, je voulus connoître ce qu'on pouvoit attendre de cette nouvelle Philosophie. Elle me plut fort ; car il me parut, que fondée sur un petit nombre de principes très-simples, elle penetroit aux premieres causes par une voye nette & facile. Je ne fus pas longtems néanmoins sans m'appercevoir, que les Peripateticiens se soûtenoient encore ; qu'il se formoit de dangereuses factions contre Des Cartes ; que Gassendi se faisoit chef de parti, & renouvelloit avec succès la Secte d'Epicure, toute décriée qu'elle étoit, & suspecte d'impieté, quoiqu'il eût beaucoup plus d'adversaires que d'approbateurs. Je me voulus donc retrancher dans le Platonisme, ne croyant pas pouvoir choisir un meilleur maître que ce grand homme, à qui l'anti-

ntiquité a donné le ſurnom de Di-
ı, que tant de gens habiles ont
miré, & que les plus anciens Pe-
ı de l'Egliſe ont ſuivi, employans
methode & ſes dogmes, pour ex-
quer & pour défendre la Doctrine
ırétienne. Mais lorſque je vins à
profondir cette Philoſophie, moi
ıi cherchois des fondemens ſolides
ı la Verité, je n'y trouvai rien qui
ıt fixer mon eſprit; nuls principes
ıtains & déterminez; nul Syſtême
ı tiſſu de doctrine; rien de lié;
en de ſuivi. Tout y eſt traité avec
élicateſſe & avec élegance; mais on
ſoûtient le pour & le contre, &
n y défend l'affirmative & la néga-
ve par des raiſons de même force,
ıns déterminer l'eſprit à aucun par-
. Outre que cette Secte vague &
lottante, en a produit pluſieurs au-
res, dont chacune prétend être la
égitime & ſincere doctrine de Pla-
on, & toutes les autres corrom-
ues. De ſorte qu'après avoir leu
es Ouvrages de Platon, & de la plû-
art des Platoniciens, je me trouvai
lus éloigné que jamais de la con-
oiſſance de la Verité. Cela ne me

rebuta pas. Je voulus parcourir toute l'ancienne Philoſophie. J'en ramaſſai les Dogmes de tous côtez. Je lus exactement ce que Diogene de Laërte, & d'autres encore ont écrit de la vie, & des ſentimens des Philoſophes qui les avoient précedez ; eſperant que dans ce grand nombre de Sectes, quelque mépriſables qu'elles paruſſent, il s'en pourroit préſenter quelqu'une moins ſujette aux contradictions, & plus propre à fixer l'incertitude & l'agitation de l'eſprit.

Mon eſperance ne fut pas vaine. La doctrine d'Arceſilas, de Carneade, & de Pyrrhon me plut fort ; & je jugeai qu'ils avoient mieux connu la nature de l'Eſprit humain que tous les autres Philoſophes : quoi que je n'approuvaſſe pas leurs ſentimens en toutes choſes, & que les ayant abandonnez en pluſieurs points, je me fiſſe l'auteur de mon propre Syſtême. Un long uſage d'étude, de réfléxions, & de méditations m'ayant depuis fait mieux connoître moi-même à moi-même, je ſuis demeuré perſuadé, que ni en moi, ni en aucun autre homme, il ne ſe trouve point de faculté natu-

naturelle, par laquelle on puiſſe découvrir la Verité, avec une pleine & entiere aſſurance, & que la ſource de toutes les erreurs, c'eſt la précipitation de notre eſprit, qui nous fait ajoûter foi trop legerement aux opinions qui nous ſont propoſées.

C'eſt ainſi que ce ſavant homme parla, & comme il remarqua l'étonnement où j'étois de voir renouveller une doctrine que je croyois entierement éteinte & abolie : Vous admirez ma hardieſſe, me dit-il, d'oſer avancer un diſcours qui ſemble choquer le ſens commun ; ou plûtôt ma timidité & ma défiance, de n'oſer ajoûter foi au témoignage de mes Sens & de ma Raiſon : Mais ſi vous voulez bien continuer de m'entendre, je me promets tant de la bonté de votre eſprit, & de votre candeur, que vous admirerez au contraire la temerité & l'aveuglement de l'Eſprit humain, qui croit voir ce qu'il ne voit point, & ſe précipite inconſidérément dans l'erreur. Je vous écouterai, lui dis-je, avec toute l'attention que vous pouvez deſirer ; & Dieu veuille que vous puiſſiez exe-

cuter ce que vous promettez. Alors il commença de parler ainſi.

II.

Sa Diviſion. Pour donner des bornes certaines à cette diſpute, il me paroît néceſſaire de la diviſer en trois parties. Il faut prouver avant toutes choſes, que l'Eſprit humain ne peut connoître la Verité par le ſecours de la Raiſon, avec une parfaite & entiere certitude. Il faudra chercher enſuite avec exactitude, quelle eſt la voye la plus ſure, & la méthode légitime de philoſopher. Nous répondrons en dernier lieu aux objections de ceux qui ſont dans des ſentimens contraires aux nôtres.

TRAITÉ

TRAITÉ
PHILOSOPHIQUE
DE LA FOIBLESSE
DE L'ESPRIT HUMAIN.

LIVRE PREMIER.

Verité ne peut être connuë de l'Entendement humain, par le secours de la Raiſon, avec une parfaite & entiere certitude.

CHAPITRE PREMIER

Faut montrer premierement : 1. Ce que c'eſt que la Philoſophie. 2. Ce que c'eſt que l'Entendement humain. 3. Ce que c'eſt qu'Idée. 4. Ce que c'eſt que Penſée. 5. Ce que c'eſt que la Raiſon. 6. Ce que c'eſt que la Verité. 7. Il y a pluſieurs ſortes & pluſieurs degrez de Certitude. La Certitude de la Foi perfectionne la Certitude de la nature humaine.

CElui qui entreprend de prouver la foibleſſe de l'Eſprit & de la raiſon humaine, trouve dès la pre-

miere entrée de la Philoſophie un grand champ ouvert, & battu depuis longtems, par la plûpart des anciens Philoſophes; dans lequel il faut combattre ſur la nature & la recherche de la Verité. Car ce ne ſeroit pas garder l'ordre requis, que de travailler à connoître la Verité, ſans ſavoir ce que c'eſt que la Verité, ni ſi elle peut être connuë.

Ce que c'eſt que la Philoſophie.

1. Car la Philoſophie n'étant autre choſe que l'étude de la Sageſſe, que la recherche de la Verité, & qu'un effort de l'Eſprit humain pour connoître la Verité par le ſecours de la Raiſon; il eſt néceſſaire qu'un Philoſophe ſache ce que c'eſt que la Verité, l'Eſprit humain, & la Raiſon, & qu'il ſoit aſſuré que l'Eſprit humain peut connoître la Verité, par le ſecours de la Raiſon, avant que de s'engager dans une recherche, qui lui donneroit beaucoup de peine, ſans aucun ſuccès. Comme un chaſſeur, qui ſe prépare à pourſuivre une bête, s'il apprend que des rochers inacceſſibles, & des abîmes impénétrables en empêchent l'abord, il ne ſe donnera point un travail inuti-

le

le pour l'aller chercher. Tâchons donc de découvrir quelle eſt la nature de la Verité, de la Raiſon, & de l'Entendement de l'homme ; autant qu'il eſt permis à l'homme de le découvrir. Car étant perſuadé qu'on ne peut rien connoître par la Raiſon avec une parfaite certitude, je ſerois inſenſé ſi je prétendois connoître clairement & certainement, ce que c'eſt que la Verité & la Raiſon.

2. C'eſt donc ainſi que je définis l'Eſprit humain : Un Principe, ou un Pouvoir né dans l'homme, lequel eſt émeu & ébranlé à former des Idées, & des penſées, par la reception & l'impreſſion des Eſpeces dans le cerveau. Ces Eſpeces dont je parle, ne ſont pas ces Images, ou Ombres qui partent des corps, que l'on appelle auſſi Eſpeces ; mais j'entens les traces imprimées dans le cerveau par le mouvement des eſprits & des nerfs, lorſqu'ils ſont ébranlez par les organes de la ſenſation, excitez par des cauſes exterieures : laquelle impreſſion de traces fait que l'Ame jointe intimement au cerveau, ſe trouve diſpoſée d'une certaine maniere. *Ce que c'eſt que l'Entendement humain.*

3. J'ap-

Ce que c'eſt qu'Idée. 3. J'appelle Idée, une Image que l'Ame diſpoſée d'une certaine maniere par l'impreſſion des Eſpeces dans le cerveau, ſe forme à elle-même.

Ce que c'eſt que Penſée. 4. J'appelle Penſée, l'action de l'entendement, émeu, & déterminé par la reception des Eſpeces dans le cerveau, à ſe former des Idées, les comparer enſemble, & en porter des jugemens.

Ce que c'eſt que la Raiſon. 5. J'appelle la Raiſon, cette Faculté qu'a l'Entendement humain de rechercher la Verité par ſes operations naturelles.

Ce que c'eſt que la Verité. 6. Quant à la Verité, (non pas celle que les Philoſophes appellent *Verité d'exiſtence*, mais celle qu'ils appellent, *Verité de jugement*) je la définis ainſi : la convenance & le raport du jugement que fait nôtre Entendement en veuë de l'Idée qui eſt en nous, avec l'objet exterieur qui eſt l'origine de cette Idée. Pour expliquer cette définition, ſuppoſons que l'objet qui ſe préſente au-dehors eſt un Loup, d'où s'eſt formé l'Idée qui eſt en moi ; mon Entendement en veuë de cette Idée, conçoit & juge que c'eſt un Loup. Ce jugement que forme

forme mon Entendement, ſe raporte & convient avec l'objet exterieur ; & c'eſt pourquoi on dit qu'il eſt veritable : & ce raport, & cette convenance du jugement que mon Entendement a formé, avec l'objet exterieur, s'appelle Verité. Comme au contraire ſi mon Entendement en veuë de cette Idée, conçoit & juge que c'eſt un Chien, ce jugement formé par mon Entendement eſt différent & diſſemblable de l'objet exterieur, & c'eſt pourquoi on dit qu'il eſt faux ; & cette différence ou diſſemblance d'avec l'objet exterieur, s'appelle fauſſeté ou erreur. J'appelle objet exterieur, ſoit qu'il ſoit préſent, lorſque l'Entendemeut eſt meu & déterminé à y penſer ; ſoit qu'il ait été préſent auparavant, & ait formé ſon Idée en nous ; ſoit la repréſentation de cet objet que nous avons veuë auparavant ; ſoit la deſcription que l'on nous en a faite. De là vient que dans le ſommeil, & dans les rêveries de la fievre ou de la fureur, il ſe préſente tant d'images à l'Entendement, dont les objects exterieurs ne ſont point préſents ; mais dont les Idées nous

ſont

ſont demeurées. Quelques-uns définiſſent autrement toutes ces choſes que nous venons de définir, & attachent d'autres notions à ces termes. Je me ſervirai de celles que je viens de propoſer. Que s'il ſe trouve donc que la nature de l'homme ſoit telle, qu'il ne peut connoître avec une parfaite certitude, & une entiere évidence, par le ſecours de ſa Raiſon, que cet objet exterieur convient & ſe raporte avec le jugement que mon Entendement en a formé, en veuë de l'Idée que j'en ai; il faut néceſſairement avoüer que l'homme ne peut connoître la Verité avec une parfaite certitude, par le ſecours de ſa Raiſon.

Il y a pluſieurs ſortes & pluſieurs degrez de Certitude. La Certitude de la Foi perfectionne la Certitude de la nature humaine.

7. Au reſte, il y a deux manieres de connoître la Verité. Car ou on la connoît avec doute & incertitude; comme quand on voit, ou que l'on croit voir, ſelon le langage du Poëte, la Lune au travers des nuages. Ou on la connoît avec Certitude; & cette Certitude a auſſi deux degrez: Car la Certitude avec laquelle les Bien-heureux connoiſſent les choſes dans le Ciel, que l'on peut appeller le

le ſouverain degré de Certitude, eſt différente de la Certitude avec laquelle les hommes connoiſſent les choſes ſur la terre pendant leur vie. De-plus, cette derniere ſorte de Certitude a encore deux degrez : Car nous connoiſſons très-certainement par la Foi les choſes que Dieu a revelées, d'une Certitude que l'on peut appeller divine, puiſque Dieu en eſt l'auteur ; & nous connoiſſons les autres choſes d'une Certitude humaine. Cette Certitude humaine a encore divers degrez ; car il y a des choſes que nous connoiſſons plus certainement que les autres. Nous connoiſſons plus certainement & plus évidemment, que le tout eſt plus grand que ſa partie, que nous ne connoiſſons que la Planete de Saturne eſt au-deſſus de celle du Jupiter, & que nous ne connoiſſons ce qui eſt atteſté par deux témoins. Cette derniere connoiſſance n'eſt certaine que d'une Certitude de probabilité ; la ſeconde eſt certaine d'une véritable Certitude ; & la premiere eſt très-certaine. Ce ſont donc trois degrez de Certitude humaine ; le plus élevé, celui

nous connoiſſons par les Sens, nous manquons de Foi. Puiſqu'il eſt donc vrai, que le ſouverain degré de Certitude humaine, comme par exemple, celui par lequel je tiens certains les premiers principes, & les Axiômes Géometriques, eſt fort inferieur à la Certitude de la Foi; & que la Certitude de la Foi eſt fort inferieure à la Certitude des Bien-heureux, il eſt évident que le ſouverain degré de la Certitude humaine n'eſt pas parfait: car ce qui eſt parfait eſt accompli de tous points, & rien ne lui manque de tout ce qui eſt néceſſaire pour une entiere perfection. Or il manque à la Certitude humaine, cette partie de Certitude qui ſe trouve dans la Certitude de la Foi, & qui ne ſe trouve pas dans la Certitude humaine; & il manque de plus à la Certitude humaine, cette autre partie de Certitude qui ſe trouve dans la Certitude des Bien-heureux, & qui ne ſe trouve pas dans la Certitude de la Foi.

Quand je dis donc que l'homme ne peut connoître la Verité avec Certitude, il faut l'entendre ainſi; que l'homme en cette vie ne peut connoître

tre la vérité avec cette ſuprême Certitude, à qui il ne manque rien pour une entiere perfection; mais qu'il peut connoître la Vérité avec une Certitude humaine, à laquelle Dieu a voulu que l'Entendement humain pût parvenir, pendant qu'il eſt joint à ce corps mortel. L'Entendement humain n'ayant rien de plus ſeur n'y de plus ſolide, ſurquoi il puiſſe s'appuyer, que cette Certitude, on peut l'appeller la ſouveraine Certitude humaine, quoiqu'elle ne ſoit pas entierement parfaite, & que l'homme aidé ſeulement des forces de la nature, ne puiſſe connoître la Verité avec une parfaite Certitude & une entiere évidence; & qu'il la puiſſe connoître bien plus certainement par le ſecours de la Foi; mais ſuivant les termes de l'Apôtre, *Par un miroir en énigme.*

Car ce qui manque à la nature humaine pour avoir une parfaite connoiſſance des choſes, la grace de Dieu le ſupplée par la Foi, elle fortifie la foibleſſe de la Raiſon & des Sens, elle chaſſe l'obſcurité des doutes, & ſoûtient l'Entendement chancelant.

Mais

Mais je vais bien-tôt expliquer toutes ces choſes plus au long.

CHAPITRE II.

L'Homme ne peut connoître la Verité par le ſecours de la Raiſon, avec une parfaite & entiere Certitude. Premiere preuve tirée des Auteurs Sacrez.

MAis avant que de le prouver par les choſes mêmes, nous le démontrerons par l'autorité de Dieu, qui nous avertit ſouvent de notre ignorance dans les Livres Sacrez, & nous apprend que nous nous donnons une peine inutile, lorſque nous voulons parvenir à la connoiſſance des choſes & de leurs cauſes; & que l'homme de ſa nature eſt fait de telle ſorte, qu'il ne peut retirer de ſes études le fruit d'un veritable ſavoir. Voici comme il s'explique par la bouche de Salomon, le plus ſage des hommes : (a) *J'ai appliqué mon eſprit, pour*

(a) Eccl. VIII. 16. 17.

pour acquerir la ſcience, & pour connoître les événemens qui arrivent ſur la terre. Il y a tel homme qui y travaille jour & nuit, & ſe prive du ſommeil. Et j'ai compris, que l'homme ne peut trouver aucune raiſon de tous les ouvrages de Dieu, qui ſe font ſous le Soleil; & que plus l'homme ſe travaillera pour la chercher, moins il la trouvera; & qu'encore qu'un homme ſage ſe vante de l'avoir trouvée, il ne la pourra trouver. Il rejette ſur le corps la cauſe de cette foibleſſe, dans la maſſe duquel tant que l'eſprit demeurera enveloppé, il ne pourra jamais s'élever à la connoiſſance des choſes: Car il dit: (a) *Le corps corruptible appeſantit l'ame, & cette demeure terreſtre abbaiſſe l'entendement plein de beaucoup de penſées. A peine pouvons-nous connoître par conjecture les choſes qui ſont ſur la terre: nous ne pouvons découvrir ſans travail ce qui eſt ſous nos yeux. Qui eſt-ce qui pourra découvrir ce qui ſe fait dans le Ciel? Qui eſt-ce qui connoîtra vos deſſeins, ſi vous ne donnez*

(a) *Sap.* IX. 15. & ſuiv.

nez votre ſageſſe, & ſi vous n'envoyez d'enhaut votre Saint Eſprit ?

Il déclare en un autre endroit que ce déſir infini de ſçavoir, qui eſt né avec nous, a été donné de Dieu à l'homme, comme une demangeaiſon & une lépre, pour le tourmenter ſans aucun fruit. (*a*) *J'ai veu*, dit-il, *l'affliction que Dieu a donnée aux hommes, pour les exercer. Tout ce qu'il a fait, eſt bon, & il l'a fait dans ſon tems; & il leur a livré le monde, comme une matiere de méditation & de diſpute; mais ſous cette condition que l'Ouvrage que Dieu a fait depuis le commencement juſqu'à la fin, demeurera inconnu à l'homme.* De-là viennent ces Sentences de l'Eccléſiaſtique, qui paroiſſent avoir été tirées des Ecrits de Salomon. (*b*) *Ne cherchez point ce qui eſt au-deſſus de votre portée, & n'entreprenez point de pénétrer ce qui ſurpaſſe vos forces : mais occupez toûjours votre penſée des choſes qu'il vous a commandées, ſans porter votre curioſité dans*

(*a*) *Eccl.* III. 10, 11.
(*b*) *Eccl.* III. 22. & ſeq.

dans la multitude de ſes Ouvrages : car il ne vous eſt point néceſſaire de voir de vos yeux les choſes qui ſont cachées. Ne vous engagez point dans une recherche laborieuſe des choſes ſuperfluës, & ne pouſſez point vôtre étude dans le grand nombre de ſes œuvres ; car il vous a fait voir une infinité de choſes, qui ſont au-deſſus de votre conception. Saint Paul qui fut envoyé de Dieu pour enſeigner aux Gentils la véritable Philoſophie, montre clairement aux Grecs, qui cherchoient la connoiſſance de la Vérité avec tant d'empreſſement, combien les ouvrages de Dieu ſont au-deſſus de la portée de l'Eſprit humain. (*a*) *Il eſt écrit*, dit-il, *je perdrai la ſageſſe des ſages, & la prudence des prudens. Où eſt le Sage ? Où eſt le Docteur de la Loi ? Où eſt cet homme ſtudieux des choſes de ce Siécle ? Dieu n'a-t'il pas rendu folle la ſageſſe de ce Siécle ? Car parceque dans la ſageſſe de Dieu, le monde n'a pas connu Dieu par la ſageſſe ;* (c'eſt-à-dire, par la ſageſſe humaine qui eſt la Raiſon) *il a plu à Dieu*

(*a*) 1. Cor. I. 19. & ſuiv.

Dieu de ſauver les fidelles par la folie de la prédication ; c'eſt-à-dire, de pourvoir au Salut de ceux qui ſe ſervent de la Foi, & non pas de la Raiſon. Et enſuite : *Les Gentils cherchent la Sageſſe, mais pour nous, nous préchons Jéſus-Chriſt crucifié.* Puis il ajoûte : *Ce qui eſt folie en Dieu, eſt plus ſage que les hommes.* Et plus bas : *Dieu a choiſi ce qui eſt folie dans le monde, pour confondre les Sages.* Et il dit enſuite : (*a*) *La Sageſſe de ce monde eſt folie devant Dieu.* Et il confirme enfin cette doctrine tirée d'Iſaïe, par cette oracle de David : (*b*) *Dieu ſçait que les penſées des hommes ſont pleines de vanité.* Il détourne auſſi les Coloſſiens de l'étude de cette orgueïlleuſe & trompeuſe Philoſophie, qui s'appuye ſur la Raiſon humaine, & non ſur la Foi de Jeſus-Chriſt. (*c*) *Prenez garde*, dit-il, *que perſonne ne vous trompe par le moyen de la Philoſophie, & de cette vaine tromperie,*

(*a*) 1. *Cor.* III. 19.
(*b*) *Iſa.* XXIX. 14. & XXXIII. 18. *Pſalm.* XCIII. 12.
(*c*) *Col.* II. 8.

tromperie, ſuivant la tradition des hommes, & les élemens de ce monde, & non ſuivant Jeſus-Chriſt. Ce fut donc par ces conſidérations que l'Empereur Conſtantin (*a*), dans la Harangue à l'Aſſemblée des Saints, oſa dire publiquement que l'homme ne peut connoître la Vérité. Et Arnobe plus ancien que Conſtantin, a écrit que (*b*) l'homme eſt *un animal aveugle, qui ne ſe connoît pas lui-même, & qui ne peut connoître par aucunes raiſons, ce qu'il faut faire, en quel temps, & en quelle maniere.* Il met auſſi au nombre des bienfaits, dont la nature humaine eſt redevable à Jeſus-Chriſt, & pour leſquels il auroit mérité d'être eſtimé Dieu, quand il n'auroit été qu'un ſimple homme, de ce qu'il a montré que les hommes ſont *des animaux informes, qui donnent leur créance à de vaines opinions, qu'ils ne peuvent rien comprendre, ni rien ſçavoir, ni voir ce qui eſt devant leurs yeux.* Il dit en un autre endroit, que lorſque l'Entendement humain

(*a*) *Conſtant. Orat. ad cat. Sanct.* cap. 1.
(*b*) *Arnob.* Lib. 1. & 2. p. 46. 47.

humain *veut connoître la Verité, l'obscurité des choses s'y oppose, & que comme étant aveugle, il ne voit rien de certain, & que par les détours obliques des soupçons & des conjectures, il tombe dans l'erreur; qu'on dispute de tout, & que l'on ne sçait rien;* & qu'encore que nous ne sachions rien, nous nous abusons néanmoins, nous abandonnant à notre orgueil, qui nous persuade que nous avons acquis la science, & que notre foiblesse & notre ignorance est d'autant plus digne de compassion, qu'encore qu'il nous puisse arriver quelquefois de dire vrai, nous ne savons pas même certainement si nous avons dit vrai; & que ç'a été dans cette veuë que Jesus-Christ a détourné l'Esprit de l'homme de la recherche de ces choses qui sont au-dessus de sa capacité, & les a excitez à la contemplation & au service de Dieu.

Lactance, diciple d'Arnobe, a marché sur les traces de son maître, & a enseigné que l'homme ignore la Verité, qu'il ne connoît rien par la Philosophie, & qu'il faut régler sa vie suivant les coûtumes reçuës. Tout son Ouvrage des Institutions

tutions eſt rempli de cette Doctrine, mais particulierement lorſque comme pour nous exciter à faire ce que nous faiſons préſentement, il parle ainſi : (*a*) *Les Saintes Lettres nous apprennant que les penſées des Philoſophes ſont folles, il faut établir cette Doctrine & par les effets, & par les preuves, de-peur que quelqu'un trompé par ce nom ſpécieux de Sageſſe, ou abuſé par l'éclat d'une vaine éloquence, aime mieux ajoûter foi aux choſes humaines, qu'aux choſes Divines* : c'eſt-à-dire, obéïr plûtôt à la Raiſon qu'à la Foi.

Saint Gregoire de Nazianze (*b*) nous avertit de notre ignorance, lorſqu'il dit que nous ne voyons l'état & les raiſons des choſes créez & de la création, que par un nuage, pendant que nous ſommes dans cette vie ; tant les ténébres dont notre eſprit eſt couvert ſont épaiſſes, tant la peſanteur de notre corps nous fait obſtacle ; mais que nous verrons les choſes clairement, quand nous en ſerons délivrez. Tel eſt le ſentiment de

(*a*) *Lactant. Inſtit.* Lib. 3. cap. 1.
(*b*) *Greg. Naz. Orat.* 34. *quæ eſt* 2. *de Theologia.*

de S. Auguſtin. (a) *Ce n'eſt pas là la Philoſophie de ce monde*, dit-il, *que nôtre Religion déteſte avec juſtice ; mais la Philoſophie d'un autre monde intelligible, à laquelle cette Raiſon, toute ſubtile qu'elle eſt, n'auroit jamais rappellé nos ames, aveuglées comme elles ſont des diverſes ténébres de l'erreur, & ſouïllées des ſaletez de ce corps, ſi Dieu par ſa clémence envers les hommes, n'avoit rabbaiſſé & ſoumis au corps humain l'autorité de l'Entendement divin ; dont non ſeulement les préceptes, mais les Actes mêmes auroient pu exciter les ames à rentrer en elles-mêmes, & tourner les yeux vers leur patrie, même ſans la contention des diſputes.*

Et dans un autre endroit il s'exprime ainſi : (b) *Parceque l'Entendement humain obſcurci par l'habitude des ténébres, dont ils ſont envelopez dans la nuit du péché, ne peut enviſager fixement la clarté & la ſainteté de la Raiſon, ç'a été un établiſſement fort ſalutaire, que de laiſſer conduire & diriger par*

(a) *Auguſtin. contr. Academic.* Lib. 3. cap. 19.
(b) *Auguſtin. De mor. Eccleſ. Cath.* cap. 2.

par l'autorité vers la lumiere de la Vérité, nôtre veuë chancellante, & couvert des ramaux de l'humanité. (*a*) Iſidore de Peluſe déclare qu'il ſçait très-clairement qu'il ne ſçait rien, ſuivant la maxime de Socrate.

On applaudit dans le Concile de Nicée avec un conſentement univerſel, à ce qui fut dit par un homme du Peuple, que Jeſus-Chriſt & les Apôtres ne nous avoient pas enſeigné les ſubtilitez de la Dialectique, & les fineſſes du raiſonnement; mais une Doctrine claire & nette, qui s'eſt conſervée par la Foi & les bonnes œuvres. Quand il fallut juger de la Doctrine d'Arius, Alexandre Evêque de Conſtantinople n'eut recours qu'à la grace de Dieu, & mépriſa les rafinemens de la Logique. Saint Thomas enfin, ce célébre Dictateur de l'Ecole a prononcé, que nos Eſprits ſont ſi étroitement enchaînez par les Sens, qu'ils ne peuvent comprendre parfaitement les choſes, & que leur imbécillité eſt ſi grande, que s'ils veulent juger des choſes qui ſont certaines

(*a*) *Iſidor. Peluſ.* Lib. 3. Epiſt. 241.

nes par elles-mêmes, elles deviendront incertaines.

CHAPITRE III.

SECONDE PREUVE.

L'Homme ne peut connoître avec une parfaite & entiere Certitude, qu'un objet extérieur répond exactement à l'Idée qui en eſt empreinte en lui. 1. *Les images, eſpeces, ou ombres, qui partent des corps extérieurs, & qui ſe préſentent à nous, ne leur ſont pas ſemblables.* 2. *La fidélité du milieu interpoſé, par lequel l'ombre ou eſpece de l'objet extérieur paſſe, pour venir à l'inſtrument de notre ſenſation, eſt douteuſe.* 3. *La fidélité des Sens eſt douteuſe.* 4. *La fidélité des nerfs & des eſprits animaux eſt douteuſe.* 5. *La fidélité du cerveau eſt douteuſe.* 6. *La fidélité de l'Eſprit ou Entendement humain eſt douteuſe, & ſa nature nous eſt inconnuë.*

MAis il faut montrer par la choſe même, que l'homme ne peut connoître

connoître la Verité par la raiſon, avec une parfaite Certitude. J'ai dit ci-deſſus que la Verité eſt la convenance de l'objet extérieur, avec le jugement qu'en forme nôtre Entendement, en veuë de l'idée de cet objet, qui eſt en nous. Or l'homme ne peut être certain de cette convenance, qu'il ne ſoit certain auparavant que l'eſpece, ou image, qui part de objet extérieur, de quelque nature qu'elle puiſſe être, eſt la véritable image de cet objet. Il faut de-plus qu'il ſoit certain, que cette eſpece, ou image, eſt portée entiere aux organes des Sens, ſans avoir reçu aucune altération par la rencontre des choſes interpoſées. Il faut qu'il ſache enſuite avec certitude, que les organes des Sens après avoir été ébranlez par l'abord de cette eſpece, lorqu'ils vont avertir le cerveau de cet ébranlement, par le moyen des fibres du corps, ont été des meſſagers ſurs & fidelles, & qu'ils n'ont rien changé au veritable état de la choſe qu'ils ont rapporté. Il eſt néceſſaire en outre, qu'il ſoit aſſuré que lorſque le cerveau excité par cet avertiſſe-

ment, fait connoître à l'Ame qui lui eſt jointe l'avis qu'il a reçu, lui fait ſon rapport de bonne foi, ſans rien changer de l'état des choſes, Et l'homme enfin doit ſçavoir certainement que le jugement que forme ſon Ame ſur ce rapport du cerveau, eſt juſte & sûr. Toutes ces choſes ſont de telle nature, que quelque peine que puiſſe prendre le Philoſophe le plus ſubtil, il ne peut alleguer aucune preuve de la certitude de ces choſes. Et nous au contraire nous avons plusieurs ſujets de douter de la convenance de l'image, ou eſpece, de l'objet exterieur, avec cet objet; de la fidélité du milieu interpoſé par où paſſe cette eſpece, pour parvenir à l'organe des Sens; de la fidélité des Sens, du cerveau, & de la perception de nôtre Ame.

Les images, eſpeces, ou ombres, qui partent des corps exterieurs qui ſe préſentent à nous, ne leur ſont pas ſemblables.

1. Car premierement, qui eſt-ce qui oſera dire, que l'image, ou ombre, ou eſpece, qui s'écoule de ce corps extérieur, qui ſe préſente à nous, eſt ſa véritable reſſemblance, ſans aucune différence? Je n'examine point ici ce que c'eſt qu'image; car cette recherche ne convient pas à ce lieu-ci, & je me ſers cependant des opinions

opinions & des termes, dont on se sert communement dans les Écoles des Philosophes. Par quel art, par quelle industrie mon Entendement, qui juge de cette ressemblance, peut-il comparer cet objet extérieur avec son image; puisque l'un & l'autre sont hors de mon Entendement; puisque cette image ne peut être ni arrêtée, ni considerée, & que quelques-uns mêmes ont douté si elle existoit?

Supposons toutefois qu'elle puisse être considerée, & qu'on puisse en juger, on les trouvera sans doute fort dissemblables. L'espece, ou image, qui part d'un arbre, est-elle un arbre? Et si elle n'est pas un arbre, peut-elle être semblable à un arbre? Car nous abusons du mot de *ressemblance*, quand nous disons qu'un tableau, ou une statuë ressemble à son original. Il s'agit d'une véritable & parfaite ressemblance, qui ne représente pas seulement la figure extérieure, la grandeur, & la couleur; mais toutes les proprietez du corps entier & des parties qui le composent, tant celles du dedans que du dehors. A quoi s'il

manque quelque choſe, il y aura en cela une diſſemblance, & nous ne connoîtrons pas l'objet extérieur tel qu'il eſt. Or l'eſpece, ou image de cet arbre eſt différente de l'arbre en pluſieurs choſes. L'arbre eſt viſible, il eſt immobile, il eſt ſolide; ſon eſpece, ou image, n'eſt point viſible, elle n'a nulle conſiſtence, & eſt très-mobile, très-mince & très-fluide.

La fidélité du milieu interposé, par lequel l'ombre, ou espece de l'objet extérieur, passe pour venir à l'Instrument de notre Sensation, est douteuse.

2. Mais quand j'accorderois que l'image ou eſpece de l'objet extérieur lui eſt entierement ſemblable, il ne laiſſeroit pas de demeurer conſtant par une infinité d'expériences, que le milieu pat où paſſe cette eſpece, qui part de l'objet pour venir ébranler l'organe de la ſenſation; eſt fort variable, & changeant. Prenons pour exemple l'image ou eſpece de la couleur d'un objet, qui vient frapper l'œil. La couleur que l'on voit au ſoir dans les objets, eſt différente de celle qu'on y voit au midi. La couleur que l'on y voit à la lumiere du Soleil, eſt différente de celle que l'on y voit à la lumiere d'un flambeau.

Si dans une chambre bien fermée on allume de l'eau de vie, dans laquelle

quelle on aura délayé du Sel ; ou qu'on allume du ſoufre dans un vaſe neuf, comme fit par divertiſſement Anaxilaus Medecin, au raport de Pline (*a*), les viſages de ceux qui ſeront préſents, paroîtront pâles d'une pâleur cadavereuſe, & l'on croira voir marcher des corps morts. Les maiſons ſemblent trembler, lorſqu'on les regarde au-travers de la fumée qui ſort d'un feu allumé. Nous voyons une grande varieté de couleurs dans les objets, qui ſont proches de nous. Si nous regardons ces mêmes objets dans une grande diſtance, ils paroîtront tous d'une même couleur, & cette couleur eſt ordinairement bleuë, telle qu'on la remarque dans la Mer & dans le Ciel, quoique ni l'un ni l'autre ne ſoit bleu : Car ce bleu de la Mer, change ſelon la diverſité du vent, & devient quelquefois de couleur de pourpre, & quelquefois jaune. Ces vaſtes corps des Aſtres, dont nous connoiſſons la grandeur par les Mathematiques, de quelle petiteſſe paroiſſent-ils à nos yeux ?

Faut-

(*a*) *Plin.* Lib. XXXV. cap. 15.

Faut-il raporter l'exemple de l'aviron, qui, quoi que véritablement droit, paroît rompu à l'endroit où il sort de l'air pour entrer dans l'eau ? Celui des verres colorez qui donnent leur couleur aux especes, ou images, des corps exterieurs, lorsqu'ils en sont traversez ? Celui des Prismes de verre, qui bien que composez de trois faces plates, & d'une matiere simple, nette, & transparente, si on les approche de l'œil, feront paroître ronds tous les objets exterieurs, & peints d'une agréable diversité de couleurs : & celui de ces feuïlles d'or, qui, bien qu'elles soien jaunes, paroissent vertes, quand on regarde le jour autravers ?

On peut dire la même chose des sons, & des odeurs, qui nous paroissent differents selon la diversité du milieu par où ils passent pour venir à nous. Il est donc constant que ces especes, ou ombres, ou images des corps exterieurs, sont sujettes à une infinité de changemens, selon la varieté & le changement du milieu par où elles passent.

3. Su-

3. Supoſons néanmoins encore, que ces eſpeces, ou pour parler comme Apulée (*a*), que ces dépouïlles, qui s'écoulent ſans ceſſe des corps, ſont reçues par nos Sens ſans aucun changement, combien de preuves ont aporté les Philoſophes, pour nous convaincre de l'infidelité de nos Sens? Je n'en raporterai qu'une, à laquelle je ne vois pas ce que l'on peut répondre. *La fidelité des Sens eſt douteuſe.*

Il eſt certain que le Sens dépend de l'inſtrument du Sens. Nous ſentons les choſes autrement, quand les organes des Sens ſont ſains & vigoureux; & autrement, quand ils ſont malades. Pluſieurs choſes étoient à notre goût pendant notre enfance, qui nous paroiſſent dégoûtantes dans un âge avancé. Il y a bien des gens à qui les objets paroiſſent plus grands, lorſqu'ils les regardent d'un œil; & plus petits, lorſqu'ils les regardent de l'autre. Puiſque la diverſité des Sens eſt ſi grande, que l'on n'y peut pas même trouver de conformité dans la même perſonne, il faut avouër que cette

(*a*) *Apul.* Apol. 2.

cette diverſité eſt plus grande encore, dans cette multitude d'hommes, dont les corps, & les organes des Sens qui dépendent des corps, ſont ſi diſſemblables. Car ſi la difference des viſages eſt ſi grande, qu'il ſemble qu'en cela la nature a voulu ſe jouër, ou éprouver ſa fécondité; & que dans un ſi grand nombre d'hommes, on n'en peut pas trouver deux qui ſe reſſemblent parfaitement, pourrons-nous croire qu'ils ne different en rien dans la conformation interieure de leur corps, puiſque leurs figures exterieures ſont ſi differentes? Que ſi nous ſommes aſſez ſimples pour le croire, les Medecins ſe moqueront de nous, puiſqu'ayant diſſequé des corps humains, ils ont trouvé une grande diverſité dans les parties du dedans.

Il faut donc avouër que nos Sens ne ſentent pas les choſes exterieures, mais ſeulement l'impreſſion des eſpeces, ou images, qui partent des choſes du dehors; & que cette impreſſion qui vient du dehors, ne fait pas le même effet dans tous les hommes; mais eſt differente ſelon la diverſité des organes des Sens, comme les ſons

ſont

ſont differens, ſelon la differente groſſeur, & la differente tenſion des cordes qui les rendent ; & partant que l'on ne peut ſavoir, laquelle de toutes les ſenſations, qui ſont produites en differentes perſonnes par un même objet exterieur, eſt plus differente de cet objet.

C'eſt ce que le Satirique a élegamment exprimé par ces paroles : *Nos yeux nous trompent, & l'incertitude de nos Sens impoſe à la Raiſon. Une tour que je vois quarrée, quand je la regarde de près, me paroît ronde dans l'éloignement. Un homme raſſaſié rebute le miel, & le nez a ſouvent de l'averſion pour les parfums. Une choſe ne nous plairoit pas plus qu'une autre, ſi les Sens ne ſe faiſoient pas une guerre immortelle.*

La fidélité des verfs & des eſprits animaux eſt douteuſe.

4. Continuons à être faciles, comme nous avons commencé, & ſuposons encore, que le témoignage des Sens eſt fidele, lorſqu'ils reçoivent du dehors les eſpeces, ou images, qui portent une déclaration certaine & particuliere de l'objet exterieur d'où elles ſont parties ; & telle qu'elles n'en puiſſent pas porter une ſemblable de l'objet

l'objet exterieur d'où elles ne ſont point parties : ce que Zenon jugeoit néceſſaire pour la connoiſſance de la Vérité ; qui eſt-ce qui nous répondra de la fidelité des Sens, lorſqu'ils raporteront à l'Entendement les ſentimens qu'ils auront eus ? Car ils ſe ſervent pour cela des fibres des nerfs, dont la conformation étant fort diverſe, comme les Medecins l'ont remarqué, il s'enſuit que les raports qu'ils font à l'Entendement ne peuvent pas être uniformes. Ils ſe ſervent auſſi des eſprits animaux, qui ne ſe trouvent pas en même quantité dans tous les hommes, & dont les mouvemens ſont fort differens.

Je ſçai que Des Cartes a cru, & a fait croire à beaucoup de gens, que les eſprits animaux vont du cerveau dans les tuyaux des nerfs, & ſe répandent autour des fibres interieures des nerfs, & qu'ils ſervent à exciter le mouvement dans les muſcles ; que ces fibres ſont ſemblables à des filets fort déliez, & jointes enſemble en forme de cordes, qui s'étendent de tous côtez juſqu'à l'extrêmité des membres exterieurs, & ſervent aux

organes

organes des Sens ; enſorte que l'organe du Sens étant ébranlé par l'eſpece ou image de l'objet exterieur, les fibres qui ſont jointes à cet organe, ſont auſſi ébranlées ; & que comme elles ſont environnées & enflées de ces eſprits animaux, elles portent au cerveau avec une très-grande vîteſſe ce mouvement qui leur a été imprimé dans les extrêmitez & les parties exterieures de nôtre corps. Comme lorſque l'on touche une corde tendue par une des extrêmitez, l'autre extrêmité eſt auſſi-tôt ébranlée.

Pour moi, qui par pluſieurs diſſections que j'ai faites des corps d'animaux vivans, ai reconnu clairement que les tuyaux des nerfs, qui ſont répandus par tout le corps, quelqu'enflez qu'ils ſoient par les eſprits animaux ; ſont très-lâches & fort tortueux, & contournez en pluſieurs manieres differentes, & qu'ils s'allongent & s'accourciſſent aiſément par le mouvement de la partie à laquelle ils ſont attachez ; je ne puis pas comprendre comment ils reſſemblent à une corde tendue, ni comment ils peuvent porter au cerveau avec tant

de

de vîteſſe ce mouvement qui leur a été imprimé dans une de leur extrêmitez. Supoſons toutefois que cela ſe puiſſe faire en quelque maniere, il eſt toûjours certain que les eſprits animaux ſont beaucoup plus propres à cette fonction; parcequ'étant, comme ils ſont, d'une ſubtilité & d'une legereté nompareille, & rempliſſant la cavité du nerf, il eſt aiſé de comprendre que le mouvement qui leur eſt imprimé par le dehors, eſt porté incontinent au cerveau. Car encore que les canaux qui renferment ces eſprits, ſoient ſinueux & contournez tant qu'on voudra, ils gardent néanmoins leur diſpoſition & leur forme. De même que quand on ſonne d'une trompette recourbée, ſi lorſqu'on met la bouche à un des trous, on applique la main à l'autre trou, on ſentira que la main eſt pouſſée par l'air du dedans, ſi-tôt que cet air interieur eſt pouſſé par le ſouffle de la bouche.

Cette opinion n'eſt point combatue par l'experience que l'on a faite quelquefois d'une Paralyſie, qui a fait perdre le mouvement à un des membres, ſans

ſans lui avoir ôté le ſentiment ; car ce membre reçoit le mouvement, quand un grande quantité d'eſprits eſt portée dans ſes muſcles par les nerfs. Que ſi le cerveau ne fournit pas la quantité d'eſprits néceſſaire pour enfler ce muſcle, ou que ce muſcle ne les reçoive pas, & qu'il n'en demeure qu'autant qu'il en faut pour emplir ce nerf ; le ſentiment y reſtera ſans le mouvement. Il ſe peut faire auſſi que comme il y a pluſieurs fibres cachées dans la concavité du nerf, quelques-unes ſoient deſtinées pour fournir des eſprits aux muſcles, & les porter vers les extrêmitez du corps, & former le mouvement. De même que le Sang étant porté du cœur aux extrêmitez par les arteres, eſt reporté par les veines des extrêmitez au cœur. Mais cela ſoit dit en paſſant. Ajoûtons ſeulement à ce qui a été dit ci-deſſus, que les eſprits ſont quelquefois ſi agitez, par la maladie, par le ſommeil, par le vin, & par d'autres cauſes, & que les fibres du cerveau ſont ſi violemment ébranlées, que le cerveau en reçoit diverſes impreſſions ; enſorte que l'Entendement penſe quelque-

fois

fois avoir de certains ſentimens, que les organes des Sens n'ont point eus.

La fidelité du cerveau eſt douteuſe.

5. D'ailleurs le cerveau, qui eſt comme la Citadelle de l'Ame, le Laboratoire de la Raiſon, l'Ouvrier de la perception, telle qu'elle puiſſe être, eſt-il d'une même forme, & d'une même ſtructure dans tous les hommes? Ne le voyons-nous pas plus petit dans les uns, & plus grand dans les autres. La conformation de la tête, qui eſt une marque certaine de celle du cerveau, eſt ſi differente dans les hommes, que des Nations entieres ont la tête ronde, d'autres l'ont longue, quelques-unes pointue, & pluſieurs l'ont plate. On ſçait que la bonté de l'eſprit, la force du raiſonnement, & la fidelité de la memoire, viennent de la conformation, & de la diſpoſition du cerveau & de la tête.

C'eſt une maxime du Philoſophe Parmenide (*a*), que la diſpoſition de l'Entendement de l'homme, dépend de

(*a*) *Parmenid. apud Ariſt. Metaph.* Lib. III, cap. 3.

de la disposition des parties de son corps. L'experience, confirmée par un Proverbe commun, nous apprend que ceux qui ont de grosses têtes sont ordinairement gens de bon sens, & que la petitesse de la tête est accompagnée de la legereté de l'esprit. Hippocrate (*a*) raporte, que la Nation des Macrocephales, c'est-à-dire *des Longuetêtes*, étant persuadée que la longueur de la tête contribuoit à la Valeur de l'homme, avoit d'abord employé l'artifice pour allonger la tête de leurs enfans, & que la nature ensuite ayant obéi à l'art, avoit donné cette figure à toutes les têtes de ce peuple. Il y a une Nation dans l'Amerique, qui prend soin de former en pointe les têtes de leurs enfans, & qui est toute folle & presque furieuse.

Therſite, cet homme qui nous est representé par Homere si fat & si sot, avoit la tête de cette même forme. De-là vient ce Proverbe, autant de têtes, autant d'avis : car de cette diversité d'organes, qui nous sont néces-

(*a*) *Hippocr. De aq. aër. & locis.* Sect. 3.

ceſſaires pour nous donner le ſentiment des objets exterieurs, des fibres, des eſprits, des cerveaux, & des têtes, & de leurs changemens, vient cette grande diverſité d'opinions, qui ſe rencontre dans les hommes. De là vient auſſi qu'ils ſont ſi changeans dans leurs jugemens; qu'ils rejettent dans leur vieilleſſe ce qu'ils recherchoient dans leur enfance; que ſouvent dans un même jour, & quelquefois dans une même heure, un même homme change d'avis & d'inclinations, ſe contredit ſoi-même, & s'embrouille dans une ſi grande varieté de deſirs.

La fidélité de l'Eſprit, ou Entendement humain, eſt douteuſe, & ſa nature nous eſt inconnuë.

6. Mais quand tous ces organes, qui ſont ſi peu ſûrs, ſeroient d'une fidélité inconteſtable, nous ne ſerions pas pour cela plus inſtruits de la maniere dont l'Ame perçoit les eſpeces, ou images, imprimées dans le cerveau; de la maniere dont elle juge des choſes qu'elle a perçeuës, & de la maniere enfin dont ces eſpeces qui ſont purement corporelles & materielles, peuvent ſe faire ſentir à l'Ame qui eſt incorporelle & immaterielle.

Puiſque nous ne ſavons donc pas

de

de quelle maniere cette impreſſion qui ſe fait dans le cerveau peut parvenir à l'Ame, & que l'Ame cependant ſe ſent ébranlée & affectée en quelque façon par le cerveau, qui a été ébranlé lui-même par un mouvent corporel; de-ſorte qu'elle concevra l'objet extérieur d'une certaine maniere; comme, par exemple, elle concevra le Soleil comme un diſque lumineux & rayonnant, elle ſera incertaine ſi cette même figure ſe trouve dans l'œil, ou s'il s'y trouve une figure différente. Bien au contraire l'Ame eſt perſuadée que l'image du Soleil ſe repréſente renverſée dans l'œil, quoiqu'elle reconnoiſſe en ſoi-même une idée du Soleil qui n'eſt point renverſé. Elle eſt auſſi perſuadée que tous les objets qui viennent à elle par le rapport des yeux, ſe repréſentent en elle dans une ſituation contraire à celle dont ils ſont repréſentez dans les yeux; que ce qui lui paroît en haut, eſt dans le bas de l'œil; & que ce qui lui paroît à la droite, eſt dans le côté gauche de l'œil.

L'Ame eſt auſſi incertaine ſi l'image qui eſt partie du Soleil, eſt ſembla-

ble à celle qui eſt repréſentée dans l'œil. Elle ne ſçait pas même, ſi aucune image du Soleil s'eſt repréſentée dans ſon œil; ou ſi elle s'eſt forme elle-même cette idée ſur les traces qui ſe ſont trouvé imprimées auparavant dans le cerveau; de même que les Idées que l'on ſe forme dans le ſommeil, dans la folie, ou dans l'yvreſſe, & qui n'ont cependant aucune réalité; & de même encore que les Idées que nous formons nous-mêmes étant éveillez, étant en nôtre bon ſens, & étant ſans yvreſſe.

D'ailleurs, l'on a recherché juſqu'à cette heure, par une infinité de méditations & de diſputes, quelle eſt la nature de notre Entendement, la plus noble faculté de notre Ame, en quelle partie de notre corps il eſt placé; quelle eſt ſon action; s'il n'a aucunes Idées que par le miniſtere & le meſſage des Sens, ou ſi la nature les lui a imprimées en le formant. Cette diverſité même d'opinions qui ſe trouvent dans les hommes, la différence de leurs Idées, & de leurs manieres de concevoir les choſes, qui ſont des opérations de l'Entende-

ment,

ment, nous montrent clairement combien la nature de l'Entendement eſt variable, incertaine, & inconnuë. Or toutes ces diſputes & ces queſtions touchant la nature de l'Entendement, ne peuvent être décidées que par l'Entendement même, qui étant d'une nature douteuſe, comment une choſe douteuſe ſe décidera-t-elle par une choſe douteuſe ? Le goût ſe peut-il goûter ? L'odorat ſe peut-il ſentir ? La veuë peut-elle ſe voir ?

Pour bien comprendre & entendre parfaitement la nature de l'Entendement, il faudroit aſſurément un autre Entendement : car il n'y a point d'autre faculté en nous, par le moyen de laquelle nous puiſſions le connoître. Que s'il nous eſt inconnu, & que nous ne ſachions pas ce qu'il peut faire, avec quelle aſſurance pourrons-nous nous ſervir d'une choſe qui nous eſt inconnuë, pour la perception des autres choſes qui nous ſont inconnuës ? Ou quelle créance pourrons-nous avoir aux choſes que nous aurons perçuës par ſon moyen ?

Puiſque les eſpeces ou images des objets extérieurs, qui ſont la ſource

des Idées qui ſe forment en nous, ſont ſujettes à tant de changemens ; puiſque les Sens de nos corps ſont ſi obtus & rebouchez ; puiſque les organes de nos Sens ſont ſi imbecilles ; puiſque la nature de l'Entendement humain eſt ſi cachée, quelle connoiſſance certaine pouvons-nous nous promettre de la convenance qui eſt entre l'objet extérieur qui ſe préſente à nous, & l'Idée de cet objet qui ſe trouve imprimée dans notre Ame ?

CHAPITRE IV.

TROISIEME PREUVE.

L'Eſprit humain ne peut connoître la nature des choſes avec une parfaite Certitude.

NOus avons encore une Preuve bien claire de l'ignorance qui nous eſt naturelle, en ce que l'eſſence des choſes eſt telle, qu'elle eſt incomprehenſible à l'Eſprit humain : Car puiſque je viens de prouver, que la nature a formé l'homme de telle ſorte,

te, & a diſpoſé ſon Eſprit de telle maniere qu'il ne peut acquerir une connoiſſance certaine des objets extérieurs, quoique cela doive ſuffire pour nous ôter toute eſperance de connoître certainement la Verité par la Raiſon. Si je montre outre cela, que l'eſſence & la nature des choſes, & de l'Homme même, eſt telle que l'Homme ne la peut connoître, la confiance de l'Entendement humain n'aura plus aucun fondement qui la puiſſe ſoûtenir, puiſque j'aurai montré, que l'Homme par ſa nature ne peut connoître les choſes avec certitude & évidence; & d'une autre côté que les choſes par leur nature ne peuvent être connuës de l'Homme certainement & évidemment. Et voici quelle en eſt la preuve.

On ne peut connoître l'eſſence d'une choſe, ſi l'on ne ſçait en quoi elle convient, & en quoi elle differe des autres choſes : c'eſt-à-dire, ſi l'on ne connoît ſon Genre & ſa Différence. Car les Philoſophes conviennent que c'eſt en cela que conſiſte l'eſſence des choſes, & que la meilleure définition qu'on en puiſſe donner, conſiſte

dans leur Genre & leur Différence. Que ſi le Genre & la Différence des choſes ne peuvent donc pas être connuës, on n'en pourra pas non-plus connoître la définition ni l'eſſence. Or on ne peut connoître le Genre d'une choſe, c'eſt-à-dire, en quoi elle convient avec une autre choſe de différente eſpece, ſi l'on ne connoît l'eſſence de l'une & de l'autre. Il eſt donc néceſſaire de connoître l'eſſence de cette choſe, dont on veut connoître le Genre. Or nous venons de dire que pour connoître l'eſſence de cette choſe, il en faut connoître le Genre; ainſi l'eſſence & le Genre ont beſoin l'un de l'autre pour être connus, & la connoiſſance de l'un dépend de la connoiſſance de l'autre. Deſorte que l'on tombe dans un Cercle, qui eſt une ſorte de raiſonnement défectueuſe & qui ne prouve rien.

On doit dire de la Différence, la même choſe que je viens de dire du Genre: car je ne puis ſçavoir en quoi une choſe differe d'une autre, ſi je ne les connois toutes deux. Cela s'éclaircira par un exemple.

Demandez

Demandez aux Professeurs de Philosophie ce que c'est que l'Homme, ils vous diront que c'est un Animal raisonnable. Voilà le Genre, & la Différence. Or le Genre doit être commun également aux especes qui sont compriſes sous ce Genre. L'Homme doit donc être Animal de la même maniere que le cheval est Animal ; car si l'Homme est Animal d'une autre maniere que le cheval, il y aura de la Différence dans le Genre même comme Genre, & partant il ne sera point Genre. Or comment sçaurez-vous que l'Homme & le cheval sont également Animaux, si vous ne connoissez pas leur nature ; & même si vous ne connoissez pas parfaitement ce que c'est qu'Animal, & c'est ce qui n'est pas moins incertain. Car si vous demandez à ces mêmes Professeurs ce que c'est qu'Animal, ils vous répondront que c'est ce qui vit & ce qui sent ; ce qui a la vie & le sentiment. Or comment pouvez-vous sçavoir, mes chers Maîtres, si l'Homme & le cheval sentent également ; si le sentiment de l'homme est

entierement égal au ſentiment du cheval.

Voici Des Cartes, ce nouvel inventeur de la Verité, ſi on l'en veut croire lui-même, qui ſoûtient que le cheval ne ſent pas mieux les éperons qui le piquent, que l'arbre ſent la hache qui le coupe. Nous voyons d'ailleurs de certaines plantes, qui donnent des marques de ſentiment quand on les touche, & qui pourtant ne ſont pas Animaux : ni par conſéquent le cheval. Ajoûtez à cela, que l'on voit un cheval, que l'on voit un Homme; mais que l'on ne voit un Animal, que lorſque l'on voit un cheval, ou un homme, ou un poiſſon, ou un oiſeau, ou quelque autre Animal. On ne connoît donc l'Animal, qui eſt le Genre, que par ſes eſpeces: & nous cherchions tout à cette heure à connoître l'eſpece par le Genre: nous tombons donc dans ce Genre vicieux de raiſonnement, que l'on appelle Diallele, comme qui diroit Alternatoire, lorſque pour prouver une choſe qui eſt en queſtion, nous nous ſervons d'une autre choſe dont la preuve

preuve dépend de celle-là même qui eſt en queſtion.

De-plus, puiſque pour connoître l'eſſence d'une choſe il faut connoître ſon Genre, pour connoître l'eſſence du Genre, il faudra connoître ſon Genre; & le Genre de ce Genre, & toûjours de même en remontant. Ainſi la choſe ira à l'infini, & nous ne pourrons jamais parvenir à la connoiſſance de la choſe que nous cherchons; ou bien il faudra s'arrêter à quelque Genre ſupérieur, dont on ignore le Genre. Or ſi l'on ignore le Genre de ce Genre ſupérieur, on ignorera même ce Genre ſupérieur, & par conſéquent tous les autres Genres qui en dépendent, & la choſe même qui eſt en queſtion. Venons maintenant à la Différence, qui avec le Genre compoſe l'eſſence de l'Homme.

Cette Différence eſt tirée de la Raiſon, dont on prétend qu'il eſt doüé. Or c'eſt cela même qui eſt en queſtion dans notre préſente recherche, ſçavoir ſi l'Homme eſt doüé de Raiſon, & s'il peut raiſonner. Puiſque nous ne ſommes pas aſſurez qu'il puiſſe raiſonner, nous ne ſommes pas

assurez qu'il soit un Animal raisonnable, ni que la Raison soit sa Différence. Supposons néanmoins qu'il soit raisonnable, sommes-nous assurez qu'il soit le seul de tous les Animaux qui soit raisonnable ?

Nous avons les Livres de quelques grands Philosophes, qui soûtiennent que la Raison se trouve aussi dans d'autres Animaux. Personne ne peut décider cette contestation, s'il ne connoît auparavant ce que c'est que l'Homme, & ce que c'est que ces autres Animaux. Il faut donc en revenir à la chose même qui est en question; sçavoir, ce que c'est que l'homme; & on cherche dans ce qui est inconnu la connoissance de ce qui est inconnu, sans pouvoir sortir de cet embarras.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

QUATRIEME PREUVE.

Les choſes ne peuvent être connuës avec une parfaite Certitude, à cauſe de leur continuel changement.

IL y a encore une autre cauſe, & très-manifeſte, qui nous empêche de connoître les choſes ; ſçavoir le continuel changement où elles ſont ſujettes : & ce changement eſt tel, qu'elles ne peuvent demeurer au même état quelque peu de temps que ce ſoit. Pour exprimer cette continuelle mutabilité des corps, les anciens Philoſophes ſe ſont ſervis de la comparaiſon d'un fleuve, qui eſt très-convenable à ce ſujet. Car comme Heraclite a fort bien dit, que jamais perſonne n'eſt entré deux fois dans le même fleuve ; parceque les eaux qui s'écouloient hier de cet endroit du fleuve où un Homme eſt entré, ſont déjà écoulées, & que d'autres en ont pris leur place, qui s'écoulent

préſentement : & comme le Philoſophe Cratyle n'a pas dit moins vrai, lorſqu'il a ſoûtenu qu'on ne peut entrer ſeulement une fois dans le même fleuve : de même ce cheval ſur lequel vous êtes porté, & que vous croyez connoître, eſt un autre cheval que celui qui vous portoit hier, & que celui même qui vous portoit il n'y a qu'un moment. Le tems en a emporté une partie. Ses chairs, ſes os, ſa peau, ſon poil ſont changez, par la nourriture qu'il a priſe, par les excrémens qu'il a rendus, par ſon accroiſſement, par la reſpiration, par la tranſpiration, par la chaleur extérieure, par l'intérieure, par l'abord de l'air qui l'environne, par les eſprits qui s'écoulent : la matiere qui ſurvient réparant la perte de celle qui eſt échappée.

C'eſt pourquoi Platon, & tous ces anciens Philoſophes qu'il cite dans ſon Theætéte ; je veux dire Empedocle, Heraclite, Protagore, & la plûpart des autres Philoſophes, ſi vous en exceptez Parmenide ; & ces Poëtes célébres, Homere & Epicharme, qui

qui ont été ſuivis par (*a*) Seneque ; ils ont tous dit que toutes choſes ſe font, mais qu'aucune n'exiſte, enſorte qu'on puiſſe dire qu'elle eſt quelque choſe d'aſſuré & de fixe. Il s'enſuit de là, que lorſque je m'appliquerai à rechercher la connoiſſance de quelque choſe, elle ceſſera d'être ce qu'elle étoit, avant que mon Eſprit ſe ſoit attaché à cette recherche. C'eſt ce qui obligeoit le Philoſophe Cratyle d'aſſurer qu'il ne falloit rien dire, & de ſe contenter de remuer le doit. Or comme ce que l'on appelle les Univerſaux ſont compoſez des choſes particulieres & ſingulieres, puiſque l'on ne peut connoître les choſes particulieres, à cauſe qu'elles nous échapent par ce changement & cet écoulement continuel, il s'enſuit que l'on ne peut connoître les Univerſaux qui en ſont compoſez.

Ce raiſonnement a eu un tel pouvoir ſur l'eſprit de St. (*b*) Auguſtin, qu'il en a tiré cette conſéquence : *Qu'il ne faut point attendre de nos Sens*

(*a*) *Senec.* Epiſt. 58.
(*b*) *Auguſtin.* Quæſt. 83. Quæſt. 9.

Sens la parfaite connoiſſance de la Vérité. Et Ariſtote (*a*) voulant répondre à ce même raiſonnement, s'y eſt pris d'une maniere ſi frivole, qu'il l'a même confirmé. Allons encore plus loin.

Puiſque toutes choſes ſont ſujettes au changement, il faut que j'y ſois ſujet moi-même, & que je change d'heure en heure, & de moment en moment. Pendant que je parle, je deviens un autre homme; encore que ce changement ne s'apperçoive pas aiſément dans ſi peu de tems, on le reconnoît aiſément quelque tems après. Comment donc un homme, qui eſt ſi changeant, ſi variable, & ſi peu conſtant en lui-même, pourra-t-il juger aſſurément de toutes les autres choſes?

(*a*) *Ariſtot. Metaph.* Libr. III. cap. 5.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

CINQUIE'ME PREUVE.

Les choſes ne peuvent être connuës avec une parfaite Certitude, à cauſe de la difference des hommes.

SI les hommes ſont ſi ſujets au changement, qu'il n'y en a pas un ſeul qui pendant quelque peu de tems ſoit ſemblable à lui-même, il faut qu'il ſe trouve une difference infinie dans cette grande multitude d'hommes, comme je l'ai déja remarqué. De cette grande varieté quelle convenance de Jugemens peut-on attendre ? quelle conformité & quelle fermeté de ſentimens ? Comment pourrai-je ſavoir que ce qui me paroît vous paroît comme à moi ? que ce qui me paroît blanc, vous paroît blanc ? & que cette couleur, que nous appellons blanche, vous & moi, nous paroît à vous & à moi une même couleur ?

Puiſque les choſes paroiſſent donc differentes aux hommes, ou du moins

que

que nous ne pouvons ſavoir ſi elles leur paroiſſent ſemblables, dans cette grande multitude d'hommes, qui voyent les choſes differemment, ou qui ignorent s'ils les voyent d'une même ſorte; lequel d'entr'eux croira-t-on, qui les voit telles qu'elles ſont véritablement? Et dans un décord ſi univerſel, quelle ſera la regle de Vérité à laquelle tous les hommes conviendront de s'arrêter?

Le Poëte Euripide à fort bien reconnu ce défaut de la nature humaine, lorſqu'il a fait dire à Eteocle, que (a) *Parmi les hommes rien n'eſt égal, rien n'eſt ſemblable, hormis les noms des choſes; mais que les choſes mêmes n'ont rien de fixe ni d'aſſuré.*

Le Philoſophe Protagore l'a auſſi reconnu, & c'eſt ce qui lui a fait dire que chacun eſt à ſoi-même la regle de Vérité. Mais pour moi je dis de-plus, que perſonne ne peut être à ſoi-même la regle de Vérité, à cauſe de cette diſſemblance dont je viens de parler, non ſeulement de tous les hommes entr'eux; mais de chacun d'eux

(a) *Euripid. Phæniſſ.* verſ. 504. 505.

d'eux avec ſoi-même. Cette matiere a été traitée excellemment par Platon dans ſon Theætéte, & par Sextus Empiricus (*a*). Ils méritent l'un & l'autre d'être conſultez.

CHAPITRE VII.

SIXIEME PREUVE.

Les choſes ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, parceque leurs cauſes ſont infinies.

A Toutes ces preuves il faut encore ajoûter celle-ci, que toutes les choſes de ce monde ſont liées entr'elles de telle ſorte, qu'on ne peut en concevoir aucune ſans en concevoir une autre; ni cette autre ſans une troiſiéme; ni cette troiſiéme ſans une quatriéme, juſqu'à ce que portant nôtre Eſprit de l'une en l'autre, nous ayïons parcouru l'infinité des choſes dont le monde eſt compoſé. Or

(*a*) *Sext. Empiric. Pyrrhon. Hypot.* Libr. I. cap. 14.

Or l'Entendement humain n'étant pas capable de ſa nature de ſavoir tout, & ne pouvant rien ſavoir ſans ſavoir tout, il s'enſuit qu'il ne peut rien ſavoir.

Je veux, par exemple, ſavoir ce que c'eſt que l'homme; comme il eſt compoſé d'un corps, d'une Ame, & qu'il eſt doüé de Raiſon : je ne puis connoître ce qu'il eſt, ſi je ne connois la nature du corps, de l'Ame, & de la Raiſon. Le corps de l'homme étant compoſé de feu, d'air, d'eau, & de terre, je dois connoître la nature de ces quatre Elémens, pour pouvoir connoître la nature de l'homme. Je commence par le feu, & pour le connoître, je m'applique à la recherche de ce que les Philoſophes en ont penſé. Je conſulte Des Cartes, & je vois que je ne puis aprendre de lui quelle eſt la nature du feu, ſi je ne m'inſtruis exactement du Syſtême du monde qu'il a inventé. Et ce n'eſt pas aſſez que de m'en inſtruire, il faut l'examiner, & le comparer avec les Syſtêmes des autres Philoſophes, & juger enſuite lequel de tous ces Syſtêmes eſt véritable

ble. Pour le pouvoir bien faire, il faut remonter à la connoiſſance des premieres cauſes, qui juſqu'ici ſont inconnues.

Quand j'aurai recherché la nature du feu, il faudra paſſer à celle de l'air, & enſuite à celle de l'eau, & enfin à celle de la terre; & en chacune de ces recherches nous trouverons les mêmes difficultez. Il faudra de là en venir à celle de la fabrique du corps humain, à la ſtructure & à l'uſage des parties du corps : matiere d'un travail, & d'une étude infinie, chacune de ces choſes après les diſputes & les experiences de tant d'années, étant demeurées dans une grande obſcurité.

On ne pourra pas ſe diſpenſer de rechercher, comment le corps de l'homme eſt engendré, recherche importante & difficile touchant la génération & les cauſes de la génération; ce que le pere, ce que que la mere y contribuë; d'où leur vient cette faculté d'engendrer; comment l'enfant ſe forme dans le ventre de ſa mere; comment il s'y nourrit; qui lui donne la force & l'induſtrie de ſortir de

cette

cette prison ; savoir si un homme peut être engendré sans pere ou sans mere, comme quelques-uns l'ont cru ; pourquoi il s'engendre un mâle, pourquoi une femelle ; pourquoi un enfant camus, pourquoi crespu, pourquoi petit, pourquoi colere, pourquoi adonné aux femmes, pourquoi grand mangeur, pourquoi yvrogne, pourquoi sain, pourquoi de longue vie. Voyez quelle infinité de choses il faut savoir.

Je supose néanmoins qu'on les puisse savoir, voici d'autres difficultez inexplicables qui se présentent touchant la nature de l'Ame de l'homme ; ce que c'est, où elle est, comment elle agit, quel est l'effet de son action, comment elle est jointe au corps. Quand on aura sçu tout cela, il faudra voir ensuite ce que c'est que la Raison, quel est son usage, quels sont ses effets. Cette recherche vous engagera dans l'étude de toute la Dialectique. La chose iroit à l'infini, si l'on vouloit faire le dénombrement de toutes les connoissances qui sont nécessaires pour parvenir à celle de l'homme ; & la vie

ne

ne suffiroit pas pour savoir la moindre partie des choses qu'il faut savoir pour connoître quelque chose. Il vaut donc mieux s'arrêter dès l'abord, de peur de s'engager dans un travail inutile.

CHAPITRE VIII.

SEPTIEME PREUVE.

L'Homme n'a point de regle certaine de la Vérité.

C'Est une Preuve invincible & capitale contre la temerité des Dogmatiques, que le défaut d'une Regle certaine de Verité, dont Dieu a privé la nature humaine. Car comme toutes les choses sont mêlées du vrai & du faux, & que nous sommes en peine de les discerner, & que nous nous y trompons souvent, comment pourrons-nous faire ce discernement, si nous n'y appliquons une Regle certaine de Vérité, qui nous fera connoître sans aucun doute que ce qui y conviendra, sera véritable; & que

que ce qui n'y conviendra pas ſera faux. C'eſt pourquoi ceux qui ſe ſont appliquez à la recherche de la Vérité, auſquels on a donné le nom de Philoſophes, ont employé toute la force de leur eſprit pour trouver cette Regle. Ils lui ont donné le nom de *Criterium*, & ils en ont fait deux eſpeces ; l'une pour regler les actions, l'autre pour regler les opinions. Toute la vie ſe conduit par le premier, & toutes nos connoiſſances dépendent du ſecond ; lequel étant bien établi, nous aurons un moyen de diſtinguer le vrai du faux : & c'eſt ce qu'on appelle, la Regle, ou le κριτήριον de la Vérité.

Ce *Criterium* ſe peut prendre en diverſes ſortes ; mais nous ne cherchons préſentement que celui qui eſt proprement la meſure de la comprehenſion ou perception, par le moyen de laquelle meſure, en y procedant avec art, on peut comprendre les choſes obſcures. Nous ne parlons ici que de cette ſorte de *Criterium*, ou de Regle de Vérité, qui ſe ſert de la Raiſon pour acquerir la connoiſſance de la Vérité.

Ce

Ce *Criterium* se divise en trois especes, le *Criterium duquel*, le *Criterium par lequel*, & le *Criterium selon lequel*. Le *Criterium duquel*, c'est l'homme ; car il s'agit de la connoissance de la Vérité que l'homme veut acquerir. Le *Criterium par lequel*, sont les instrumens dont l'homme se sert pour connoître la Vérité, comme les Sens, ou l'Entendement. Et le *Criterium selon lequel*, c'est l'action de l'Esprit humain, qui applique à la recherche de la Vérité le *Criterium par lequel* d'autres ont déja prouvé par des Raisons très-claires, que ces trois sortes de *Criterium* sont incertaines, & inutiles à la connoissance de la Vérité. Car puisque la nature de l'homme nous est inconnuë, ayant été vainement recherchée par tant de méditations & de contestations des Philosophes ; il nous est encore bien plus inconnu, si elle peut connoître la Vérité. Le *Criterium duquel*, qui est la nature humaine, est donc incertain.

Si cela est ainsi, comme la chose parle d'elle même, il s'ensuit que le

Criterium.

Criterium par lequel, eſt encore plus incertain, ſavoir les Sens de l'homme, ou les impreſſions qu'ils reçoivent, ou leurs ébranlemens intimes; ou la Phantaiſie, qu'on appelle autrement l'Imagination; c'eſt-à-dire, une impreſſion ou impulſion faite dans l'Ame par un objet exterieur, ou une modification de l'Entendement, que les Philoſophes Latins appellent *Viſum*. L'Entendement même, que d'autres veulent être le *Criterium par lequel*; ou la Raiſon, ſelon pluſieurs, qui eſt une faculté de l'Entendement; tout cela eſt également incertain : Car on ne peut pas connoître les facultez d'une nature qui eſt inconnuë.

Les facultez étant inconnues, les actions le ſont auſſi : & c'eſt en elles que conſiſte le *Criterium ſelon lequel*. Je n'ai pas entrepris de raporter ici tout ce qui fait à ce ſujet; car nous avons encore trop de chemin à faire pour pouvoir nous arrêter long-tems dans les mêmes lieux : veu principalement que peu de gens ignorent tout ce que l'on a coûtume de dire dans les Ecoles de Philoſophie ſur l'infidelité des Sens, & ſur celle de l'Entem-

tendement : car il n'y a point de matiere ſur quoi les Académiciens & les Sceptiques ſe faſſent plus valoir. Je propoſerai ſeulement quelques preuves, qui ôtent toute la créance que l'on pourroit avoir aux Régles de Verité ou *Criterium.*

Puiſque pour connoître la Verité, il faut avoir un *Criterium*, ou Régle de Verité, il eſt néceſſaire de le trouver avant que de rechercher la connoiſſance de la Verité. Or pour trouver ce *Criterium*, il faut ſçavoir diſcerner le vrai *Criterium* du faux. Pour cela, nous devons chercher auparavant ſi le vrai *Criterium* a des marques certaines de Verité, par le moyen deſquelles nous le puiſſions connoître, & ſans leſquelles nous ne le ſaurions connoître. Et comment connoîtrons-nous ces marques de Verité, ſi nous ne connoiſſons la Verité ? Il faut donc avoir trouvé la Verité avant que de pouvoir trouver le *Criterium*, & il faut avoir trouvé le *Criterium* avant que de pouvoir trouver la Verité ; & puiſque nous n'avons trouvé ni la Verité ni le

Criterium, il s'enſuit qu'on ne peut trouver ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs puiſque le *Criterium* eſt la Régle de la Verité ; il faut avoir dreſſé cette Régle, & être aſſuré qu'elle ſoit droite, avant que de l'appliquer à la Verité ; car ſi elle n'eſt droite, & que nous ne ſoyions aſſurez qu'elle ſoit droite, elle ne ſera pas sûre, & nous ne pourrons pas nous y fier. Or nous ne ſaurions la dreſſer, ni être aſſurez qu'elle ſera droite, ſi nous n'avons une autre Régle de verité, qui ſoit aſſurément droite, & qui nous puiſſe ſervir à rectifier la premiere. Cette ſeconde pour être bien dreſſée, doit être rectifiée ſur une troiſiéme, & cette troiſiéme ſur une quatriéme, & ainſi juſqu'à l'infini. Ces matieres ont été expliquées plus au long par le Philoſophe Sextus Empiricus, homme ſubtil & pénétrant, qui a rabattu mieux que perſonne la fierté des Dogmatiques. Pour moi je me ſuis contenté de toucher la choſe ſommairement.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

HUITIEME PREUVE.

1. *On dispute contre l'Evidence.* 2. *Les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont endormis, qui sont yvres, & qui sont fous, sont aussi évidens que les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont éveillez, qui sont à jeun, & qui sont en leur bon Sens.*

1. TOus ceux qui se vantent de pouvoir parvenir à la connoissance de la Verité, par le moyen de quelque Régle de Verité, ou *Criterium*, conviennent tous qu'outre cela il est nécessaire d'avoir une évidente & distincte perception des choses, soit par les Sens, soit par la Raison, soit de quelque autre maniere que ce puisse être; ensorte que l'Entendement pour comprendre quelque chose, ait besoin d'une idée distincte & évidente de cette chose. C'est-là le langage de tous les Dogma- *On dispute contre l'Evidence.*

tiques; en quoi ils ne s'apperçoivent pas qu'ils rendent par-là la connoissance de la Verité encore plus difficile, & qu'au lieu d'un *Criterium* ils en demandent deux, à sçavoir l'idée de la chose, & l'évidence de cette idée. Or si l'on convient qu'il n'y a point de *Criterium*, comme je viens de prouver qu'il n'y en peut avoir, il s'ensuit que l'Evidence, qui est la compagne du *Criterium*, ne subsistera point. Ajoûtez à cela, qu'il n'y a rien d'évident que ce qui est évident à tout le monde. Car si personne ne veut recevoir pour évident, que ce qui lui paroît évident, le vrai & le faux seront également évidens; car chacun de ceux qui auront des opinions contraires, alleguera l'Evidence pour preuve de son opinion; car rien n'est si évident, qu'il paroisse évident à tout le monde, d'où il s'ensuit qu'il n'y a point d'Evidence.

En quoi l'on ne peut assez admirer l'imprudence de ces Philosophes, qui se vantant tous d'avoir l'Evidence pardevers soi, ne voyent pas ce qui est très-évident; sçavoir, que cette Evidence

Evidence eſt trompeuſe, qui prend également la défenſe des parties oppoſées, & prête ſon ſecours à chacune d'elles contre l'autre; & que l'on ne pourra jamais tirer aucun avantage de ce ſecours, juſqu'à ce que tous les Philoſophes ſoient d'accord, & ſe réüniſſent tous en une même Secte. Quelqu'un aura-t-il aſſez de préſomption, quelques claires & diſtinctes notions qu'il ait des choſes, pour croire être le ſeul ſage au monde, & que tous les autres hommes ſont inſenſez? L'Evidence ne trompe-t-elle pas même ſouvent une même perſonne, qui trouve dans ſa vieilleſſe une choſe évidemment fauſſe, qui lui paroiſſoit évidemment veritable dans ſon enfance.

Ecoutons ce que dit Sophocle: (*a*) *Jamais deux hommes amis, ni deux peuples alliez, n'ont gardé entr'eux les mêmes ſentimens: Car les uns plûtôt, les autres plus tard, trouvent les mêmes choſes douces & ameres.* Ajoûtons encore ces paroles

(*a*) *Sophocl. OEdip. Tyr.* vſ. 639. & ſeq.

les de Terence : (a) *Jamais homme n'a ſi bien réglé ſa vie par la raiſon, que l'état des choſes, le tems & l'uſage ne lui ayant apporté quelque nouveauté, & quelque inſtruction, lui faiſant connoître qu'il ignoroit ce qu'il croyoit ſçavoir, lui faiſant éprouver que ce qu'il auroit cru le plus déſirable, devoit être rejetté.* Or de toutes les Evidences, laquelle croirons-nous devoir ſuivre ? Sera-ce celle de l'enfance ? Sera-celle de l'âge viril ? Sera-ce celle de la vieilleſſe ? Ce Denys d'Heraclée qui, vaincu par la douleur, paſſe de la Secte des Stoïciens à celle des Epicuriens, & qui pour cela fut ſurnommé le Changeant, pendant qu'il tenoit le parti des Stoïciens, trouvoit-il de l'obſcurité & de la confuſion dans toutes choſes ?

Les objets qui ſe préſentent à l'Eſprit de ceux qui ſont endormis, qui ſont yvres, & qui ſont fous, ſont auſſi évidens que les objets qui ſe préſentent à l'Eſ-

2. Je dis de-plus que ce qui paroît à l'Eſprit dans le ſommeil, dans l'yvreſſe, & dans la folie, n'a pas moins d'Evidence que ce qui paroît à l'Eſprit quand on eſt éveillé, quand on eſt à jeun, & quand on eſt dans ſon bon Sens. Quand on

(a) *Terent. Adelph.* Sc. 4. Act. V.

on eſt éveillé, quand l'yvreſſe eſt paſſée, ou que l'on eſt revenu de ſa folie, on reconnoît véritablement que l'on étoit alors dans l'erreur ; mais l'on ne s'en apperçoit point dans le tems du ſommeil, du vin, ou de la folie. On doute même quelquefois en dormant ſi l'on veille, ou ſi l'on dort ; & après y avoir fait réfléxion, on croit quelquefois veiller, & voir avec une parfaite Evidence ce qui paroît à l'Eſprit.

Prix de ceux qui ſont éveillez, qui ſont à jeun, & qui ſont en leur bon Sens.

Cet homme d'Argos qui croyoit être à la Comedie, & qui ſeul frappoit des mains devant un Théâtre vuide, ne croyoit-il pas voir & entendre clairement le geſte & le récit des Acteurs ? Les emportemens des fous, leurs craintes, leurs fuites, leurs tranſports, ne ſont-ce pas des marques d'un Eſprit évidemment & violemment agité par les images des choſes qui ſe préſentent à lui ? Ne ſe trouve-t'il pas des gens qui étant endormis répondent fort à propos à ce qu'on leur demande ? D'autres qui font de fort beaux vers, & quelques-uns qui marchent ſur les toîts des maiſons avec beaucoup de cir-

conſpection ? Ce qu'ils ne feroient pas, s'ils n'y étoient excitez par de très-claires idées ? Ceux qui croyent aſſiſter aux aſſemblées nocturnes des Sorciers, n'ont-ils pas en eux des idées très-claires de choſes très-fauſſes & très-frivoles ? Et telles qu'étant éveillez, ils ne reconnoiſſent pas qu'ils dormoient quand ces viſions leur paſſoient par l'eſprit ; & croyent ſi certainement les avoir veuës, qu'ils s'imaginent que ceux qui leur contrediſent, dorment eux-mêmes, ou ne ſont pas dans leur bon Sens.

Puiſque ces images qui ſe préſentent à nous dans le ſommeil, quelque évidentes qu'elles nous paroiſſent, ſont néanmoins très-fauſſes, comment pourrons-nous ſçavoir ſi notre veille n'eſt point un autre ſommeil, pendant lequel les images des choſes qui paroiſſent à notre Eſprit, de quelque lumiere qu'elles ſemblent environnées, ſont néanmoins vaines & fauſſes ? Platon dans ſon Théætete a formé ce doute comme moi. Ceux-là ſe trompent fort, qui croyent avoir trouvé une marque certaine pour découvrir la fauſſeté des ſonges ; ſçavoir,

voir, en ce qu'ils n'ont pas de rapport avec les choſes que nous avons faites en veillant : Car ſi par hazard elles y ont du rapport, il n'y aura plus de marque qui puiſſe ſervir à les diſtinguer. Or il peut fort bien arriver qu'il s'y trouve du rapport. Comme, par exemple, ſi je ſonge en dormant que je raconte à mes amis les mêmes choſes que je leur racontois le jour précédent, & que l'aboyement d'un chien a interrompu mon récit ; le lendemain après mon réveil je ſerai en doute ſi l'aboyement de ce chien a interrompu le récit que je faiſois étant éveillé, ou celui que je faiſois étant endormi ; comme il nous arrive quelquefois de douter ſi de certaines choſes nous ſont effectivement arrivées, ou ſi nous les avons rêvées. Que ſi d'ailleurs nos ſonges n'ont point de rapport avec les choſes que nous avons faites en veillant, pourquoi croirons-nous plûtôt que les choſes que nous avons penſées en dormant, ſont fauſſes, que celles que nous avons penſées étant éveillez ? Car puiſqu'elles ſont également diſcordantes entr'elles, &

que ce décord eſt la marque de la fauſſeté, les unes ne doivent pas être plus ſuſpectes de fauſſeté que les autres.

On demeure d'accord que les veuës de nôtre Entendement ſont formées par l'impulſion du cerveau, & par le mouvement des fibres & des eſprits, comme je l'ai dit. D'où il s'enſuit que l'évidence des images que j'ai préſentes à l'Eſprit, n'étant qu'une certaine maniere, ou une modification des images, vient de la même cauſe que ces images mêmes. Si l'on convient de ce point, que l'on ne peut nous conteſter, il faut auſſi convenir que le cerveau peut être ébranlé, & que les eſprits & les fibres peuvent être agitées de la même ſorte par des cauſes internes, que par des objets extérieurs. D'où il faut conclure, que l'Evidence peut ſe trouver dans le faux comme dans le vrai, & que l'Evidence du vrai ne porte aucunes marques par où on la puiſſe diſtinguer de l'Evidence du faux. Et ces marques ne peuvent pas être priſes d'ailleurs, s'il eſt vrai, comme le ſoûtiennent les défenſeurs de

de l'Evidence, que ce qui est évident est évident par soi-même, & n'a point besoin de preuves du dehors.

Car autrement pour reconnoître l'Evidence on auroit besoin d'une autre Evidence, comme d'une lumiere extérieure pour voir la lumiere. De même que si quelqu'un portoit plusieurs pieces de monnoye dans un sac, qui fussent toutes de cuivre, à la reserve d'une seule qui seroit d'argent; & que des pauvres, qui sçauroient la chose, demandassent qu'on leur donnât en aumône ces pieces de monnoye, chacun d'eux espérant que la piece d'argent seroit pour lui; que celui à qui ce sac & ces pieces appartiennent, en fasse ensuite la distribution dans l'obscurité & pendant la nuit; aucun de ces pauvres ne pourra sçavoir s'il a reçu la piece d'argent, ni même si elle aura été tirée de dedans le sac; & si quelqu'un d'entr'eux faisant des conjectures sur le son de sa piece, ou sur les remarques qu'il y peut faire en la maniant, ou sur d'autres indices frivoles, croit sçavoir certainement, & avoir reconnu évi-

demment qu'il a la piece d'argent, il ſera ridicule. Les autres pauvres ne le ſeront pas moins, ſi chacun d'eux a la même opinion de ſa piece, & croit que tous les autres ſe trompent; & ce décord ne pourra être terminé qu'à la lumiere & au grand jour.

Il en eſt de même de l'erreur des Dogmatiques. Environnez des ténébres épaiſſes de l'ignorance, chacun d'eux tient dans ſes mains, & manie ſa piece de cuivre, & il n'y en a aucun qui ne ſe vante d'avoir reconnu à des marques infaillibles, que ſa piece eſt cette piece unique & précieuſe, à ſçavoir la Verité qu'il a reçuë de Dieu, diſpenſateur de tous les biens; & qui ne s'attribuë une perception diſtincte, évidente, & plus claire que la lumiére du Soleil en plein midi; qui ne ſoit perſuadé que tous les autres ſont dans l'erreur, ayant la même opinion de leurs pieces de monnoye; & il ne reconnoîtra que ſon Evidence tant vantée n'eſt que ténébres, qu'après que la lumiere lui ſera venuë d'ailleurs.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

NEUVIEME PREUVE.

1. *Raiſon de douter de toutes choſes, propoſée par Des Cartes; ſavoir, que nous ignorons ſi Dieu ne nous a point créez de telle nature, que nous nous trompions toûjours.* 2. *D'où il s'enſuit que l'intime perception des choſes eſt douteuſe.*

1. DEs Cartes nous fournit encore une autre Raiſon de douter, lorſqu'il dit dès l'entrée de ſes Méditations & de ſes Principes, (a) *Que nous ne ſavons pas ſi Dieu ne nous a point voulu créer de telle nature, que nous nous trompions toûjours, même dans les choſes qui nous paroiſſent les plus claires.* Ce doute étoit digne d'un Philoſophe, ſi celui qui l'a propoſé eût pris ſoin de le reſoudre. Quand je dis qu'il eſt digne d'un

Raiſon de douter de toutes choſes, propoſée par Des Cartes, ſavoir que nous ignorons ſi Dieu ne nous a point créez de telle nature, que nous nous trompions toûjours.

(a) *Carteſ. Medit.* 1. & 6. *Princip. Part.* 1. §. 5. & 13.

d'un Philoſophe, je n'entens pas un Philoſophe Chrétien, qui ſçait que (a) *Dieu éclaire tous les hommes venants en ce monde.* Mais Des Cartes parloit alors en Philoſophe, & non pas en Chrétien; & celui qui a bien pu ſupoſer qu'il n'y a point de Dieu, (b) a bien pu ſupoſer auſſi que Dieu a créé les hommes ſujets à l'erreur. Mais lorſqu'il ſe porte pour nouvel inventeur de la Verité, ayant commencé le Syſtême de ſa Philoſophie par le doute, & ayant propoſé les raiſons de ce doute; néanmoins incontinent après, comme ſi le chemin de la Verité lui avoit été montré dn Ciel, il ceſſe ſi abſolument de douter, qu'il ne ſe met pas ſeulement en peine de reſoudre les argumens qui l'avoient obligé de douter.

Mais ce n'eſt pas ici que cette matiere doit être traitée. Il ſuffit de dire maintenant, que ce doute eſt de telle importance pour empêcher nos Eſprits de recevoir aucune propoſition comme certaine, tant que nous ne nous

(a) *Joh.* I. 9.
(b) *Cartes. Princ.* Part. I. §. 7.

nous ſervirons que de notre Raiſon, que tant s'en faut que Des Cartes l'ait détruit, mais même qu'il ne peut aucunement être détruit, ſi la Raiſon n'emprunte le ſecours de la Foi. Car ſi quelqu'un ſe perſuade que l'homme eſt un Animal, formé de telle ſorte par la nature, que ce qui paroît vrai ſoit faux, tout ce qu'on lui propoſera contre cette opinion lui paroîtra faux ou véritable; s'il lui paroit faux, il le rejettera avec juſtice; s'il lui paroît véritable, ſe croyant de telle nature que ce qui lui paroît véritable eſt faux, il ſera encore obligé de le rejetter comme faux. Ainſi il lui ſera aiſé de renverſer toutes les raiſons qu'on pourra lui objecter contre ſon opinion, & l'on n'en pourra inventer aucune, qui ne tombe ſous cette loi générale, que ce qui paroît le plus vrai à l'homme eſt le plus faux.

D'où il s'enſuit que l'intime perception des choſes eſt douteuſe.

2. Au reſte, tout ce que j'ai allegué ci-deſſus, & principalement cette raiſon de douter de toutes choſes que Des Cartes a propoſée, renverſant de fond en comble ce fort dans lequel les Dogmatiques ſe retranchent, lorſqu'ils

qu'ils disent que nous avons une certaine connoissance intime de plusieurs choses ; qui bien que non fondée sur la Raison, est néanmoins certaine & évidente ; que telle est la connoissance des premiers principes ; telle la connoissance que j'ai d'être présentement éveillé ; qu'encore que ces choses ne puissent pas se prouver par des raisonnemens, nous appercevons néanmoins par une certaine perception intime, que ces choses sont certaines. Car si la nature m'a formé de telle sorte, que ce qui me paroît le plus vrai soit le plus faux, lorsque je croirai savoir & sentir par une perception intime que le tout est plus grand que sa partie, ou que je suis éveillé ; je serai obligé de croire que cela est faux, si je veux m'en tenir à cette raison de douter, proposée par Des Cartes.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

DIXIEME PREUVE.

C'eſt une petition de principe, que de vouloir prouver par raiſon, que la Raiſon eſt certaine.

NOus avons encore une autre preuve pour faire voir la foibleſſe de la Raiſon, qui revient au même que la précédente. Quelque raiſonnement que l'on puiſſe former pour défendre la Raiſon, c'eſt une production de la Raiſon. Or la Raiſon ne peut rien produire qui ſoit entierement certain. Donc quelque preuve que je puiſſe inventer pour défendre la certitude de la Raiſon, elle ſera incertaine. C'eſt donc une petition de principe, que de défendre la Raiſon par raiſon : car les argumens que l'on propoſe pour cela, comme certains, & véritables, ſont produits par la Raiſon ; & c'eſt cela même qui eſt en queſtion, ſavoir ſi la Raiſon peut produire quelque choſe de certain & de véritable.

CHA-

CHAPITRE XII.

ONZIEME PREUVE.

Les raiſonnemens ſont incertains.

IL faut nous endurcir le front, & puiſque nous avons commencé de douter, il faut douter à bon eſcient, quand les Dogmatiques devroient s'en deſeſperer. Quelque preuve qu'ils propoſent contre moi, ils ſe ſerviront pour cela d'un raiſonnement. Je ne me ſervirai point ici de l'autorité de pluſieurs Philoſophes, à qui tout cet art de raiſonner a paru douteux, incertain, trompeur; qui ont ſoûtenu que ces regles de Dialectique ſont des piéges, & des entraves dont on ne peut ſe débarraſſer, qui font paroître véritable ce qui eſt conſtamment faux; & qui concluent de là, qu'il faut être inſenſé pour ajoûter foi à ce qui nous trompe ſouvent.

Je veux me rendre plus facile. Qu'on me propoſe ici un raiſonnement que nos adverſaires tiennent pour très-certain

tain & inconteſtable, je vais vous faire voir qu'il eſt très-incertain, & ne prouve rien. Ils veulent prouver que Pierre eſt un Animal raiſonnable : voici comme ils raiſonnent. Tout homme eſt un Animal raiſonnable ; Pierre eſt homme ; Donc Pierre eſt un Animal raiſonnable. La premiere de ces trois propoſitions, qui eſt univerſelle, paſſe principalement pour être véritable, parceque chaque homme en particulier eſt un Animal raiſonnable : Car après que l'on a reconnu que cet homme eſt un Animal raiſonnable, & celui-là encore, & cet autre auſſi, & que l'on n'a vû aucun homme qui ne fût un Animal raiſonnable, de l'amas de toutes ces propoſitions particulieres, qui décident que chaque homme en particulier eſt un Animal raiſonnable, on a formé cette propoſition univerſelle ; Tout homme eſt un Animal raiſonnable ; d'où il s'enſuit que la certitude de cette propoſition univerſelle, dépend de la certitude de toutes ces propoſitions particulieres.

Mais dans le raiſonnement que nous examinons, la certitude de la propoſi-

ſition particuliere dépend de la certitude de la propoſition univerſelle ; car de ce que tout homme eſt un Animal raiſonnable, on conclut que Pierre eſt un Animal raiſonnable ; ainſi l'on tombe dans ce raiſonnement vicieux que l'on appelle un Cercle, & que les anciens Philoſophes nommoient Diallelle. D'ailleurs puiſque Des Cartes a cru & ſoûtenu, que Dieu peut changer l'eſſence des choſes, & faire qu'elles ne ſoient pas ce qu'elles ſont, enſorte que le nombre de vingt ne ſoit pas compoſé de deux dixaines, qu'un homme ne ſoit pas un Animal raiſonnable, (je n'examine point maintenant la Verité de ces propoſitions) il ſe pourra faire qu'il ſe trouvera quelque homme qui ne ſera point un Animal raiſonnable ; & partant cette premiere propoſition univerſelle, tout homme eſt un Animal raiſonnable, ne ſera pas véritable.

Cet exemple peut nous ſuffire pour nous faire douter de la certitude de tous les autres raiſonnemens, & c'eſt à quoi nous engagent les preuves qu'en ont données de très-habiles Philoſophes. Mais je ne fais maintenant qu'eſ-

qu'effleurer ces matieres. C'eſt pourquoi, ſi je ſuis ſage, je dois prendre garde de n'ajoûter pas foi légerement aux raiſonnemens dont j'ai ſi ſouvent éprouvé la fauſſeté. Etant dans cette diſpoſition, ſi je ſuis attaqué par une troupe de Dogmatiques, de quelles armes ſe ſerviront-ils pour me combattre, tant que je ſerai couvert de mes doutes & de ma défiance ? Les meilleures armes qu'ils puiſſent employer, ſeront ces raiſonnemens, qu'on appelle Démonſtrations : Car de quelque preuve que l'on ſe ſerve, elle ſera ſans force, ſi on ne la réduit en forme d'argument & de raiſonnement. Or il n'y a point d'argument ni de raiſonnement qui ne tombe ſous cette loi de douter que j'ai propoſée.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

DOUZIEME PREUVE.

Il s'enſuit des diſſenſions des Dogmatiques, qu'il ne faut s'attacher à aucune de leurs Sectes.

LEs diſſenſions des Dogmatiques nous fourniront encore une très-bonne preuve pour les refuter. Et c'eſt cette même preuve dont les Medecins, ſurnommez Empiriques, ſe ſervoient contre les Medecins qui ſe ſervoient du raiſonnement, & que pour cela l'on nommoit Rationaux, ou Raiſonneurs. Car ſi rien n'a jamais été aſſuré par quelqu'un, qui n'ait été nié par quelque autre ; s'ils n'ont jamais avancé aucun dogme qui n'ait été conteſté, quelle aſſurance pourrons-nous prendre ſur leurs affirmations, voyant que les autres Philoſophes Dogmatiques, remplis d'une pareille arrogance, n'y en prennent aucune ?

Parcourons toutes leurs Sectes, de-

demandons à chacune d'elles ce qu'elle penſe d'elle-même, & des autres; elle répondta hardiment que la Verité eſt de ſon côté, & que toutes les autres ſont dans l'erreur. Demandons aux autres ce qu'elles penſent de celle-là, elles diront ſans balancer qu'elle eſt dans l'erreur, & chacune d'elles s'attribuera la Verité. Deſorte que chacune n'aura que ſa propre approbation, & ſera condamnée par les ſuffrages de toutes les autres. Sera-t-il d'un homme ſage, de ſuivre un parti qui n'eſt approuvé que d'un ſeul, & qui eſt condamné de pluſieurs?

CHAPITRE XIV.

TREIZIEME PREUVE.

La Loi de douter a été établie par d'excellens Philoſophes. 1. *Par Anacharſis.* 2. *Pherecyde.* 3. *Pythagore.* 4. *Empedocle.* 5. *Gorgias le Leontin.* 6. *Xenophane.* 7. *Epicharme.* 8. *Parmenide.* 9. *Xeniade.* 10. *Zenon d'Elée.* 11. *Heraclite.* 12.

Ana-

Anaxagore. 13. *Democrite.* 14. *Protagore.* 15. *Socrate.* 16. *Platon, Auteur de la premiere Academie.* 17. *Ariſtote.* 18. *Arceſilas, Auteur de la ſeconde Academie.* 19. *Lacyde.* 20. *Carneade, Auteur de la troiſiéme Academie.* 21. *Clitomaque.* 22. *Philon, Auteur de la quatriéme Academie.* 23. *Antiochus, Auteur de la cinquiéme Academie.* 24. *Ciceron.* 25. *Varron, Piſon, Lucullus, & Brutus.* 26. *Origine du Pyrrhoniſme.* 27. *Metrodore.* 28. *Anaxarque.* 29. *Pyrrhon.* 30. *Combien il y a eu véritablement d'Academies, & quelle a été la difference de l'Academie, & du Pyrrhoniſme.* 31. *Il n'y a eu que deux Academies, l'ancienne & la nouvelle; & la nouvelle a été un véritable Pyrrhoniſme.* 32. *On propoſe les differends de la nouvelle Academie, & de la Secte des Sceptiques; & on les concilie. Premier differend.* 33. *Second differend.* 34. *Troiſiéme differend.* 35. *Quatriéme differend.* 36. *Cinquiéme differend.* 37. *Sixiéme differend.* 38. *Septiéme differend.* 39. *Pourquoi les Phi-*

Philoſophes qui font profeſſion de douter, aimant mieux paſſer pour Academiciens que pour Pyrrhoniens. 40. *Il eſt faux que la Secte des Sceptiques, ou Pyrrhoniens, ait été interrompuë après Timon.* 41. *Timon de Phlius.* 42. *Nauſiphane de Teos.* 43. *Theodoſe de Bithynie.* 44. *Æneſideme de Cnoſſus.* 45. *Ptolemée d'Alexandrie* 46. *Cornelius Celſus.* 47 *Favorin.* 48. *Sextus Empiricus.* 49. *Sçavoir ſi Sextus Empiricus eſt le même que Sextus de Charonée.* 50. *Grande affinité de la Secte Sceptique, de la Secte Empirique, & de la Secte Methodique.* 51. *Lucien.* 52. *Uranius.* 43. *Et encore du nombre des Dogmatiques, Porphyre.* 54. *Ariſtipe, Ariſton de Chio.* 55. *Herillus de Carthage.* 56. *Menedeme d'Eretrie.* 57. *Les Philoſophes Eretriques, & les Megariques.* 58. *Monime le Cynique.* 59. *Parmi les Nations étrangeres, les Mages.* 60. *Les Brachmanes.* 61. *Certains Philoſophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez.* 62. *Parmi les Juifs, les Eſſeniens.* 63. *Et les Seboréens.* 64.

R. Moſes fils de Maimon. 65. Et parmi les Arabes les Diſcours.

La Loi de douter a été établie par d'excellens Philoſophes.

DEs gens habiles & intelligens ayant reconnu de quelles ténébres l'Entendement humain eſt envelopé, & de quelle profonde nuit les choſes qui environnent l'homme ſont couvertes; & ayant en même-tems remarqué que la principale cauſe des erreurs à quoi les hommes ſont ſujets, vient de la témerité & de la précipitation avec laquelle ils marchent dans des lieux raboteux & entrecoupez, au milieu de ces ténébres, comme s'ils marchoient dans une campagne unie, à la lumiere du Soleil; ils ont jugé à propos de ſe modérer, & d'arrêter cette impetuoſité inconſiderée de leur Eſprit.

Après avoir donc rappellé leur Eſprit, & lui avoir jetté comme un frein, pour le faire rentrer en lui-même, ils l'ont dégagé de ſes préjugez. Ils ont examiné ſoigneuſement la nature de leur corps, & de leur Entendement, & des choſes du dehors, obſervant tout, éprouvant tout; & ils ont enfin expérimenté,

que

que le ſeul moyen d'éviter l'erreur, c'eſt de ſuſpendre leur créance. Il eſt conſtant que c'eſt-là l'origine de la Philoſophie, & qu'elle doit ſa naiſſance à cette Méthode de douter, que ces hommes ſages ont priſe par la connoiſſance qu'ils ont euë de la foibleſſe de leur Eſprit. Il n'y avoit point alors d'autre différence entre un homme intelligent, & un homme groſſier; entre un Philoſophe, & un ignorant, qu'en ce que l'un ſçavoit qu'il ne ſçavoit rien, & que l'autre ne le ſçavoit pas.

Si nous voulons donc repaſſer ſur l'Hiſtoire de la Philoſophie, depuis ſa premiere origine juſqu'à aujourd'hui, dans une ſi grande diverſité d'opinions, nous trouverons que ces excellens perſonnages qui en ont été les Auteurs, ſi vous en exceptez un fort petit nombre, ſont tous convenus en ce point, que la Verité eſt cachée, que les Sens & l'Entendement ſont trompeurs & imbecilles, & que cet Entendement eſt dans une profonde ignorance de toutes choſes.

Je ne mettrai point Romere à leur tête, & je ne me parerai point de

ſon autorité, comme les Sceptiques s'en parent volontiers, ou ſuivant la coûtume de toute l'antiquité, qui en toutes ſortes de queſtions a toûjours reclamé le ſuffrage d'Homere, ou parcequ'ils ſavoient qu'Arceſilas & Pyrrhon avoient toûjours Homere entre les mains, & en faiſoient leur lecture ordinaire. Je n'allégueraï point non-plus les Sept Sages de la Grece, dont on veut que les maximes établiſſent cette loi de douter. Ces autoritez mandiées ont plus d'oſtentation que de Verité.

Anacharſis. 1. J'en excepte toutefois Anacharſis, qui a ſoûtenu, à ce que l'on dit, qu'il n'y avoit aucune Régle de Verité, ou *Criterium*, & que l'Homme ne pouvoit rien comprendre; & qui a repris ceux des Grecs qui étoient dans un ſentiment contraire.

Pherecyde. 2. Pour Pherecyde, on ne peut diſconvenir qu'il n'ait été de ce ſentiment, puiſqu'il a écrit qu'il n'y a aucune Verité dans toutes les choſes, & qu'il n'y en connoît point.

Pythagore. 3. Telle a auſſi été la Doctrine de Pythagore, & dans les Ouvrages qui lui ſont attribuez, on trouve cette

célébre

célébre maxime ; que perſonne ne doit rien ſouhaiter, parceque perſonne ne ſçait ce qui lui eſt le plus utile. Sachant donc bien, qu'avec toute l'application dont un homme eſt capable, il ne parviendroit jamais à la Sageſſe, qui dépend de la connoiſſance de la Verité, il déclara à Leon, Prince des Phliaſiens, qu'il ne poſſedoit ni la Science ni la Sageſſe, que Dieu ſeul jouït de ce bien ; qu'il ne ſe vantoit d'autre choſe que d'être amateur de la Sageſſe, c'eſt-à-dire, Philoſophe.

Empedocle.

4 Empedocle, diſciple de Pythagore, profita de cette leçon, & ſe plaignit ſouvent, que la voye des Sens étoit trop étroite pour nous conduire à la Verité.

Gorgias Leontin.

5. Gorgias Leontin, Prince de ceux qu'on appelloit autrefois Sophiſtes, ſortit de l'Ecole d'Empedocle. Il compoſa un Livre, qu'il diviſa en trois parties. Il montroit dans la premiere, qu'on ne peut pas dire que rien exiſte. Il prouvoit dans la ſeconde, que quand il ſeroit vrai que quelque choſe exiſte, l'homme ne le peut comprendre ; n'y ayant aucune Régle

de Verité, ni l'Entendement, ni les Sens. Et dans la troiſiéme il faiſoit voir, qu'encore que l'homme pût comprendre quelque choſe, il ne peut toutefois expliquer à un autre ce qu'il comprend.

Xenophane. 6. Xenophane, qu'on met au nombre des Pythagoriciens, reconnut auſſi qu'on ne peut rien comprendre avec certitude; qu'il n'y a nulle Régle de Verité, ni la Raiſon, ni les Sens; que tout dépend de l'opinion. Et il ſoûtenoit cette Doctrine avec tant de hauteur, qu'on l'en crut le premier inventeur, quoiqu'il ne le fût pas.

Epicharme. 7. Epicharme, qui fut de la même Troupe, vouloit qu'on ſuſpendît ſon jugement & ſa créance, & prétendoit que de là dépendoit uniquement la Sageſſe.

Parmenide. 8. Parmenide, à qui Platon donne le ſurnom de Grand, appelloit téméraires & arrogans, ceux qui croyoient avoir acquis la Science, puiſqu'elle eſt au-deſſus de la portée de l'homme.

Xeniade. 9. Xeniade Corinthien a avancé, qu'il n'y a aucun *Criterium*, ou Régle de

de Verité ; que toutes choſes ſont fauſſes, nos Idées, nos opinions. Democrite fait mention de ce Xeniade ; & c'eſt pourquoi j'ai de la peine à croire, quoique je n'oſe pas le nier, que ce ſoit le même Xeniade, pareillement Corinthien, qui eut Diogene pour eſclave, & qui lui ſurvêcut. Democrite fut plus ancien que Diogene, qui mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

10. Zenon d'Elée eſt célébre entre ceux qui ont enſeigné, qu'il faut ſuſpendre ſa créance. Il a été Auteur de la Secte Eleatique, laquelle néanmoins Platon (*a*) attribuë à Xenophane, & qu'il ſoûtient même avoir été plus ancienne que Xenophane. *Zenon d'Elée.*

11. Heraclite a ſoûtenu la même Doctrine. *Heraclite.*

12. Comme auſſi Anaxagore, qui a décidé que toutes choſes ſont environnées de ténébres. *Anaxagore.*

13. Democrite enſeignoit que les cauſes des choſes étoient inconnuës ; qu'il n'y avoit rien de vrai ; ou que s'il y avoit quelque choſe de vrai, nous *Democrite.*

(*a*) *Platon. Sophiſt.*

ne le connoissions point ; qu'il ne sçavoit point s'il sçavoit quelque chose, ou s'il ne sçavoit rien ; s'il y avoit quelque chose, ou s'il n'y avoit rien. Il rejettoit toute sorte de démonstrations ; & on rapporte principalement de lui cette Maxime, que la Verité est cachée dans le fond d'un puits.

Protagore. 14. Protagore, un des Disciples de Democrite, fut surnommé la Sagesse. Il disoit qu'il n'y avoit nulle Régle de Vérité ; qu'il n'y avoit rien de vrai ni de faux ; qu'il y avoit une grande différence d'homme à homme ; que ce qui paroît à l'un ne paroît pas à l'autre ; qu'aucune chose n'est pas plus d'une sorte que d'une autre sorte. Et ayant reconnu qu'il n'y a rien dont on ne puisse dire le pour & le contre, & qu'il étoit même incertain si l'on pouvoit disputer pour & contre une même chose, il fut le premier qui établit la méthode de défendre sur chaque matiere les deux opinions contraires.

15. Socrate, cet illustre Auteur de l'art de douter, prit ensuite la même voye, & la rendit fort commune : Car ayant remarqué que les hommes ne savent rien, & ne savent

pas

pas même qu'ils ne ſçavent rien, il le déclara hautement, & fit profeſſion de ne rien ſçavoir; & il crut que ce fut par-là qu'il mérita l'éloge qui lui fut donné par l'Oracle d'Appollon, d'être le plus ſage de tous les hommes; le ſouverain point de la Sageſſe étant de reconnoître ſon ignorance.

Nous voyons donc par les Dialogues de Platon, que ſur quelque matiere qu'on lui proposât, il n'aſſuroit jamais rien, ſe contentant de réfuter ceux qui avoient eu la témérité d'aſſurer quelque choſe. C'eſt ce qui obligeoit ſes Adverſaires de le traiter d'ignorant & de fat, voyant qu'il ſe contentoit d'interroger les autres, ſans vouloir jamais répondre à aucune queſtion, & qu'il avoüoit ſon ignorance & ſa ſtupidité. Il ſe donna donc tout entier à l'étude de la Morale, abandonnant celle de la Phyſique, qu'il avoit d'abord cultivée diligemment, & qu'il reconnut enfin ſurpaſſer la portée de l'Eſprit de l'homme. En ſon particulier, il s'en ſentit ſi incapable, qu'encore que dans les commencemens il s'y crût fort habile, & que d'autres en ju-

geaſſent comme lui ; à la fin néanmoins il en fut aveuglé à un tel point, qu'il fut obligé d'oublier tout ce qu'il y avoit appris. Il faiſoit profeſſion d'une ſi profonde ignorance, qu'il ne ſçavoit pas même s'il étoit homme, ou quelque autre choſe, ni enfin ce qu'il étoit.

Quelques-uns ont prétendu qu'il ne parloit pas ſincerement ni ſérieuſement, lorſqu'il tenoit ce langage ; mais par ironie, ou par modeſtie, pour rabbattre la vanité des Sophiſtes, qui ſe vantoient ſottement de ne rien ignorer, & d'être toûjours prêts de diſcourir ſur toutes ſortes de matieres. Si cela eût été ainſi, il n'eût pas perſeveré ſi conſtamment dans l'aveu public qu'il faiſoit de ſon ignorance ; principalement lorſqu'il parloit à ſes Amis, & à des gens graves & ſérieux, & lorſqu'il n'y avoit nulle occaſion de décrier les Sophiſtes. Il n'eût pas examiné toutes choſes, comme il avoit coûtume de faire, conformement à cette Doctrine ; & il n'eût pas donné une ſi fauſſe interprétation, & ſi contraire à ſes ſentimens, à l'Oracle qui avoit rendu témoi-

moignage à ſa Sageſſe. De lui ſont ſorties pluſieurs Sectes de Philoſophes, dont la plus célébre, que l'on a nommée Academie, a ſuivi cette ſage méthode de douter de toutes choſes, & l'a même augmentée, & portée à ſa derniere perfection.

16. Platon, pere & inſtituteur de l'Academie, dreſſé par Socrate dans l'art de douter, & ſe déclarant ſon Sectateur, prit ſa maniere de traiter les matieres, & entreprit de combattre tous les Philoſophes qui l'avoient précedé. Ce n'eſt pas ſeulement dans ſes Livres, qu'on appelle Gymnaſtiques; mais lors même qu'il paroît plus affirmatif, ſoit qu'il faſſe parler Socrate, ſoit qu'il en faſſe parler un autre, qu'il n'avance rien comme veritable; mais ſeulement comme vraiſemblable, & qu'il s'attache à ſa maxime, qu'il faut laiſſer la connoiſſance de la Verité aux Dieux & aux enfans des Dieux, & que nous devons nous contenter de la recherche de ce qui eſt probable. *Platon, Auteur de la premiere Academie.*

Les Academiciens qui ont ſuivi Platon, tâchérent de fixer cette Philoſophie, qui avoit été juſqu'alors

libre & vagabonde, & qui se trouvoit déjà chargée de la connoissance de plusieurs choses. Ils dresserent des Systêmes, des plans & des régles de Doctrine; & négligeant le précepte de Socrate leur premier maître, qui n'avoit point approuvé cette voye, ils établirent des loix pour enseigner & pour apprendre, & ils eurent même la hardiesse d'avancer des Dogmes.

Aristote. 17. Aristote retint néanmoins ces manieres incertaines & douteuses de disputer de toutes choses, & il fut suivi en cela par les Peripateticiens ses Sectateurs. On trouve plusieurs traits dans ses Ouvrages, & principalement dans ses Livres Metaphysiques, qui bien qu'ils ne nous ferment pas le chemin de la Verité, n'en permettent pas néanmoins la recherche, qu'en la commençant par le doute, & après en avoir fait voir la difficulté. Il lui est même échappé de dire, qu'il n'y a point de différence entre une ferme opinion, & une science D'où il s'ensuit que toutes les opinions des hommes étant incertaines, toutes leurs sciences le sont aussi.

18. Ar-

18. Arceſilas vint enſuite, qu'un ancien (*a*) Auteur appelle élegamment, l'illuſtre Prince de l'Academie, qui n'affirme rien. Ce fut lui qui rapella cette loi de douter de toutes choſes, qui avoit été propoſée par Socrate, & qui ſe trouvoit preſque anéantie de ſon tems. Il reprit cette coûtume ancienne, de contredire toûjours dans la diſpute tout ce que l'on avançoit, de ſoûtenir ce qui paroiſſoit le plus probable, & de n'aller point au-delà du vraiſemblable. Il pouſſa les choſes encore plus loin; car ayant remarqué que contre cette maxime de Socrate (je ne ſçai autre choſe ſinon que je ne ſçai rien) l'on pouvoit faire cette importante objection: Que l'homme peut donc ſavoir quelque choſe, s'il ſçait ſeulement qu'il ne ſçait rien; il ne voulut pas même recevoir la maxime que Socrate avoit laiſſée, comme pour ſervir de conſolation à l'imbecillité humaine; & il prononça que nous ne ſavons pas même ſi nous ne ſavons rien; qu'il n'y a rien de certain;

Arceſilas, Auteur de la ſeconde Academie.

(*a*) *Pompon. Mel.* Lib. I. cap. 12.

tain ; que la nature ne nous a donné aucune Regle de Verité ; que les Sens & l'Entendement humain ne peuvent rien comprendre de vrai ; que dans toutes les choſes il ſe trouvoit des raiſons oppoſées, d'une force égale ; qu'aucune choſe n'étoit ni plus véritable, ni même plus vraiſemblable qu'une autre ; que tout étoit enveloppé de tenebres ; & partant qu'il ne falloit rien approuver, ni rien affirmer, & qu'il falloit toûjours ſuſpendre ſon conſentement. Ainſi jamais il ne déclaroit ſon ſentiment, ne voulant pas même que l'on eût de ſentiment. Et ſi quelqu'un vouloit avancer & ſoûtenir le ſien, il le combattoit avec beaucoup d'agrément & de politeſſe, & avec beaucoup d'eſprit & de ſubtilité.

Mais après tout, ce même homme, qui lorſqu'il étoit queſtion de Philoſopher, ne demeuroit pas d'accord qu'une choſe fût plus véritable ou plus vraiſemblable que l'autre, quand il revenoit à l'uſage de la vie commune, il ſuivoit ce qui lui paroiſſoit avoir plus de probabilité. Cependant en pratiquant & ſoûtenant cette metho-

de

de de philoſopher, ſa grande modeſtie ne lui permettoit pas de s'en dire l'Auteur ni l'inventeur ; mais il la raportoit à Socrate & à Platon, à Parmenide, & à Heraclite. Il avoit été pourtant attiré à ce parti par Pyrrhon, auquel il s'étoit attaché, après avoir abandonné Theophraſte, Crantor, Diodore, & Menedeme.

Il fut donc véritablement Pyrrhonien, & les Pyrrhoniens l'ont mis au nombre des Sceptiques & des Pyrrhoniens, quoiqu'il ne rejettât pas le titre d'Academicien. Il le faut donc tenir, non ſeulement pour le reſtaurateur, mais encore pour le reformateur de la doctrine de Socrate & de l'ancienne Academie. C'eſt lui qui a donné la naiſſance à la nouvelle Academie, qui eſt établie ſur des fondemens bien plus ſolides que l'ancienne. Cependant quoiqu'il eût beaucoup de diſciples, ſa doctrine néanmoins ne fut pas d'abord fort goûtée, parcequ'il ſembloit vouloir éteindre toute la lumiere de la ſcience, jetter des tenebres dans l'Eſprit, & renverſer les fondemens de la Philoſophie.

19. Lacyde

Lacyde. 19. Lacyde fut le seul qui défendit la doctrine d'Arcesilas. Il la transmit à Evandre, qui fut son disciple avec beaucoup d'autres. Evandre la transmit à Hegesime, & Hegesime à Carneade.

Carneade, Auteur de la troisieme Academie. 20. Carneade ne suivoit pas pourtant en toutes choses la doctrine d'Arcesilas, quoiqu'il en retînt le gros & le sommaire. Cela le fit dire Auteur d'une nouvelle Academie, qui fut nommée la troisiéme. Sans jamais découvrir son sentiment, il combatoit avec beaucoup d'esprit & d'éloquence toutes les opinions qu'on lui proposoit. Car il avoit apporté à l'étude de la Philosophie une force d'esprit admirable, une memoire fidelle, une grande facilité de parler, & un long usage de la Dialectique. On l'alloit donc entendre en grand concours; & lorsque les Atheniens le députerent vers le Senat de Rome pour des affaires de conséquence, & lui donnerent pour adjoints Critolaus Peripateticien, & Diogene Stoïcien, Philosophes de grande réputation, il fut reçu des Romains fort favorablement.

Ce

Ce fut alors que l'on commença à connoître à Rome le pouvoir de l'Eloquence, & le mérite de la Philoſophie. Et cette floriſſante jeuneſſe, qui méditoit dès-lors l'Empire de l'Univers, attirée par la nouveauté & l'excellence de cette noble ſcience & dont Carneade faiſoit profeſſion, le ſuivoit avec tant d'empreſſement, que Caton, homme d'ailleurs d'un excellent jugement, mais rude, un peu ſauvage, & manquant de cette politeſſe que donnent les Belles Lettres, à la maniere des Romains de ſon ſiecle, eut pour ſuſpect ce nouveau genre d'érudition, qui perſuadoit & obtenoit tout ce qu'il vouloit, & fut d'avis dans le Senat, qu'on accordât à ces Députez ce qu'ils demandoient, & qu'on les renvoyât promptement avec honneur.

Il eſt vrai que Carneade renverſoit par ſes raiſons tout ce qu'il avoit entrepris de combattre, & qu'il demeuroit invincible dans les opinions qu'il ſoûtenoit. De ſorte que les Stoïciens, gens contentieux & ſubtils dans la diſpute, avec qui, & lui, & Arceſilas, avoient de fréquentes con-

conteſtations, ſe pouvoient à peine défendre contre lui. Il s'attacha, comme j'ai dit, à la doctrine d'Arceſilas, ſi l'on en excepte quelques points ſur quoi ils ne convenoient pas, comme ſur la Regle de Verité, ſur l'incomprehenſibilité, ſur les choſes qui ſont incertaines, & ſur la ſuſpenſion de la créance.

Il apportoit pluſieurs nouvelles preuves ſur cette matiere; mais tout cela ſe réduiſoit néanmoins à ſoûtenir qu'il n'y a nulle Regle aſſurée de ſcience; qu'on ne peut rien comprendre; qu'il faut ſuivre en toutes choſes la probabilité; que toutes les loix & les coûtumes ont été établies par les opinions des hommes & par la nature; que les hommes vivent dans une ſi grande ignorance de la Verité, & dans une ſi grande obſcurité de toutes choſes, qu'il ne recevoit pas même ces principes, dont il ſemble que la lumiere naturelle nous fait connoître la Verité, comme par exemple; Que deux choſes ſont égales entre elles, quand elles ſont égales à une troiſiéme. Les Stoïciens, à qui il faiſoit la guerre, diſoient pour dimi-

nuer

nuer ſa réputation, qu'il n'apportoit rien contre eux, dont il fût l'inventeur, & qui fût de ſon cru; mais qu'il avoit pris ſes objections dans les Livres de Chryſippe, Stoïcien. Il étoit ſi modeſte, qu'il en demeuroit d'accord, diſant que ſans le ſecours de Chryſippe il n'auroit rien fait, & qu'il combattoit Chryſippe des propres armes de Chryſippe.

Il eſt vrai que Chryſippe voulant combattre cette loi de douter, & cette Suſpenſion des Academiciens, avoit raporté toutes les preuves, non ſeulement dont ils avoient coûtume de ſe ſervir pour la défendre; mais encore dont ils ſe pouvoient ſervir. Mais lorſqu'il fut queſtion de détruire ces preuves, & qu'il n'eut rien oublié pour en rabbattre les coups, ce fut alors qu'on reconnut ſans peine, combien la cauſe des Academiciens étoit ſuperieure à celle des Stoïciens; puiſque l'ennemi declaré des Academiciens étant armé de leurs raiſons, avoit paru bien plus fort que lorſqu'il avoit entrepris de les refuter. Ainſi Chryſippe ſe nuiſit à lui-même par ſa propre force, & il fournit à

Carneade

Carneade des armes contre lui-même.

Clitomaque. 21. Carneade jouït long-tems de ſa ſa gloire, & il eut d'excellens hommes pour ſes diſciples. Clitomaque entre autres, qui étant Carthaginois, & déja inſtruit dans la Philoſophie de ſon païs, fut inſtruit enſuite par Carneade dans la Philoſophie Grecque, lui aida à l'établiſſement de la troiſiéme Academie, & enfin lui ſucceda. Il avoit beaucoup d'eſprit, il étoit ſtudieux & diligent, & ayant demeuré long-tems avec Carneade, qui n'avoit jamais rien écrit, il avoit eu ſoin de recueillir tous ſes diſcours, toutes ſes actions, & toutes ſes penſées. Il y avoit pourtant de certains points ſur quoi il n'avoit jamais pu pénétrer le ſentiment de Carneade.

Tel fut l'effet de la longue habitude qu'avoit priſe Carneade, même avec ſes plus familiers, de n'aſſurer jamais rien. De reſte, il n'y avoit entr'eux nulle diverſité d'opinions; car Clitomaque vouloit comme lui, que l'on ſuſpendît ſa créance, parcequ'on ne peut rien comprendre; que l'on eût égard ſeulement aux choſes probables dans la conduite de la vie, pourvu

que

que l'on n'y donnât point sa créance & son consentement, y ayant plusieurs choses, qui bien que probables ne laissent pas d'être fausses, & n'ont aucune marque de Vérité qui ne se puisse rencontrer dans les choses fausses. Il n'avançoit point cette doctrine, comme lui étant propre, mais comme celle de l'Academie. Il avoit écrit quatre Livres sur la nécessité de suspendre sa créance. Je souhaiterois qu'ils fussent venus jusqu'à nous.

Philon, Auteur de la quatriéme Academie.

22. Philon fut disciple de Clitomaque, qui pour s'être éloigné sur de certains points des sentimens de Carneade & de Clitomaque, mérita d'être appellé avec Charmide fondateur de la quatriéme Academie. Car il disoit que les choses sont comprehensibles par elles-mêmes; mais que nous ne pouvons toutefois les comprendre par la faculté que la nature nous a donné de comprendre les objets dont les idées se présentent à nôtre Esprit: & qu'ainsi nous ne pouvons rien comprendre.

Antiochus, Auteur de la cinquiéme Academie.

23. Antiochus fut fondateur de la cinquiéme Academie. Il avoit été disciple de Philon pendant plusieurs années,

années, & il avoit soûtenu la doctrine de Carneade, car il étoit subtil & poli : mais enfin il quitta le parti de ses maîtres sur ses vieux jours ; soit qu'il y fût engagé par les persuasions de Mnesarque Stoïcien, dont il avoit aussi pris les leçons ; soit qu'il ne pût resister aux persecutions continuelles que lui faisoient les Dogmatiques ; soit enfin que chatouillé par une vanité secrette, il voulût être Auteur d'une Secte, & avoir des disciples qu'on appellât de son nom les Antiochiens. Il se vantoit pourtant d'être rentré dans l'ancienne Academie, quoiqu'en effet il fût passé dans la Secte des Stoïciens. Mais il cherchoit à se laver de la note de legereté, & il étoit si bien persuadé que le nom de l'Academie lui feroit honneur, qu'il vouloit persuader aux autres qu'il en étoit sorti.

Il avoit donc fait passer dans l'Academie les Dogmes des Stoïciens, qu'il attribuoit à Platon, soûtenant que la doctrine des Stoïciens n'étoit point nouvelle ; mais qu'elle étoit une reformation de l'ancienne Academie. Il publia même un Ouvrage contre Philon son maître, ou plûtôt contre lui-même

même : Car cette même doctrine qu'il combattoit dans sa vieillesse, il l'avoit long-tems enseignée, & défenduë par de savans Ecrits. En cela même il confirmoit la doctrine de la nouvelle Academie, qu'il entreprenoit de réfuter ; montrant assez par son inconstance, combien les jugemens des hommes sont peu surs pour la connoissance de la Verité, & combien les hommes sont éloignez de pouvoir jamais être assurez s'ils peuvent savoir quelque chose ou non. Cette cinquiéme Academie ne fut donc autre chose qu'un assemblage de l'ancienne Academie, & de la Philosophie des Stoïciens ; ou plûtôt c'étoit la Philosophie même des Stoïciens, portant l'habit & les titres de l'ancienne Academie ; je veux dire, celle qui fut florissante entre Platon & Arcesilas. Car les Stoïciens avoient abandonné la Loi de douter, comme elle fut aussi abandonnée par Antiochus, dont les Dogmes se sont conservez, & que l'on voit n'avoir été ni Platonicien véritable, ni Socraticien.

24. Ce Philon dont j'ai parlé, ayant été contraint de quitter Athenes dans *Ciceron.* la

la guerre de Mithridare, se retira à Rome, & eut Ciceron pour disciple. Il lui enseigna exactement tout le Système de la nouvelle Academie. Après quoi Ciceron étant venu à Athenes, il fut instruit pendant six mois par Antiochus dans les préceptes de l'ancienne Academie. Lors même qu'il fut engagé dans les emplois honorables de la République, il ne quitta point l'étude de la Philosophie, & sa maison fut le réduit des premiers Philosophes de son tems.

Il demeura long-tems attaché à la doctrine de l'ancienne Academie, depuis qu'il l'eût connue par l'institution qu'il reçut d'Antiochus. Mais enfin les réflexions, l'étude, & l'usage du monde, l'ayant rendu plus savant, il revint à la Philosophie de Philon; & il lui arriva tout le contraire de ce qui étoit arrivé à Antiochus, qui quitta la nouvelle Academie pour retourner à l'ancienne? car Ciceron passa de l'ancienne à la nouvelle, qu'il éclaircit & défendit par des Ecrits qu'on ne sauroit assez estimer. Il se servit de la liberté que lui donnoit cette Secte avec si peu de contrainte, qu'il ne

fai-

faisoit nul scrupule de changer d'opinions selon les diverses rencontres, disant ouvertement qu'il étoit libre, qu'il vivoit au jour la journée, & qu'il suivoit ce qui lui paroissoit le plus probable. Il loüoit souvent & publiquement cette maniere de Philosopher des Academiciens, comme modeste, commode, polie, & constante, & il ne craignit point de déclarer, qu'on ne peut rien dire de si extravagant, qui n'ait été dit par quelque Philosophe.

25. Varron s'exprima plus durement encore, disant qu'il ne peut rien venir de si étrange dans l'Esprit d'un malade qui est en délire, que quelque Philosophie n'ait osé l'avancer. Cet homme, qui étoit le plus sçavant des Romains, avoit été imbu des préceptes d'Antiochus, & je ne fais pas de doute que dans cette Satire qu'il avoit intitulée, *les Eumenides*, & par laquelle il avoit entrepris de prouver que tous les hommes sont insensez; il n'eût ramassé plusieurs preuves pour montrer qu'il n'y a aucune connoissance de la Verité dans l'Esprit humain. *Varron, Pison, Lucullus & Brutus.*

Pison avoit pris aussi des leçons d'Antiochus, comme beaucoup d'autres, & principalement Lucullus, si illustre par les grandes choses qu'il avoit executées, par l'élégance de son esprit, & par son érudition dans les Belles Lettres. Etant Questeur, & ensuite Général d'Armée, il se fit toûjours accompagner par Antiochus. Et ce fut lui qui le rendit si zélé partisan de l'ancienne Academie, comme Aristé frere d'Antiochus, engagea dans la même Secte Brutus, homme de très-grand mérite. Et eux, & tous les autres disciples d'Antiochus, se continrent dans les bornes de cette ancienne Academie. L'étude de la Philosophie fleurissoit alors à Rome, pendant que l'Academie étoit presque deserte dans la Grece même, qui étant opprimée par les armes des Romains, & agitée continuellement des troubles de la guerre, pensoit bien moins à la recherche de la Verité qu'à son salut.

Origine du Pyrrhonisme.

26. Or cet art de douter correctement, qui ne fait pas seulement profession d'ignorance, mais d'ignorer même son ignorance, avoit fait

de grands progrez avant Arceſilas.

27. Car Metrodore de Chio, qui étoit ſorti de l'Ecole de Democrite, ou comme quelques-uns le prétendent, de celle de Naſſa, & qui étoit de la même Iſle de Chio, & qui avoit été inſtruit par Protagore, Diſciple de Democrite, mit cette maxime à la tête de ſon Ouvrage *De la nature* : Perſonne de nous ne ſçait rien, & nous ne ſçavons pas même ſi nous ne ſçavons rien. Ce fut cela qui fit dire, qu'il avoit ôté toute Régle de Verité, qu'on nomme *Criterium*. *Metrodore.*

28. Anaxarque fit le même. Il étoit natif d'Abere, défenſeur de la Doctrine de Democrite, & il fut ſurnommé Eudæmonique, à cauſe de la fermeté de ſon courage, & de la facilité de ſes mœurs. C'eſt ce qui le mit en grande conſidération auprès d'Alexandre qu'il accompagna. Il ôta, comme j'ai dit, toute Régle de Verité, diſant que nous ne pouvions comprendre les choſes par notre Eſprit, que comme les foux, ou ceux qui ſont endormis les peuvent compren- *Anaxarque.*

 dre ;

dre ; que les choſes de la maniere qu'elles ſe préſentent à notre Eſprit, ſont ſemblables à un tableau, qui nous préſente la reſſemblance des choſes, mais non pas les choſes mêmes ; qu'enfin il ne ſçavoit rien, & qu'il ne ſçavoit pas même s'il ne ſçavoit rien : Ce qu'il avoit apris de ſon maître Metrodore.

Pyrrhon. 29. L'art de douter étoit alors preſque dans ſa perfection, & l'Eſprit Humain étoit convaincu de ſa foibleſſe, lorſque Pyrrhon, natif de la Ville d'Elide, mit à cet art la derniere main ; car après avoir leu les Livres de Democrite & de Metrodore, il ſuivit Anaxarque dans les Indes, & il eut des conférences avec les Mages & les Gymnoſophiſtes ; & étant de retour en ſon pays, il propoſa un genre plus parfait d'Incompréhenſibilité, que les Grecs nomment *Acatalepſie* : Car ayant remarqué avec beaucoup de pénétration, que les Anciens après avoir reconnu leur ignorance en toutes choſes, & même leur ignorance de cette ignorance, gardoient néanmoins une maniere de Philoſopher, qui ſembloit admettre quelques connoiſſances, comme

comme certaines, & uſer de quelques affirmations, il lui fit prendre une nouvelle forme, & la mit hors de priſe à toutes les chicanes des Dogmatiques. Veritablement il n'en a rien laiſſé par écrit : mais il a eu des Diſciples, & ces Diſciples en ont eu d'autres, qui ont pris ſoin d'expoſer cette Doctrine dans des Ouvrages dont quelques-uns ſont venus juſqu'à nous, & qui nous l'ont conſervée dans ſon integrité.

C'eſt ce qui nous diſpenſe d'en faire un plus grand détail. Il ſuffit de dire que les Pyrrhoniens n'ont admis aucune Régle, de Verité, nul raiſonnement, nulle marque pour reconnoître la Verité, qu'ils n'ont rien affirmé, rien défini, rien jugé : qu'ils ne croyoient point qu'une choſe fût plûtôt ceci que cela ; que quelques raiſons qu'on leur proposât, ils en trouvoient de la même force pour ſoûtenir le parti contraire ; qu'ils ne préferoient aucune raiſon à une autre ; qu'ils ſoûtenoient qu'il n'y avoit rien de vrai, & que tout ſe faiſoit par coûtume ; & que lors même qu'ils avançoient toutes ces propoſitions, ils ne

les assuroient pas ; mais qu'ils le faisoient seulement par esprit de contradiction. Car Pyrrhon combattoit tous les Dogmes des autres Sectes, lorsqu'il soutenoit qu'il les falloit rejetter, il n'exemptoit pas de cette Loi ses propres sentimens qu'il ne croyoit pas plus certains, ni plus recevables que tout le reste: & quand il disoit qu'on ne pouvoit rien comprendre, il ne prétendoit pas avoir compris cela même, qui étoit également incompréhensible.

C'estpourquoi de sa proposition, que rien ne peut être compris, qui est une proposition universelle, il n'exceptoit pas cette même proposition ; & il la comparoit à une Médecine, qui ne chasse pas seulement de notre corps les matieres peccantes & superfluës ; mais qui s'en chasse soi-même avec le reste. Cependant en cessant d'esperer de pouvoir connoître la Verité, il s'arrêtoit aux apparences, & vouloit qu'elles tinssent lieu de *Criterium*, ou de Régle de Verité, dans l'usage de la vie ; & qu'on suivît les loix, les coûtumes, & les sentimens naturels ; mais sans former aucuns

aucuns jugemens ni aucunes opinions.

Par cette voye il parvint fortuitement à cette tranquillité d'Esprit, qu'il cherchoit, & qu'il avoit espéré de trouver dans l'étude de la nature. Et parceque ces sentimens qui nous viennent du dehors, & que nous appellons *Des Maux*, comme le froid, la faim, la soif, & les autres choses semblables, ne dépendent point de nos opinions; il fit seulement ce qui étoit en son pouvoir, s'abstenant de déterminer, si c'étoient des maux: ce qui les lui faisoit supporter avec beaucoup plus de modération. Par-là il mérita la loüange d'une grande constance dans les périls. Il fut bien éloigné d'être tel qu'on l'a voulu représenter, n'évitant aucun péril, ne se détournant pas de son chemin à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, ne chassant point les chiens qui le vouloient mordre, fuyant la compagnie des hommes, errant solitaire, ou demeurant immobile dans le même état.

Tout cela a été controuvé pour le tourner en ridicule, par des gens peu

ſinceres, & mal informez de ſa Doctrine. Il fut au contraire fort conſideré parmi ſes concitoyens, qui lui déférerent le Souverain Pontificat de ſa Patrie, & lui rendirent de grands honneurs, accordant même en ſa faveur à tous les Philoſophes l'immunité des Charges publiques. Les Atheniens lui donnerent le droit de Bourgeoiſie. On dit même qu'il reçut d'Alexandre un préſent de dix mille écus d'or, lorſqu'il l'aborda la premiere fois, ſoit pour le ſaluer, ſoit pour lui préſenter un Poëme qu'il avoit fait en ſon honneur.

Epicure avoit beaucoup d'admiration pour lui, & s'informoit ſouvent de ſes mœurs & de ſon genre de vie. Mais, direz-vous, Epicure l'a traité d'ignorant. Mais qui des Philoſophes la médiſance d'Epicure a-t-elle épargné? Il n'a pas même reſpecté Democrite, qui fut la ſource d'où il puiſa ſa Philoſophie; ni Nauſiphane de Teos, qui avoit été ſon maître, & qui avoit été Diſciple de Pyrrhon. Il lui ſeioit mal de reprocher à Pyrrhon ſon ignorance, ignorant lui-même, & n'ayant nulle teinture des belles Let-

tres.

tres. Il avoit même coûtume d'insulter ceux qui s'y appliquoient, sous prétexte que ces connoissances ne contribuent rien à la Sagesse; mais en effet pour cacher son ignorance sous ce mépris simulé.

Mais Pyrrhon fut estimé ignorant, non pas tant parcequ'il l'étoit en effet, comme Ciceron (*a*) le témoigne, comme il en faut tomber d'accord, que parceque suivant le Systême de sa Philosophie, il faisoit profession de ne rien sçavoir, & de ne pouvoir rien sçavoir; quoique d'ailleurs des hommes de grande érudition soient sortis de son Ecole. D'autres personnes encore le traiterent avec beaucoup d'indignité, non pas tant par l'aversion que l'on avoit pour le Docteur, que pour la Doctrine.

Mais d'un autre côté il fut en grande estime parmi le Peuple. Ses Disciples, qui furent en grand nombre, le comblerent de loüanges, & principalement Timon de Phlius, qui vante merveilleusement son esprit, sa subtilité, & sa pénétration dans la dispute,

(*a*) *Cicer.* libr. 3. *De finib.*

te, ſa conſtance dans les accidens de la vie, & ſa modeſtie. Il l'appelle un Soleil, & ne croit pas qu'aucun autre homme lui puiſſe être comparé. C'eſt lui ſelon la conjecture de Pocockius, que les Arabes appellent *Phurun*; & que dans l'ignorance où ils ſont de l'Hiſtoire Grecque, ils croyent avoir été Diſciple de Thalès & de Pythagore; comme ſi la Doctrine de Pyrrhon avoit renfermé toute la Philoſophie des Grecs, qui fut diviſée en deux Sectes, l'Ionique & l'Italique.

Les Sectateurs de Pyrrhon furent appellez de ſon nom Pyrrhoniens. On les nomma auſſi Sceptiques, parcequ'ils conſidéroient & examinoient le poids des raiſons qui ſe préſentoient pour & contre ſur chaque queſtion. On les appella Zetetiques, parcequ'ils s'appliquoient à chercher la Verité; & on leur donna le nom d'Aporetiques, parcequ'ils faiſoient profeſſion de douter de toutes choſes.

Ce fut ſur leurs préceptes qu'Arceſilas entrepris de reformer l'ancienne Academie, & de former la nouvelle: Car on dit qu'il imita Pyrrhon, &

& qu'il converſa avec Timon. De-ſorte, qu'ayant enrichi l'Epoque, c'eſt-à-dire, l'art de douter de Pyrrhon, de l'élegante érudition de Platon, & l'ayant armée de la Dialectique de Diodore; Ariſton lui appliquoit plaiſamment ce vers d'Homere ſur la Chimere, qui dit qu'elle étoit Lion pardevant, Dragon parderriere, & Chimere; c'eſt-à-dire, Chevre par le milieu. Ainſi Arceſilas étoit, ſelon lui, Platon pardevant, Pyrrhon parderriere, & Diodore par le milieu. C'eſt pourquoi quelques-uns le rangent au nombre des Sceptiques, & Sextus Empiricus ſoûtient, qu'il y a fort peu de différence entre ſa Secte, qui eſt la Sceptique, & celle d'Arceſilas, qui eſt celle de la moyenne Academie.

30. Quoiqu'il ſuffiſe pour mon deſſein, d'avoir démontré, comme j'ai fait & comme je vais continuer de faire, que les plus illuſtres Philoſophes de l'antiquité ont reconnu la Foibleſſe de l'Eſprit humain, je ne croirai pas néanmoins avoir perdu ma peine, ſi je fais voir en quoi la nouvelle Academie a été différente de

Combien il y a eu véritablement d'Academies, & quelle a été la différence de l'Academie, & du Pyrrhonisme.

l'ancienne; & en quoi l'une & l'autre a été différente du Pyrrhoniſme. Quelques-uns ont prétendu qu'il n'y a eu qu'une ſeule Academie. Philon, qui fut l'Auteur de la quatriéme Academie, avoit écrit un Livre pour le prouver. Plutarque en avoit écrit un autre.

Cela ſe trouvera vrai, ſi ſans s'arrêter à leurs conteſtations, on n'a égard qu'à ce premier principe, qui fut poſé par Socrate, que l'homme ne ſçait rien. Car comme pluſieurs branches qui ſortent d'un même tronc, & qui s'étendent vers différens côtez, ne ſont pas des arbres différens; de même toutes ces Sectes, qui ſont ſorties de ce tronc unique de la Doctrine de Socrate, quoique partagées en diverſes Ecoles, ne ſont cependant qu'une ſeule Academie. Que ſi néanmoins nous y regardons de plus près, il ſe trouve une telle différence entre l'ancienne & la nouvelle Academie, qu'il faut néceſſairement reconnoître deux Academies. Car lorſque Socrate a dit, qu'il ne ſçavoit qu'une choſe, ſçavoir qu'il ne ſçavoit rien, il a recon-

nu

nu qu'il ſçavoit quelque choſe, & partant il a cru que l'homme pouvoit ſçavoir quelque choſe avec certitude.

Arceſilas au contraire a laiſſé cela dans l'incertitude, & en cela conſiſte une différence capitale & invincible; les uns croyans avec Socrate que l'homme peut ſçavoir quelque choſe; & les autres ſoûtenans avec Arceſilas, que l'homme ne peut rien ſçavoir. Quant au correctif que Carneade & Philon apporterent à la Doctrine d'Arceſilas, il eſt très-léger, & ne doit preſque être compté pour rien. Car il eſt aiſé de concilier ce que diſoit Arceſilas, qu'il ne ſe trouve aucune Verité dans les choſes, avec ce que diſoit Carneade, qu'il ne nioit point qu'il n'y eût quelque Verité dans les choſes; mais que nous n'avons aucune régle pour les diſcerner. Car il y a deux ſortes de Veritez, ſelon la diſtinction de l'Ecole; l'une que l'on appelle *Verité d'exiſtence*; l'autre que l'on appelle *Verité de jugement*. Or il eſt clair que ces deux propoſitions d'Arceſilas & de Carneade, regardent la Verité de jugement: car comment des gens qui ſoûtenoient qu'on

qu'on ne peut rien ſavoir ni affirmer, auroient-ils cru pouvoir ſavoir & affirmer quelque choſe de la *Vérité d'exiſtence*, c'eſt-à-dire, que les choſes exiſtent ? Mais la *Vérité du jugement* eſt du nombre des choſes relatives, qui ne doivent point être conſiderées ſeules & en elles-mêmes, mais comme ayant raport à d'autres choſes, car elle ſe raporte à nôtre Eſprit. Donc quand Arceſilas a dit, qu'il n'y a rien de vrai dans les choſes, il a voulu dire qu'il n'y a rien dans les choſes, que l'Eſprit humain puiſſe connoître avec certitude. Et c'eſt cela même que Carneade ſoûtenoit.

De-plus Arceſilas diſoit que rien ne pouvoit être compris, & que toutes choſes étoient obſcures : (car le mot d'*obſcures* exprime mieux le terme Grec ἄδηλα, dont s'eſt ſervi Arceſilas, que celui d'*incertaines* qu'a employé Ciceron.) Carneade convenoit que rien ne peut être compris, mais il ne convenoit pas pour cela que toutes choſes fuſſent obſcures ; parceque les choſes probables, auſquelles il vouloit que l'homme ſage

s'attachât,

s'attachât, ne sont pas obscures. Mais encore qu'il se trouve en cela quelque difference d'expression, il ne s'y trouve aucune difference en effet : car Arcesilas soûtenoit que les choses sont obscures de telle sorte, qu'elles ne peuvent être comprises ; mais non pas de telle sorte qu'elles ne soient point probables ou improbables. C'étoit-là le sentiment de Carneade : car il ne nioit pas que les choses ne soient obscures de telle sorte, qu'elles ne peuvent être comprises ; mais il nioit seulement qu'elles soient obscures de telle sorte, qu'on ne puisse pas discerner celles qui méritent d'être préferées dans l'usage de la vie, de celles qui doivent être rejettées.

Il s'ensuit de là, qu'il n'y avoit pas même de diversité de sentimens entre eux, en ce que Carneade permettoit à l'homme sage d'avoir des opinions, & peut-être même de donner quelquefois son consentement ; au lieu qu'Arcesilas défendoit l'un & l'autre. Carneade prétendoit seulement, que l'homme sage devoit se servir des choses probables dans le commun usage de la vie, & sans lesquelles on ne pourroit

pourroit vivre ; mais non pas dans la conduite de l'Esprit, & dans la recherche de la Verité, d'où seulement Arcesilas banniſſoit l'opinion & le consentement. Tous leurs différens ne consistoient donc que dans les expressions, mais non dans les choses mêmes.

Il n'y avoit pas non-plus grande différence entre la Doctrine de Pyrrhon & les précédentes : Car quand il disoit que c'étoit la foiblesse de notre Esprit, & non pas la nature des choses, qui empêchoit que nous ne les puissions comprendre, c'étoit en cela même qu'Arcesilas & Carneade ne convenoient pas entr'eux ; Arcesilas soûtenant qu'il n'y avoit aucune Verité dans les choses, & Carneade avoüant qu'il y avoit bien quelque Verité dans les choses ; mais prétendant que nous ne la saurions comprendre. Or encore que cela soit différent dans les termes, il n'est pourtant pas différent en effet ; car de dire qu'il n'y a nulle Verité dans les choses, & que la Verité des choses de sa nature ne peut être comprise, ce sont des propositions relatives,

&

& qui ſe raportent à l'Entendement humain, & telle eſt leur ſignification, que la nature des choſes n'eſt pas ce qui empêche que l'Entendement humain ne les puiſſe comprendre ; mais l'obſcurité & la foibleſſe de l'Entendement humain.

Philon demeuroit auſſi d'accord avec Carneade, que le Sage pouvoit avoir quelques opinions. Mais quand il diſoit que le Sage pouvoit auſſi comprendre quelque choſe ; non toutefois de telle ſorte qu'il n'y reſtât quelque ſujet de douter, il ſemble qu'il a abuſé du mot de comprendre. Car ſi dans la compréhenſion il ſe trouve quelque ſujet de douter, elle n'eſt point compréhenſion, mais opinion. Deſorte qu'il retomboit dans le ſentiment de Carneade, & il convenoit qu'il falloit ſuivre la probabilité dans l'uſage de la vie, & dans la conduite des mœurs. Mais pour la cinquiéma Academie, qui fut celle d'Antiochus, elle fut purement dogmatique ; car elle ne fut autre choſe que l'ancienne Academie, parée des lambeaux des Stoïciens ; & ainſi elle ne doit avoir aucune part à cette Diſſertation.

Il n'y a eu que deux Academies, l'ancienne, & la nouvelle, & la nouvelle a été un veritable Pyrrhonisme.

31. Il faut donc tomber d'accord, qu'il n'y a eu proprement que deux Academies ; l'ancienne, qui fut celle de Socrate & d'Antiochus ; & la nouvelle, qui fut celle d'Arcesilas, de Carneade & de Philon : & je soûtiens que cette nouvelle Academie n'est autre que la Philosophie de Pyrrhon : Car encore que l'on propose quelques chefs en quoi elles semblent differer, néanmoins cela n'est pas si considerable, qu'il en faille faire deux Sectes, puisque l'ancienne & la nouvelle Academie, quoique differentes en des points bien plus essentiels, ont néanmoins retenu le même nom d'Academie. Nous voyons même qu'encore que la doctrine d'Aristote se soit tellement répandue, qu'il s'en est formé une infinité de Sectes, si differentes dans leurs Dogmes, qu'ils se traitent les uns les autres d'insensez ; il retiennent tous néanmoins le nom de Peripateticiens, & d'Aristoteliciens.

C'est une ancienne question, comme nous l'apprenons d'Aulugelle (a), &

(a) *A. Gell.* Libr. II. cap. 5.

& fort débatue par pluſieurs Auteurs Grecs, ſavoir en quoi different les Academiciens & les Pyrrhoniens. Plutarque avoit fait un Livre ſur cette matiere. Mais puiſque le tems nous a privez de ces ſecours de l'antiquité, ſuivons Sextus Empiricus, qui a raporté ſi exactement tous les points en quoi conſiſte cette difference, qu'il ne s'y peut rien ajoûter.

On propoſe les differends entre la nouvelle Academie, & la Secte des Sceptiques, & on les concilie. Premier différend.

32. Il met le premier point du décord de la nouvelle Academie, & de la doctrine Sceptique, en ce que l'une & l'autre diſant que l'Entendement humain ne peut rien comprendre, les Academiciens le diſent affirmativement, & les Sceptiques le diſent en doutant. Mais cette difference n'eſt d'aucune conſidération, & Sextus la ptopoſe avec incertitude. En effet, celui qui croit qu'on ne peut rien ſavoir, & qu'on ne ſçait pas même ſi l'on ne peut rien ſavoir, comment pourra-t-il affirmer quelque choſe? Car quiconque affirme quelque choſe, il déclare qu'il ſçait ce qu'il affirme.

33. Le ſecond point de difference propoſé

Second différend.

propoſé par Sextus, paroît plus important, quoiqu'il ſoit leger en effet, & ne conſiſte que dans l'uſage du mot, & nullement dans la choſe. Ils conviennent les uns & les autres, qu'il y a quelque choſe qui eſt bon, & quelque choſe qui eſt mauvais. Mais lorſque les Academiciens diſent cela, ils diſent en même-tems qu'ils ſont perſuadez qu'il eſt plus probable que ce qu'ils trouvent bon, eſt bon, qu'il n'eſt probable qu'il ne ſoit pas bon : & qu'il en eſt de même de ce qui eſt mauvais. Et lorſque les Sceptiques diſent que quelque choſe eſt bon, ils ne diſent pas pour cela qu'ils ſoient perſuadez que ce qu'ils diſent ſoit plus probable que ſon contraire : ils diſent ſeulement qu'ils ſuivent l'uſage commun de la vie, mais ſans perſuaſion & ſans opinion.

Toute la difference conſiſte donc dans cette opinion, que les Academiciens confeſſent avoir, & que les Sceptiques deſavoüent. Mais quand les Sceptiques, dans l'uſage de la vie, choiſiſſent quelque choſe com-

me

me bon, & le préferent à une autre, ils ſont conduits à cela par une apparence de bonté qui ſe trouve dans cette choſe, & qui ne ſe trouve pas dans l'autre. Ils ont donc dans l'Eſprit une idée forte & remarquable, qui y a été imprimée par cette image & apparence de bonté, qui ſe trouve dans cette choſe, & non pas dans l'autre : & c'eſt par cette idée qu'ils ſont conduits au choix de cette choſe, d'où l'idée eſt partie. Mais les Academiciens ſont conduits auſſi par une ſemblable idée, au choix d'une choſe qui leur paroît bonne.

Toute la difference conſiſte en ce que les uns & les autres étant conduits par cette idée, imprimée dans leur Eſprit par cette apparence de bonté, les Academiciens la ſuivent, & les Sceptiques s'y laiſſent conduire ; & en ce que les Academiciens appellent cela opinion ou perſuaſion, & non les Sceptiques : bien que ni les uns ni les autres n'affirment que la choſe d'où part cette image ou apparence de bonté, ſoit bonne ; mais les uns & les autres avoüent que la choſe qu'ils ont choiſie, leur ſemble bonne ;

bonne, & qu'ils ont cette idée imprimée dans l'Esprit, à laquelle ils se laissent conduire. Les Sceptiques ne nient pas même qu'ils n'ayent quelque persuasion; mais ils mettent quelque difference entre leur genre de persuasion, & celle des Academiciens, comme je le ferai voir.

Troisiéme différend.

34. Leur troisiéme décord revient au même. Les Academiciens soûtiennent que quelques-unes de leurs idées sont vraisemblables, les autres non; & qu'entre celles qui sont vraisemblables il y a du plus & du moins. Les Sceptiques prétendent qu'elles sont égales, par rapport à la créance que nous leur donnons. Mais Sextus qui propose cette difference, fournit lui-même le moyen de la lever; car il dit que les Sceptiques veulent que la foi des idées soit égale par raport à la Raison, c'est-à-dire, en tant qu'elle se raporte à la connoissance de la Vérité, & à l'acquisition de la science par la Raison. Car l'idée, la plus claire n'a pas plus de pouvoir pour me faire connoître la Vérité, que la plus obscure: mais en ce qui regarde l'usage de la vie, ils veulent

que

que l'on préfere cette idée claire à celle qui eſt obſcure. Et ſur cela Arceſilas ne parloit & ne penſoit point autrement que les Sceptiques.

35. La quatriéme difference ne conſiſte pas dans la choſe, mais dans la maniere de la choſe : car les uns & les autres avoüent qu'ils ſont attirez par quelques objets ; mais les Academiciens diſent que cette attraction ſe fait en eux avec une vehemente propenſion, ce que les Sceptiques ne diſent pas ; comme ſi les uns étoient portez vers les choſes vraiſemblables, & que les autres s'y laiſſaſſent ſeulement conduire ; quoique ni les uns ni les autres n'y donnaſſent leur créance ni leur conſentement. *Quatriéme différend.*

36. Sextus Empiricus met encore entr'eux une autre difference, ſur les choſes qui concernent la fin, diſant que les Academiciens ſuivent la probabilité dans l'uſage de la vie, & que les Sceptiques obéïſſent aux loix, à la coûtume, & aux affections naturelles. En cela, comme en pluſieurs autres choſes, leur langage eſt different, quoique leurs ſentimens ſoient pareils. *Cinquiéme différend.*

pareils. Car les Sceptiques obéiſſent aux loix, à la coûtume, & aux affections, parcequ'il leur paroît que c'eſt une bonne choſe de faire ainſi; c'eſt-à-dire, de ſuivre l'idée qui eſt imprimée dans leur Eſprit par cette image ou apparence de bonté, qui ſe trouve dans les affections, dans la coûtume, & dans les loix. Or de ſuivre l'idée imprimée dans l'Eſprit, c'eſt ce que les Academiciens appellent approuver, ou avoir une opinion: & cette apparence de bonté, d'où cette idée eſt partie, c'eſt ce qu'ils appellent probable.

Deſorte que quand l'Academicien obéit aux loix, il dit qu'il le fait parcequ'il a opinion que cela eſt bon à faire, & que cela eſt probable: & quand le Sceptique fait la même choſe, il ne ſe ſert point de ces termes d'opinions & de probabilité, craignant que cela ne le mene à donner ſa créance. Pareillement la fin des Sceptiques & d'Arceſilas, étant l'*Epoque*, c'eſt-à-dire, la Retention de la créance, & ſa compagne l'*Ataraxie* c'eſt-à-dire, l'Imperturbabilité; il eſt néceſſaire que cela paroiſſe bon aux uns,

& autres, comme il leur paroiſſoit en effet ; car & lui & eux convenoient que les Epoques particulieres étoient des biens, & que les aſſenſions ou conſentemens particuliers étoient des maux ; & il eſt néceſſaire que les uns & les autres fuyent les uns, & ſuivent les autres. Or de pourſuivre une choſe, comme un bien, ſoit que vous appelliez cela approuver, ou avoir opinion, ou quelque nom que vous lui donniez, la choſe demeure toûjours la même ſans nulle différence.

Sixiéme différend.

37. Sextus rapporte encore une autre diſconvenance entre Arceſilas & les Sceptiques ; en ce que & lui & eux diſant que l'Epoque, ou Retention de créance eſt un bien, & que la Créance ou conſentement eſt un mal, les Sceptiques ne l'affirment pas ; mais ils diſent ſeulement que cela leur paroît ainſi ; au lieu qu'Arceſilas croit que la choſe eſt telle en effet qu'il le dit, & de ſa propre nature. Mais Sextus ne lui attribuë ce ſentiment que par ſoupçon & par conjecture, & Aulugelle (*a*) dit formellement le

G con-

(*a*) *A. Gell. Lib. II. cap. 5.*

contraire : car il écrit que les Academiciens & les Sceptiques ont soûtenu que les idées se forment des objets extérieurs, non pas selon la nature de ces objets ; mais selon la disposition du corps & de l'Esprit de ceux en qui se forment ces idées.

D'ailleurs, la bonté de la fin est du nombre des choses relatives, comme nous l'avons dit ci-dessus en parlant de la Verité des choses. Or la bonté de la fin se rapporte à nous, & il n'y a point d'autre raison qui puisse faire dire que la fin soit bonne, que parcequ'elle nous semble bonne. D'où il s'ensuit qu'Arcesilas n'a pu penser de la bonté de la fin, autrement que les Sceptiques. Croirons-nous enfin qu'Arcesilas ait pensé que les choses ayent quelque chose de bon de leur nature, lui qui n'a pas été persuadé qu'elles ayent en elles rien de vrai ?

Quant à ce qu'ajoûte Sextus, que quelques-uns ont cru qu'Arcesilas traitoit les matieres selon la méthode des Phyrrhoniens, lorsqu'il instruisoit ses jeunes Disciples, qui n'avoient pas encore pris la teinture de sa Doctrine,

trine, pour connoître la portée de leur Esprit; & que lorsqu'il les trouvoit ingenieux & subtils, il leur enseignoit la Doctrine de Platon, affirmativement & à la maniere des Dogmatiques, Sextus ne dissimule pas qu'il ne rapporte cela d'Arcesilas que sur des bruit incertains. Mais après tout, quand cela seroit vrai, il ne faudroit pas juger du mérite d'une Doctrine, sur l'inconstance & la légéreté du Docteur.

Septiéme différend.

38. Le dernier décord, qui se trouve entre les Academiciens & les Sceptiques, nous est proposé par Aulugelle (*a*), Auteur qui tient bien plus du Grammairien que du Philosophe. Il consiste en ce que les uns & les autres demeurans d'accord que l'homme ne peut rien comprendre & ne peut rien décider, les Academiciens ont de cela même *comme une comprehension*, & en font *comme une décision*; au lieu que les Pyrrhoniens disent que cela même ne leur paroît aucunement vrai, parceque rien ne leur paroît vrai.

Pre-

(*a*) *A. Gell.* Libr. II. cap. 5.

Premierement, je ſçai ce que c'eſt que comprendre, & que décider; mais je ne ſçai ce que c'eſt que *comme comprendre*, & *comme décider*. Car ſi *comme comprendre* eſt comprendre, qu'étoit-il beſoin d'obſcurcir la ſignification du mot de *comprendre*, qui eſt ſi claire, en ajoûtant le mot de *comme*? Et d'ailleurs, dira-t-on que les Academiciens comprennent quelque choſe, eux qui font profeſſion de ne rien ſçavoir, & de ne ſçavoir pas même s'ils ne ſçavent rien? Comment Arceſilas a-t'il penſé pouvoir comprendre quelque choſe, lui qui ne permet pas même d'avoir des opinions?

Que ſi *comme comprendre* c'eſt ne point comprendre, il n'y a plus de différence entre les Academiciens & les Pyrrhoniens, puiſqu'ils diſent les uns & les autres qu'ils ne comprennent rien, & qu'ils ne comprennent pas même qu'ils ne comprennent rien. Que ſi *comme comprendre* une choſe, eſt ſembler à l'Eſprit qu'une choſe eſt ainſi, comme ſi lorſque quelqu'un dit qu'il *comme comprend* qu'une choſe eſt vraye, il vouloit

loit dire qu'il lui ſemble que cette choſe eſt vraye, & partant qu'Aulugelle prétend qu'il ſemble aux Academiciens qu'ils ne comprennent rien, & qu'il ne ſemble pas aux Pyrrhoniens qu'ils ne comprennent rien ; c'eſt le troiſiéme différend que nous avons rapporté ci-deſſus après Sextus Empiricus, & dont nous avons fait voir la nullité.

Mais ſi *comme comprendre*, eſt comme vouloit Carneade, comprendre ; mais non ſans quelque ſujet de douter, ce qu'il accordoit à l'Eſprit Humain ; c'eſt abuſer du mot de *comprendre ;* car cette compréhenſion eſt une veritable opinion. Puiſque ces différends des Sceptiques & des Academiciens ſont donc nuls, ou très-légers, c'eſt avec raiſon que Sextus très-intelligent dans la matiere, & qui les a ramaſſez, trouve une très-grande convenance entre la Doctrine de Pyrrhon & celle d'Arceſilas, enſorte qu'elles peuvent paſſer pour une même Secte. Seneque (*a*) même a écrit qu'elles roulent l'une &

(*a*) *Senec.* Epiſt. 88.

l'autre ſur le même principe, de ne rien ſçavoir : & Aulugelle (*a*) enfin nous apprend que les Diſciples de Pyrrhon, & ceux d'Arceſilas, étoient connus ſous un même nom de Sceptiques, & d'Ephectiques, & d'Aporetiques ; & c'eſt pour cette raiſon qu'Arceſilas, comme je l'ai déjà dit, fut mis au nombre des Sceptiques.

Pourquoi le Philoſophes, qui font profeſſion de douter, aiment mieux paſſer pour Academiciens que pour Pyrrhoniens.

39. Pour moi, après avoir ſi bien reconnu que la Secte des Academiciens, & celle des Pyrrhoniens eſt la même Secte, je me ſuis ſouvent étonné pourquoi les Philoſophes qui l'ont embraſſée, ont mieux aimé être appellez Academiciens que Pyrrhoniens : comme ſi le nom de Pyrrhoniens leur fût honteux, & que celui d'Academiciens leur fût honorable. En cherchant les raiſons de cette préférence, deux m'ont paru aſſez vraiſemblables ; l'une eſt que fort peu de Philoſopes ſont ſortis de l'Ecole de Pyrrhon, qui ayent eu quelque réputation ; au lieu que l'Academie a donné beaucoup d'excellens hommes, auſquels

(*a*) *A. Gell.* Libr. II. cap. 5.

auſquels il eſt glorieux de ſe voir aſſocié ; l'autre eſt, que l'on a ridiculiſé Pyrrhon & les Phyrroniens, comme s'ils avoient réduit la vie des hommes à une entiere inaction, & que ceux qui ſe diront Pyrrhoniens tomberont néceſſairement dans le même ridicule.

Il eſt faux que la Secte des Sceptiques ou Pyrrhoniens, ait été interrompuë après Timon.

40. Mais reprenons la liſte de ceux qui ſe ſont davantage ſignalez dans cet art de douter. Diogene de Laërte, ſur l'autorité d'Hippobotus & de Sotion, nous a donné la ſuite de cette liſte juſqu'à Saturninus Cythenas, Diſciple de Sextus Empiricus, dont nous avons les Ouvrages. Elle nous fait connoître que Menodotus s'eſt trompé, lorſqu'il a écrit que Timon, Diſciple de Pyrrhon, n'eut aucun Succeſſeur, & qu'alors cette Secte fut entierement éteinte, juſqu'au tems de Ptolemée de Cyr, qui la rétablit, & après lequel elle ſe maintint par une ſucceſſion continuë juſqu'à Sextus : Car ce Ptolemée fut Diſcipline d'Eubulus, Eubulus le fut d'Euphranor, Euphranor de Timon, ſous lequel il eut beaucoup de compagnons d'étude.

Tous ces gens-là néanmoins ayant eu peu de réputation, il ne faut pas s'étonner si Ciceron a dit en tant d'endroits, que la Secte de Pyrrhon avoit été rejettée & anéantie longtems avant lui ; & si Seneque (*a*) s'en plaint dans ses Questions naturelles. C'est pour cela même qu'Aristocles a écrit, au rapport d'Eusebe (*b*), que les Pyrrhoniens abandonnez & confondus, étoient demeurez muets, comme s'ils n'avoient jamais été, jusqu'au tems d'Ænesideme qui renouvella & ressuscita leur Secte à Alexandrie.

Timon de Phlius.

41. Nous ne parlerons ici que de quelques-uns des plus célébres, pour ne pas employer le tems inutilement ; & principalement de Timon de Phlius, qui tourna en ridicule la hardiesse des Dogmatiques, par des vers moqueurs, que l'on appelle Silles. Il enseignoit que quiconque aspiroit à être heureux, devoit tenir toutes choses pour incertaines & indifférentes ; que les Sens & les opinions ne nous

(*a*) *Senec. Nat. Quæst.* Libr. VII. cap. 32.
(*b*) *Euseb. Prap. Evang.* Libr. XIV. cap. 18.

nous apprennent point ce qui eſt vrai, ni ce qui eſt faux; qu'ainſi nous ne devions incliner notre Eſprit, ni d'un côté ni d'autre; qu'il ne falloit rien aſſurer; mais que de quelque choſe que l'on parlât, il ne falloit pas plûtôt dire qu'elle eſt, que de dire qu'elle n'eſt pas; & que quiconque demeureroit dans cette diſpoſition, ne ſeroit expoſé à aucun trouble d'Eſprit, ni à aucune inquiétude.

42. On met auſſi Nauſiphane de Teos au nombre des Diſciples de Pyrrhon. Seneque (*a*) témoigne qu'il diſoit comme Timon, que de toutes les choſes qui nous paroiſſent, nous ne devons penſer qu'aucune ſoit plûtôt, qu'elle ne ſoit pas. Seneque ajoûte qu'il diſoit de-plus, que cela ſeul eſt certain, qu'il n'y a rien de certain. En quoi je ne croirois pas Seneque quand il me le jureroit; car pour parler ainſi, il eût fallu que Nauſiphane eût repaſſé dans l'ancienne Academie, après avoir abandonné l'Ecole de Pyrrhon, qui a enſeigné fort conſtamment, qu'il n'y a rien de certain. *Nauſiphane de Teos.*

(*a*) *Senec. Epiſt.* 89.

certain. Timon & Nauſiphane furent Sectateurs de Pyrrhon, & Epicure le fut de Nauſiphane.

Theodoſe de Bithynie. 43. Theodoſe de Bithynie, ou de Tripoli, ſuivit le même parti. C'étoit un fort bel Eſprit, & qui a appuyé cette Secte par d'excellens Ouvrages.

Æneſideme de Cnoſſus. 44. La même Ecole produiſit encore Æneſideme de Cnoſſe. Il releva & enrichit à Alexandrie d'Egypte cette Secte, qui commençoit à décheoir.

Ptolemée d'Alexandrie. 45. Quelques-uns ont joint à cette liſte Ptolemée l'Aſtronome, qui a ſoûtenu que l'accès des Sciences étoit interdit à l'Eſprit Humain, ou à cauſe de la Foibleſſe de l'Eſprit, ou à cauſe de l'obſcurité des choſes.

Cornelius Celſus. Favorin. 46. 47. Cornelius Celſus fit chez les Romains ce qu'Æneſideme avoit fait chez les Alexandrins. Favorin fit la même choſe ; car s'étant déclaré Sceptique, il expoſa par des Ouvrages exquis les dix modes des Pyrrhoniens, & ſoûtint qu'il n'y avoit en nous aucune faculté, par le moyen de laquelle nous puiſſions rien comprendre.

48. Mais

48. Mais le tems ayant consumé tous ces travaux Sextus Empiricus a réparé cette perte par les siens, & par son excellent Livre des Hypotypoſes, où la forme & la constitution de sa Philosophie est exactement exposée; & par ses Dissertations contre les Dogmatiques, qui mettent dans un beau jour la vanité, & l'incertitude des Sciences que l'on estime les plus certaines.

Sçavoir ſi Sextus Empiricus eſt le même que Sextus de Charonée.

49. Plusieurs ont cru que Sextus Empiricus étoit le même que Sextus de Chæronée, fils de la sœur de Plutarque, l'un des Précepteurs de l'Empereur Marc-Aurele. Ils ont vêcu en même-tems, ils ont porté le même nom, ils ont été Philosophes, & ils ont eu l'un & l'autre un Précepteur nommé Herodote. Suidas, Auteur frivole, ne détruit pas cette opinion, lorsqu'il dit que l'un étoit de Chæronée, & l'autre de Lybie. On peut avoir dit qu'il étoit de Lybie, à cause du long séjour qu'il a fait à Cyrene, Ville de Lybie; comme cet illustre Pomponius fut surnommé Atticus, quoiqu'il fût Romain, pour avoir long-tems demeuré à Athenes.

L'objection que l'on tire de cet Herodote leur Précepteur, n'eſt pas plus concluante ; car on dit qu'Herodote, Précepteur de Sextus de Chæronée, étoit de Philadelphie, & ainſi différent d'Herodote, Précepteur de Sextus de Libye, qui étoit de Tarſe. Philadelphie & Tarſe ſont deux Villes de Cilicie, aſſez proches l'une de l'autre, & qui à cauſe de leur voiſinage peuvent bien avoir été confonduës.

On objecte de-plus, que Sextus de Chæronée fut Stoïcien, & que Sextus de Libye fut Pyrrhonien ; car Capitolin dit que Mar-Aurele fut Diſciple de *Sextus de Charonée, neveu de Plutarque, de Junius Ruſticus, de Claudius Maximus, & de Cinna Catulus, Stoïciens.* Mais cette objection eſt nulle ; car les termes de ce paſſage, de la maniere dont il eſt conçu, peuvent bien ſignifier que les trois derniers étoient Stoïciens, comme ils l'étoient en effet ; mais non pas Sextus ; car Suidas nous apprend que l'un & l'autre Sextus fut Pyrrhonien.

Ils inſiſtent encore ſur ce que Sextus le Pyrrhonien, fut ſurnommé Empiricus, & non pas Sextus de Chæronée.

Chæronée. Mais qui ne ſçait que l'on obmet ſouvent ces ſurnoms ? Comme dans ces paſſages de Suidas, & dans l'Iſagoge qui eſt attribuée à Galien, où l'on n'ajoûte aucun ſurnom au nom de Sextus. Caſaubon (*a*) ajoûte que l'Empereur Marc-Aurele a écrit, qu'il avoit appris de Sextus la methode de trouver, de comprendre, & de mettre par ordre les Dogmes qui ſont néceſſaires à la vie ; ce qui ne peut convenir à Sextus Empiricus, qui enſeignoit que l'on ne pouvoit rien comprendre, & rejettoit toutes ſortes de Dogmes.

Mais il y a apparence que ces Dogmes néceſſaires à la vie, étoient de certaines Régles utiles pour la conduite de la vie ; mais non pas des principes tendans à la recherche de la Verité. Car telle eſt la Doctrine des Sceptiques, qu'il faut ſuſpendre ſon conſentement & ſa créance, lorſqu'on cherche la Verité ; mais que dans l'uſage de la vie il faut ſuivre les apparences. C'eſt pourquoi je croi que cet Empereur a ainſi parlé de Sextus,

(a) *Caſaub. in Capitol. Vit. Marc. Imp.*

Sextus, à dessein de faire connoître, qu'encore qu'il fût Sceptique en sa doctrine, il étoit Dogmatique en ses mœurs.

La preuve dont se sert Saumaise, pour faire voir que ces deux Sextus ont été différens, n'est pas plus forte que les précédentes. Il la tire de ce que Sextus de Chæronée fut contemporain de Galien, & que Sextus Empiricus fut plus ancien que lui; étant mis par lui dans son Isagoge au nombre des Empiriques : Comme si pour être cité par Galien, il étoit nécessaire qu'il eût précedé l'âge de Galien, & comme si nous ne citions pas souvent nos contemporains. Mais sans nous servir de cette exception, il suffit de dire que cette Isagoge semble être l'ouvrage d'un autre Auteur que de Galien. Cependant je ne veux rien assurer ici, ni m'écarter si-tôt de la loi que j'établis de douter de toutes choses. Je laisse à chacun la liberté de son jugement.

Grande affinité de la Secte Sceptique, & de la Secte Empirique.

50. Au reste, ce Sextus dont nous parlons, avoit joint la profession de la Philosophie Sceptique, avec celle de cette Secte de Medecine, qui s'attache

à

à l'experience, & pour cette raison est appellée Empirique, dont Acron d'Agrigente, & Philinus de Cos ont été les Auteurs. Menodote de Nicomedi, Saturninus Cythenas, & ce Marcellus, qui pour cacher son attachement à la doctrine Sceptique, voulut être appellé Empirique; ces trois, dis-je, joignirent, comme Sextus, la doctrine Sceptique à la Medecine Empirique. *& de la Secte Methodique.*

Néanmoins ce même Sextus (*a*) soûtient, que cette Secte de Medecine que l'on appelle Methodique, & dont Themison fut l'inventeur, approche davantage de la doctrine Sceptique, que la Secte Empirique, au cas que cette Empirique affirme que les choses incertaines ne peuvent être comprises: car la doctrine Sceptique défend de rien affirmer. D'où il s'ensuit, qu'à cette affirmation près, nous trouverons un très-grand raport entre la Sceptique & l'Empirique, tel que Sextus l'a trouvé entre la Sceptique & la Methodique. D'autant plus que

(*a*) *Sext. Emp. Hypot.* Libr. I. cap. 34.

que nous lisons dans Celse (*a*) que l'Empirique enseignoit comme la Sceptique, que la nature est incompréhensible, & que rien ne peut être compris ; (ce qui paroît par les contestations de ceux qui ont traité de ces matieres) que la Medecine dépend uniquement de l'usage & de l'experience, sans que le raisonnement y ait aucune part.

Le même Sextus soûtient en d'autres endroits, non seulement que les Pyrrhoniens ne sont pas ignorans, comme on le croit ; mais qu'ils surpassoient le reste des Philosophes en usage & experience des choses ; c'est-à-dire, qu'ils possedoient la doctrine Empirique, comme la signification du nom semble le montrer ; & que les Empiriques rejettoient toute sorte de raisonnement, ce qui est purement Sceptique, pourvû que l'on n'y mêle aucune affirmation.

Lucien. §. 1. Lucien de Samosate fut contemporain de ceux dont je viens de parler. Photius (*b*) le met au nombre

(*a*) *Cornel. Celsi De Re Medic. Præcem. Libr. I.*
(*b*) *Phot. Tom. 128.*

bre de ceux, dont le ſentiment étoit qu'il ne falloit adhérer à aucun ſentiment.

Uranius.

§ 2. Uranius fit profeſſion ouverte d'être Sceptique. Il vêcut du tems de Juſtinien, & Choſroës Roi de Perſe, amateur de la Philoſophie, lui fit de grands honneurs, le combla de préſens, lui écrivit des Lettres pleines de marques de ſon eſtime & de ſa faveur, & voulut être enſeigné par lui. Il y a donc ſujet de s'étonner, qu'un Roi, qui n'étoit pas dupe & groſſier, ait eu tant d'eſtime pour un auſſi ignorant & mal-habile homme que nous le repréſente Agathias (*a*). Si ce qu'il en dit eſt vrai, il faut que la Secte Sceptique, qu'il ſuivoit, ait plu par elle-même à ces Barbares, même dans un homme qui en étoit peut inſtruit, & qui d'ailleurs étoit couvert de vices & d'infamie. Il y eut bien d'autres Philoſophes attachez à la même Secte, dont je laiſſe la recherche aux gens ſtudieux.

§ 3. Après

(*a*) *Agath.* Libr. II.

Et encore du nombre des Dogmatiques, Porphyre.

53. Après avoir parcouru les Sectes des Philoſophes, qui veulent qu'on doute de tout, & qui défendent de rien affirmer, retournons maintenant aux Dogmatiques; & ſans parler des Stoïciens, qui proſtituant leur créance juſqu'aux contes de vieilles, défendoient néanmoins à leurs Sectateurs la précipitation des jugemens, & donnoient un nom convenable à cette précaution, & l'appelloient *Aproptoſie*, & la leur recommandoient ſoigneuſement; nous allons recevoir des autres une confeſſion bien expreſſe de leur ignorance, & principalement de Porphyre, qui fut ſans contredit un très-grand perſonnage, ſi l'on en retranche ſon extrême averſion pour le Chriſtianiſme. Il a reconnu ouvertement dans ſon Livre de l'Ame, qu'il a addreſſé à Boëthus, qu'il n'y a rien de certain dans la Philoſophie, & que toutes choſes ſont douteuſes.

Ariſtippe.

54. Ariſtippe, Auteur de la Secte Cyrenaïque, qui fut bien plus ancien que Porphyre, & après lui Ariſton de Chio, enſeignerent que la Phyſique eſt incomprehenſible, & eſt au-

deſſus

deſſus de nous ; que nous n'avons aucun intérêt à la Logique, mais ſeulement à la Morale, & non pas même toute la Morale ; mais ſeulement à cette partie qui traite des vertus & des vices, voulant que l'on préférât les vertus aux vices, & qu'on tînt le reſte pour indifférent, juſqu'à la ſanté même qu'il ne croyoit pas devoir être préférée à la maladie. En toutes les choſes de cette nature il ne permettoit pas que l'on uſât de choix & de préférence.

Herillus de Carthage.

55. Herillus de Carthage tenoit pareillement toutes choſes indifférentes, & défendoit de préférer les unes aux autres ; exceptant ſeulement la ſcience, en quoi il faiſoit conſiſter le ſouverain bien.

Menedeme d'Eretrie.

56. Menedeme d'Eretrie, diſciple de Platon, ne s'attacha à aucun Dogme.

Les Philoſophes Eretriques, & les Megariques.

57. C'eſt de lui, & de Phedon qui l'a précedé, qu'eſt venue la Secte des Eliaques, ou Eretriques. C'eſt d'eux, & des Megariques, qui ſuivent la doctrine d'Euclide de Megare, & qui ont été nommez Eriſtiques ou Dialectiques : c'eſt d'eux, diſ-

dis-je, que Seneque (*a*) a écrit en ces termes : *C'eſt à-peu-près la même matiere, qui fait l'occupation des Pyrrhoniens, & des Megariques, & des Eretriques, & des Academiciens, qui ſont auteurs d'une nouvelle ſcience qui conſiſte à ne rien ſavoir.* Et Ciceron (*b*) met au nombre des Profeſſeurs de cette ſcience, Stilpon, Diodore, & Alexinus.

Monime le Cynique.

58. Monime le Cynique, diſoit comme Anaxarque, que toutes choſes dépendoient des opinions, & étoient ſemblables à une peinture, & ne differoient en rien des viſions des foux, ou de ceux qui dorment ; & qu'il n'y a nulle Regle de Vérité.

Parmi les Nations étrangeres, les Mages.

59. Si nous paſſons aux Nations étrangeres, nous en trouverons pluſieurs dans ce même ſentiment, qu'il faut ſuſpendre ſon jugement & ſa créance. Diogene (*c*) de Laërte rapporte qu'Anaxarque & Pyrrhon apprirent des Mages & des Gymnoſophiſtes des Indes, cette excellente methode

(*a*) *Senec.* Epiſt. 89.
(*b*) *Cicer.* Libr. IV. *Acad.*
(*c*) *Diog. Laërt. in Pyrrhon.*

thode de philoſopher, qui défend de croire que rien puiſſe être compris, & de donner ſur rien ſon conſentement & ſa créance.

60. Les Brachmanes, ſelon le témoignage de Strabon (*a*) & de Megaſthene, ſoûtenoient qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais; parceque ce qui ſemble bon à l'un, ſemble mauvais à l'autre. Ce que je viens de dire fait voir que la Philoſophie Sceptique a pénétré juſqu'aux extrêmitez de l'Orient. *Les Brachmanes.*

61. Il ſe trouve parmi les Turcs une Secte de Philoſophes, qu'ils appellent *Hairetis*, comme qui diroit *Les Etonnez.* Ils font profeſſion de douter de toutes choſes; ils n'affirment jamais rien, parcequ'ils ne croyent pas qu'on puiſſe diſcerner le vrai du faux; tout eſt probable, ſelon eux, rien de certain; ils obéiſſent aux loix: mais ils ſont trop Sceptiques, en ce qu'ils font paſſer leur methode de douter juſques dans l'uſage commun de la vie. *Certains Philoſophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez.*

62. Quel-

(*a*) *Strab. Libr. XV.*

les nommer avec juſtice, les Théologiens Scholaſtiques des Arabes. Ayant appris l'art de douter des anciens Grecs & des Syriens, ils ont eu des diſputes continuelles avec les Dogmatiques, refuſans toute créance aux Sens & à l'Entendement; tenans pour conſtante & principale Regle, qu'on ne peut rien ſavoir. Deſorte qu'ils rejettoient comme vaines & trompeuſes, toutes ces Démonſtrations Geometriques, qui paſſent pour très-certaines. Et ce qui fait principalement à notre ſujet, les Chefs de ceux qui ont premierement reçu cette doctrine, s'y porterent principalement, parce qu'elle étoit fort propre à captiver les Eſprits à l'obéiſſance de la Religion & de la Foi.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

1. *On conclut de tout ce qui a été dit ci-deſſus, qu'il faut douter, & que c'eſt le ſeul moyen d'éviter les erreurs.* 2. *La hardieſſe des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs.* 3. *Les Academiciens & les Sceptiques, n'affirmant rien, ne peuvent ſe tromper, & ils ſont les ſeuls qui méritent le nom de Philoſophes.*

1. IL faut donc demeurer d'accord que toute la Philoſophie, & ſacrée, & profane, & non ſeulement ceux qui font profeſſion de douter; mais même les Dogmatiques, veulent que l'on doute, que l'on ſuſpende ſon jugement, & que l'on ne donne point ſa créance légerement : Car ils voyent bien qu'on ne peut corriger, ni éviter les erreurs, qu'en ſe défaiſant de toutes les opinions dont on étoit prévenu, par un doute général & conſtant. C'eſt par-là, que Des Cartes a commencé les Principes de

On conclut de tout ce qui a été dit ci-deſſus, qu'il faut douter, & que c'eſt le ſeul moyen d'éviter les erreurs.

ſa Philoſophie, perſuadé que par cette précaution on coupe la racine des erreurs, & que l'on travaille plus ſurement à la recherche de la Verité. Mais ce même homme, qui par une ſage prévoyance s'étoit ſoumis à cette loi de douter, l'a rejettée dans la ſuite, comme ſi elle n'avoit dû lui ſervir que pour rejetter les opinions des autres Philoſophes, & qu'elle fût devenuë inutile pour examiner ou pour rejetter les ſiennes. Deſorte que par une témerité pareille à celle des autres Dogmatiques, il a commis la même faute qu'il avoit repriſe dans les autres.

La hardieſſe des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs.

2. Or comme un homme qui voudroit aller à une Ville ſituée au Levant, ſi ne ſachant point le chemin il va vers le Couchant, il s'égarera moins en s'arrêtant dans un carrefour, que s'il continuë ſon chemin en ſuivant un des divers chemins qui ſe préſentent à lui. De même l'Entendement humain, attaché à la terre, & enveloppé dans un corps terreſtre, reconnoiſſant que par cet obſtacle le chemin de la Verité lui eſt bouché, il évitera bien plus ſurement les chûtes

tes & les erreurs, s'il demeure dans ſon ignorance, & dans le doute qui accompagne l'ignorance; que ſi par de vaines tantatives il veut franchir les obſtacles, & qu'au lieu de Junon il n'embraſſe qu'une nuë, c'eſt en cela que conſiſte la différence entre les Dogmatiques & les Sceptiques; car quelles opinions monſtrueuſes n'a point produit la témerité des Dogmatiques, deſquels Ciceron & Varron, excellens hommes, & fort inſtruits de toutes les Sectes de la Philoſophie, ont écrit, comme je l'ai déjà remarqué, qu'on ne peut rien dire de ſi abſurde, & qu'un malade ne peut concevoir de ſi étrangers rêveries, qui n'ait été avancé par quelqu'un des Philoſophes.

Les Academiciens & les Sceptiques, n'affirmant rien, ne peuvent ſe tromper, & ils ſont les ſeuls qui méritent le nom de Philoſophes.

3. Mais pour les Academiciens & les Sceptiques, quelle abſurdité, & impertinence de Dogmes peut-on leur reprocher, puiſqu'ils ne ſoûtiennent aucun Dogme? Véritablement ils ſont les ſeuls qui méritent le nom de Philoſophes, ſi nous nous attachons à la veritable ſignification de ce nom: Car la Philoſophie, ſelon la ſignification du mot, n'étant autre choſe que

l'étude de la Sageſſe & de la Verité; & la Sageſſe, ſelon la définition des anciens Philoſophes, étant la ſcience des choſes divines & humaines, & des cauſes qci dépendent de ces choſes; ceux qui s'appliquent à l'étude de la Sageſſe, méritent véritablement le nom de Philoſophes; & ceux qui ont acquis la ſcience des choſes Divines & humaines, c'eſt-à-dire, la Sageſſe, ſont veritablement ſages. Or c'eſt cette ſcience que les Dogmatiques ſe vantent d'avoir acquiſe, & ils ſouffroient même autrefois qu'on les qualifiât du nom de ſages: nom que Pythagore rejetta le premier, étant convaincu de ſon ignorance, & conſentit ſeulement d'être appellé Amateur de la Sageſſe.

Car comme a fort bien dit le Poëte Æſchyle, (a) *Sçavoir par conjecture eſt autre choſe que ſçavoir clairement.* Cela convient proprement aux Academiciens, qui reconnoiſſent que non ſeulement ils ne ſavent rien; mais même qu'ils ne peuvent rien ſçavoir des

(a) *Æſch. Agamem.*

des choſes divines & humaines, & qu'ils ne font que les conſiderer de loin. Que les Dogmatiques ſe parent donc du nom de ſages, tant qu'ils voudront, puiſqu'ils croyent pouvoir ſe donner cette licence, & qu'ils s'imaginent avoir acquis cette ſcience en quoi conſiſte la Sageſſe; les Academiciens & les Sceptiques ſe contenteront du titre ſimple & modeſte de Philoſophes, puiſqu'ils aiment & reſpectent la Sageſſe, qui ſurpaſſe de ſi loin leur capacité. Quoique cependant Lactance (a) en parlant d'eux, ait dit véritablement, que ceux qui ſe ſont connus en partie, ont été plus ſages que ceux qui ont cru être ſages.

(a) *Lactant.* Libr. IV. cap. 1.

Fin du Livre premier.

LIVRE SECOND.

On explique exactement quelle eſt la plus ſure, & la plus légitime voye de Philoſopher.

CHAP. I. *L'Homme eſt naturellement dépourvû des moyens néceſſaires pour connoître très-clairement & très-certainement la Verité; laquelle encore qu'il puiſſe connoître en quelque ſorte, il ne peut néanmoins la connoître très-clairement & très-certainement.*

CHAP. II. *La Foi ſuplée au défaut de la Raiſon, & rend très-certaines les choſes qui étoient moins certaines par la Raiſon.*

CHAP. III. 1. *Il n'y a rien dans l'Entendement, qui n'ait été dans les Sens.* 2. *Contre Platon.* 3. *Contre Proculus.* 4. *Et contre Des Cartes.*

CHAP. IV. *faut ſuivre dans l'uſage de la Vie les choſes probables, comme ſi elles étoient véritables.*

CHAP.

CHAP. V. *Régle, ou* Criterium *de la probabilité.*

CHAP. VI. *Quelle eſt la fin que l'on ſe propoſe dans l'art de douter.*

CHAP. VII. *Il ne faut point s'attacher aux ſentimens d'aucun Auteur.*

CHAP. VIII. *Il faut choiſir dans chaque Secte ce qui y paroît de meilleur.*

CHAP. IX. *Sur toutes choſes il faut prendre garde de ne rien admettre qui ſoit contraire à la Foi.*

CHAP. X. *La Secte des Eclectiques a été ſuivie par de Grands Hommes.*

CHAP. XI. *Puiſqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Academiciens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la ſienne propre.*

CHAPITRE PREMIER.

L'Homme eſt naturellement dépourvu des moyens néceſſaires pour connoître très-clairement & très-certainement la Verité ; laquelle encore qu'il puiſſe connoître en quelque ſorte, il ne peut néanmoins la connoître très-clairement & très-certainement.

APrès que notre Provençal eût ainſi parlé, comme il ſe préparoit à continuer ſon diſcours : Veritablement, lui dis-je, je n'ai jamais goûté cette hardie & imperieuſe méthode de Philoſopher, qui s'attache ſi opiniâtrément à ſes penſées & à ſes opinions ; & il m'a paru que c'étoit un chemin bien plus court & bien plus droit pour parvenir à la Verité, de garder quelque modération dans ſes ſentimens, & quelque modeſtie dans ſes diſcours ; & de ne ſoûtenir jamais aucun Dogme, quelque vraiſemblable qu'il ſoit, avec tant de prévention & d'entêtement, qu'on.

qu'on ne ſoit toûjours prêt d'écouter les objections, & même, s'il le faut, de changer d'avis. Mais d'un autre côté, il me ſemble que l'inſtabilité de la Doctrine des Academiciens, bien plus prêts à dire ce qu'ils ne penſent point que ce qu'ils penſent, jette beaucoup de trouble & de confuſion en toutes choſes, & anéantit toute ſorte de ſcience; puiſque l'on n'eſt pas aſſuré de ſçavoir ce que l'on ſçait le mieux, que ſi on ne le ſçavoit point du tout.

C'eſtpourquoi vous me ferez plaiſir de m'apprendre juſqu'à quèl point vous voulez que l'on doute. Car ſi l'on doute toûjours; ſi tout eſt obſcur, caché, incertain; ſi tous les chemins de la Verité ſont bouchez, il n'y a plus de Philoſophie, & toutes les peines que nous prenons depuis tant d'années pour parvenir à la connoiſſance de la Verité, ſont entierement inutiles. Voici ce qu'il me répondit.

Cette plainte que vous faites contre les Academiciens n'eſt pas nouvelle, & ſi elle étoit juſte, elle ne regarderoit pas tous les Academiciens,

que la nature même. Car eſt-ce la faute de l'Academie, ſi l'homme de ſa nature eſt fait de telle ſorte qu'il ne puiſſe pas par lui-même parvenir à la connoiſſance de la Verité ? L'Academie n'en eſt pas plus reſponſable, que de ce que l'homme ne peut voler, & de ce qu'il n'eſt pas immortel. Veritablement nous ne voyons pas que les Academiciens & les Sceptiques ayent moins profité de l'étude qu'ils ont faite de la Sageſſe, & en ayent tiré de moindres ſecours pour devenir plus ſages & plus ſavans que les Dogmatiques. Mais c'eſt dequoi nous parlerons dans la ſuite. Quant à préſent, puiſque vous voulez que je je vous expoſe juſqu'où je porte cette Loi de douter, je veux bien vous expliquer mon ſentiment touchant cette premiere Philoſophie, ou plûtôt cette racine de la Philoſophie ; car nous ſommes ſeuls, & je puis vous parler avec liberté, & je ne veux pas, & je ne dois pas vouloir que cela ſe répande parmi le Vulgaire.

Quand je dis le Vulgaire, je n'entens pas le petit Peuple qui vit du travail de ſes mains ; mais j'entens le

Vulgaire

Vulgaire des gens de Lettres, qui ont coûtume de regarder les Sceptiques & les Academiciens comme des insenſez. Cette conſidération ne m'a pourtant pas rebuté de leur Secte, dont je vous expliquerai tout le Syſtême, ou plûtôt le mien propre; car je veux bien que vous ſachiez, qu'en matiere de Philoſophie je veux être libre, je veux ſuivre mes propres ſentimens, & n'être point d'autre Secte que de la mienne.

Premierement, je croi qu'il paroît aſſez par toutes les raiſons que je vous ai rapportées, que la nature de l'homme eſt telle, qu'il ne peut connoître très-clairement & très-certainement la Verité par ſa propre force. Je ne nie pas que la Verité ne ſe trouve dans les choſes mêmes, j'entens cette Verité que l'on appelle *d'exiſtence*; car Dieu connoît les choſes telles qu'elles ſont. Mais il y a un empêchement dans l'homme, qui fait qu'il ne les peut connoître, & cet empêchement conſiſte dans le défaut des moyens propres & néceſſaires pour connoître parfaitement la Verité.

Je ne dis pas que l'homme ne puiſſe avoir aucune connoiſſance de la

Verité; je dis ſeulement qu'il ne peut la connoître à fond, clairement, & avec une entiere certitude, à laquelle rien ne manque pour être parfaite, dont j'ai déjà parlé, & dont je parlerai encore. Car il ſe peut faire que quelqu'un ait une Idée empreinte dans l'Eſprit, qui ſera ſemblable à un objet extérieur: je ne dis pas ſemblable d'une reſſemblance parfaite, propre, & abſoluë, qui ne peut ſe rencontrer qu'entre des choſes de même genre, comme entre un homme & un homme, entre un arbre & un arbre; mais je parle d'une reſſemblance imparfaite, telle qu'elle peut ſe rencontrer entre l'original & la copie.

Mais lorſque l'Entendement en veuë de cette Idée, forme un jugement de l'objet extérieur d'où cette Idée eſt partie, il ne peut pas ſçavoir très-certainement & très-clairement ſi ce jugement convient avec l'objet extérieur; & c'eſt dans cette convenance que conſiſte la Verité, comme je l'ai dit. Deſorte qu'encore qu'il connoiſſe la Verité, il ne ſçait pas qu'il la connoît, & il ne peut être aſſuré de l'avoir connuë;

& partant il ne connoît pas parfaitement la Verité. Quand je dis donc que l'homme ne peut connoître les choſes, ni la Verité des choſes, j'entens une claire & certaine connoiſſance par laquelle non ſeulement on connoît la Verité, mais on ſçait encore très-certainement que l'on connoît la Verité. Car de connoître la Verité, ſans ſavoir que vous connoiſſez la Verité, c'eſt comme ſi vous ne la connoiſſiez pas.

J'ai donné ci-deſſus des preuves, qui d'ailleurs ſont aſſez évidentes, pour faire voir que l'homme ne peut ſavoir, ſi le jugement qu'il forme en veuë de cette Idée, qui eſt empreinte dans ſon Eſprit, convient avec l'objet exterieur d'où cette Idée eſt provenue. La principale de ces preuves eſt, que nous ne pouvons appliquer les Idées des choſes, & les jugemens que l'Entendement forme en veuë de ces Idées, aux choſes mêmes, pour examiner & reconnoître la convenance de ces jugemens avec les objets exterieurs; dans laquelle convenance nous avons dit que conſiſte la Verité. Car les eſpeces, ou images

images des choſes, ne viennent point immediatement des choſes dans notre Entendement ; mais elles paſſent par pluſieurs milieux, comme je l'ai fait voir, & par nos Sens qui les corrompent & les alterent ; & il n'y a point d'autre voye, par où les Idées des choſes puiſſent parvenir à notre Eſprit.

CHAPITRE II.

La Foi ſuplée au défaut de la Raiſon, & rend très-certaines les choſes qui étoient moins certaines par la Raiſon.

MAis Dieu par ſa bonté répare ce défaut de la nature humaine, en nous accordant ce don ineſtimable de la Foi, qui confirme la Raiſon chancellante, & corrige cet embarras des doutes qu'il faut apporter à la connoiſſance des choſes. Car, par exemple, ma Raiſon ne pouvant me faire connoître avec une entiere évidence, & une parfaite certitude, s'il y a des corps, quelle eſt l'origine du monde,

monde, & plusieurs autres choses pareilles, après que j'ai reçu la Foi; tous ces doutes s'évanouissent, comme les spectres au lever du Soleil. C'est ce qui a fait dire à St. Thomas : (a) *Il est nécessaire à l'homme de recevoir comme par maniere d'articles de Foi, non seulement les choses qui sont au-dessus de la Raison; mais même les choses qui peuvent être connues par la Raison, à cause de la certitude. Car la Raison humaine est fort defectueuse dans les choses divines : en signe de quoi l'on voit que les Philosophes, dans la recherche qu'ils ont faite des choses humaines par les voyes naturelles, se sont trompez en plusieurs Chefs, & se sont trouvez opposez les uns aux autres. Afin donc que les hommes eussent une connoissance certaine & indubitable de Dieu, il a fallu que les choses divines leur fussent enseignées comme par Foi, & comme ayant été enseignées de Dieu même qui ne peut mentir.*

(a) Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4.

Il ſemble que cela ait été pris de ce paſſage de Saint Auguſtin, que j'ai déja raporté, mais qui mérite de l'être encore, pour ſon importance, & pour le raport qu'il a au ſujet préſent : (a) *Parceque l'Entendement des hommes obſcurci par l'habitude des tenebres, dont ils ſont couverts dans la nuit du peché, ne peut regarder fixement la clarté & la ſainteté de la Raiſon ; ç'a été un établiſſement fort ſalutaire, que de laiſſer conduire par l'autorité, vers la lumiere de la Verité, notre veuë chancellante & ouverte des rameaux de l'humanité.*

Puis Saint Thomas ajoûte enſuite : *La recherche qui ſe fait par la Raiſon naturelle, ne ſuffit pas aux hommes pour connoître les choſes divines, & même celles que l'on peut prouver par la Raiſon.* Et dans un autre lieu il parle ainſi. (b) *Les choſes qui ſe peuvent prouver démonſtrativement, comme l'exiſtence de Dieu, l'unité de Dieu, & autres choſes ſemblables, ſont*

(a) *Auguſtin. De morib. Eccleſ. Cathol.* cap. 2.
(b) *Thom.* 2. 2. Q. 1. A. 5.

ſont miſes au nombre des choſes qu'il faut croire, parcequ'on les exige d'avance, comme devant précéder les choſes qui ſont de Foi : & il faut que ces choſes ſoient du moins préſupoſées par ceux qui n'en ont pas la démonſtration.

Ce que Saint Thomas dit de la connoiſſance des choſes divines, s'étend auſſi à la connoiſſance des choſes humaines, ſelon la doctrine de Suarez (a) *Nous corrigeons ſouvent*, dit-il, *la lumiere naturelle par la lumiere de la Foi, même dans les choſes qui ſemblent être des premiers principes, comme il paroît dans celui-ci : les choſes qui ſont les mêmes qu'une troiſiéme choſe, ſont les mêmes entre elles ; ce qui dans la matiere de la Trinité doit être reſtreint aux choſes finies. Et dans les autres Myſteres, principalement dans ceux de l'Incarnation & de l'Euchariſtie, nous apportons pluſieurs autres limitations, afin que rien ne répugne à la Foi. C'eſt donc un ſigne que la lumiere de la Foi eſt plus*

(a) *Suar. Diſp. VI. de Fide*, Sect. V. Art. 11.

plus certaine, parcequ'elle eſt fondée ſur la premiere Verité, laquelle il eſt plus impoſſible qu'elle trompe ou qu'elle ſoit trompée, qu'il n'eſt impoſſible que la ſcience naturelle de l'homme ſe trompe.

(*a*) Saint Auguſtin ne veut pas même que l'on attribuë à la Raiſon la connoiſſance de la Verité, que l'on croit que notre Entendement acquiert par la Raiſon ; mais qu'on l'attribue à la lumiere même de la Vérité, dont elle eſt éclairée à proportion de ſa capacité.

A qui la Vérité eſt-elle connue ſans Dieu? dit Tertullien. (*b*) *A qui Dieu eſt-il connu ſans le Chriſt? A qui le Chriſt eſt-il connu ſans le Saint Eſprit? A qui le Saint Eſprit s'addonne-t-il ſans le Sacrement de la Foi?*

De là vient que l'Apôtre, (*c*) après avoir fait retentir ces paroles : *Je perdrai la Sageſſe des Sages, & je reprouverai la prudence des prudens,* où

(*a*) *Auguſtin. De Serm. Dom. in monte*, Libr. II. cap. 15.
(*b*) *Tertull. De Anim.* cap. 2.
(*c*) I. *Cor.* I. 19., 20.

où eſt le Sage ? où eſt le Scribe ? où eſt celui qui s'applique à l'étude de ce ſiecle ? Dieu n'a-t-il pas rendu inſenſée la Sageſſe de ce monde ? Et après nous avoir avertis de ne nous laiſſer pas ſurprendre (*a*) *par la Philoſophie, & la vaine tromperie, ſelon la tradition de homme & ſelon les élemens de ce monde ;* il dit enſuite, que nous nous (*b*) ſoûtenons par la Foi, que nous marchons (*c*) par la Foi, & non pas par les apparences ; & que nous ſommez confirmez (*d*) par la Foi. De même donc que dans les choſes de la Foi, la Foi vient au ſecours de la Raiſon chancellante ; elle nous aide auſſi dans toutes les autres choſes que nous connoiſſons par la Raiſon, pour nous raſſurer dans nos doutes, & pour rétablir la Raiſon dans ſes droits, dont elle étoit décheue ; c'eſt-à-dire, dans la connoiſſance de la Verité, qu'elle deſire naturellement.

(*a*) *Col.* II. 8.
(*b*) II. *Cor.* I. 23.
(*c*) II. *Cor.* V. 7.
(*d*) *Col.* II. 7.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

1. *Il n'y a rien dans l'Entendement, qui n'ait été dans les Sens, 2. contre Platon, 3. contre Proclus, 4. & contre Des Cartes.*

Il n'y a rien dans l'Entendement qui n'ait été dans les Sens.

MAis, lui dis-je, (car je l'interrompois ſouvent) qu'eſt-ce que je vous ai ouï avancer tantôt, qu'il n'y a point d'autre voye par où les Idées des choſes viennent à notre Entendement, que les milieux qui ſe trouvent interpoſez, & nos Sens? N'avons-nous pas des Idées dans l'Entendement, qui ſont nées avec nous, & n'ont point paſſé par nos Sens, comme les Idées que nous avons de nôtre Entendement même, des Anges, de Dieu? Comme celles que nous avons de ces Maximes, ou Notions communes, que les Dialecticiens appellent *des Axiomes*? Ne connoiſſons-nous pas ces natures univerſelles des choſes, que le Vulgaire des Philoſophes appelle *des Eſſences*, qui ſont véritables, immuables, & éter-

éternelles, & ne ſont pas ſujettes à la dépravation des Sens, comme ces Idées qui viennent du dehors ?

Vous me prévenez, me répondit-il, l'ordre des choſes dont je vous ai promis l'éclairciſſement me conduiſoit-là. Véritablement cette queſtion eſt capitale, & a été débatue à outrance entre les Princes de la Philoſophie. Car Pythagore, Timée, & les autres Pythagoriciens, Socrate, Platon, & tous les Platoniciens ſoûtiennent, que nous apportons en naiſſant des Idées avec nous. Democrite au contraire, & ſon Sectateur Epicure, Ariſtote, & toute l'école des Peripateticiens, rejettent toutes ces Idées nées avec nous, & n'en reconnoiſſent point d'autres que celles qui nous viennent du dehors, qui ont paſſé par les Sens, & que nous nous ſommes formées. Je vous en dirai mon ſentiment, puiſque vous le deſirez, & que l'ordre de cette diſpute nous y mene. Mais vous entendrez ce qui ne ſera pas du goût de tout le monde, ni peut-être du vôtre.

Comme l'opinion de Platon, touchant ces Idées qui ſont nées avec nous,

nous, me ſembloit autrefois bien plus honorable à l'homme, & relever ſa dignité, je ſouhaitois fort qu'elle ſe trouvât véritable: car il me paroiſſoit glorieux à la nature humaine, que notre Entendement nous fût donné, après avoir été embelli de la main de Dieu, & enrichi des dons du Ciel. Je cherchois donc des preuves de tous côtez, qui puſſent me convaincre, & convaincre auſſi les autres de la verité de cette opinion. Je trouvois de certains raiſonnemens dans Platon, j'en trouvois quelques-uns dans Proclus, & dans d'autres Platoniciens, qui étoient ſpécieux, & qui pouvoient ébranler un homme peu attentif. Mais ces mêmes raiſonnemens me paroiſſoient ſans aucune force, lorſque je ceſſois de m'abandonner à l'orgueil qui eſt naturel à tous les hommes.

Contre Platon. 2. Le principal & preſque l'unique argument dont ſe ſert Socrate dans Platon, pour prouver que nous apportons ces Idées en naiſſant, ſe réduit à dire, que l'Entendement humain ne pourroit ramaſſer & concevoir cette varieté innombrable de notions,

tions, dans un tems auſſi borné qu'eſt celui de notre vie, étant enveloppé & voilé de cette maſſe de notre corps, s'il ne les eût apportées déja produites, & formées en lui; & qu'ainſi nous n'apprenons pas ce que l'on nous enſeigne, mais que nous nous en reſſouvenons.

Ces Diſcours ſont plus dignes d'un Orateur, qui parle en Public, que d'un Philoſophe; car qui niera ces choſes, comme je les nie, & qui dira que l'Entendement humain eſt de telle nature, qu'il eſt fort aiſé à ébranler, lorſque les Sens étant frappez par les objets exterieurs, & les fibres des nerfs & les eſprits étant émus, le cerveau en reçoit l'impreſſion; que l'Entendement étant averti par cette impreſſion du cerveau de ce qui ſe paſſe au-dehors, il agite à ſon tour les eſprits, & faiſant une revûë ſur le traits délicats qui ſont tracez dans le cerveau, raſſemblant ce qui eſt ſéparé, ſéparant ce qui eſt aſſemblé, & comparant enſemble les choſes qui ont du raport; il conſidere ce qui eſt préſent, & voit ce qui le précede & qui le ſuit, d'où dépend la con-

conduite de la vie, & l'enchaînement des ſciences : qui tiendra, dis-je, un tel langage, que lui répondra Platon ?

Contre Proclus.

3. Les preuves dont ſe ſert Proclus, ſont d'un plus grand poids. Il dit que tout ce qui part des Sens eſt ſujet au changement, & que l'homme a des Idées, ou des eſpeces imprimées dans ſon Entendement, qui ſont éternelles & immuables ; ſavoir, les Idées des figures, des nombres & des mouvemens ; & qui par conſéquent ne peuvent être venues des Sens ; qu'autrement ſi des Idées ſi fixes & ſi conſtantes provenoient des Sens qui ſont ſi foibles & ſi ſujets à l'erreur, l'effet ſeroit plus parfait que ſa cauſe. Mais pour nous nous ne connoiſſons point ces Idées éternelles ; car, par exemple, l'Idée d'un Triangle que je trouve en moi, eſt quelque choſe d'obſcur & de confus, qui n'eſt point circonſcrit ni déterminé, & qui a été produit en moi par les Idées des Triangles particuliers que j'ai vus. Que cela ſoit dit une bonne fois de toutes ces Idées, que l'on

l'on appelle *de simple & de pure intelligence*.

Proclus ajoûte que les meilleures Démonſtrations ſont celles qui ſont compoſées de propoſitions plus univerſelles, & que les Démonſtrations les plus imparfaites ſont celles qui ſont compoſées de propoſitions particulieres : Que cependant il n'en iroit pas ainſi, ſi les choſes univerſelles étoient produites par les particulieres ; puiſque ce qui eſt produit par la cauſe eſt préferable à ce qui eſt produit par l'effet. Sur cela je ne veux point diſputer de la force des Démonſtrations, compoſées de propoſitions univerſelles ou particulieres : je nie ſeulement que ce qui eſt produit par la cauſe, ſoit toûjours préferable à ce qui eſt produit par l'effet. Car comme pour nourrir un mouton l'herbe vaut mieux que la terre qui a produit l'herbe : de même pour former une Démonſtration, les propoſitions univerſelles ſont plus utiles que les propoſitions particulieres ; quoique les propoſitions univerſelles ſoient compoſées des particulieres, & qui dépendent des Sens.

La troiſiéme preuve de Proculus eſt, que ſi l'Entendement humain reçoit de la matiere & des choſes ſenſibles les principales & plus claires Idées des choſes, & qui exiſtent davantage, la matiere aura l'avantage ſur l'Entendement : ce qui vaut autant que ſi l'on diſoit, que le marbre dont ſe ſervit le Sculpteur Praxitele pour former la ſtatuë de Venus, étoit plus noble que Praxitele, parcequ'il renfermoit cette ſtatuë de Venus que Praxitele en a tirée.

Et contre Des Cartes. 4. Des Cartes a pris un tour fort différent ; mais auſſi peu certain que les précedens, ſi je ne m'abuſe ; car des trois ſortes d'Idées qu'il propoſe, dont les unes viennent du dehors, comme l'Idée que j'ai du Soleil, & qui m'eſt venu de la veüe que j'ai eüe du Soleil ; les autres ſont factices, & formées en nous par nous-mêmes, comme l'Idée du Soleil qui eſt dans l'Entendement de l'Aſtronome, & qu'il s'eſt formée ſur ſes raiſonnemens, & ſur ſes obſervations ; & les autres ſont naturelles, & nées avec nous, comme l'Idée de Dieu, & les Idées des principes Geométriques,

ques, & des Essences; de ces trois sortes d'Idées, dis-je, qui sont proposées par Des Cartes, il est clair que les deux premieres viennent des Sens. Pour la troisiéme, si nous la considerons avec attention, nous trouverons, que selon les raisonnemens mêmes de Des Cartes, elle peut fort bien être provenuë des Sens, comme les deux premieres. Car puisque, selon lui, ces Idées naturelles sont la faculté même de penser qui est en notre Entendement, il s'ensuit que l'Idée de Dieu qui est en nous, n'est autre chose que la faculté de former des pensées de Dieu, qui est en nous; de même que les autres Idées naturelles nées avec nous, qui sont en notre Entendement, ne sont autre chose que la facilité de former des pensées de ces autres choses-là, qui est en nous.

Or cette faculté de penser, à quelque sujet qu'on l'applique, dont on puisse avoir quelque pensée, soit Dieu, soit un homme, soit le Soleil, est toûjours la même faculté. De même que la faculté de chanter, soit que l'on chante une Courante, ou une Sarabande, ou un

Menuet, eſt toûjours la même faculté. Cela étant ainſi, puiſque la faculté qui eſt en moi de former des penſées, ou du Soleil, ou d'un homme; c'eſt-à-dire, l'Idée du Soleil ou d'un homme, qui eſt en moi, m'eſt venue du dehors; & par conſéquent l'Idée de Dieu qui eſt en moi, m'eſt auſſi venue du dehors.

Des Cartes lui-même reconnoît qu'il n'y a point de différence entre ces Idées, lorſqu'il dit que l'Idée même que nous avons d'un homme ou du Soleil, ne nous vient pas du dehors; mais que notre Entendement ſe les forme lui-même, après qu'il a été excité & ébranlé par de certains mouvemens corporels; & qu'à plus fortes raiſon il faut dire la même choſe des Idées des choſes, qui ne ſont point formées par notre Entendement, après qu'il a été excité par des mouvemens corporels; telles que ſont l'Idée de Dieu, & les Idées des Eſſences, & des Axiômes Geométriques: ce que Des Cartes ne peut dire ſans attribuer la même origine & la même nature aux Idées qui nous viennent du dehors, & à celles qu'il appelle naturelles,

naturelles, qu'il prétend être nées avec nous.

Pour moi, ayant appris que d'excellens Philoſophes avoient été perſuadez que l'Entendement humain avoit été revêtu & orné de tous ces avantages, non pas à la faveur des Sens, mais dès ſon origine; je me ſuis appliqué, & ſouvent, & long-tems, & attentivement, à rechercher ces richeſſes cachées de mon Entendement, & à diſcerner ces biens que je tenois de la nature, de ceux qui m'étoient venus du dehors, & qui étoient acquis. Mais quelque diligence que j'aye apportée à cette recherche, je n'ai trouvé en moi aucune Idée, qui ne m'ait paru très-clairement être venue du dehors, & dont je n'aye reconnu la ſource dans les objets extérieurs d'où elle étoit partie, & la voye même par où elle a trouvé entrée dans mon Entendement.

J'ai cru enſuite pouvoir juger de l'Entendement des autres par le mien: Car je puis aſſurer que quiconque voudra ſe dépouiller de ſon amour-propre, & développer, ſans s'en faire accroire, les plus cachez replis de

ſon Eſprit, il ne trouvera en lui aucune Idée qui ne ſe ſoit formée des eſpeces des objets extérieurs.

Ceux qui ſont dans une opinion contraire, demandent d'où m'eſt venuë l'Idée d'un Triangle. Je répons qu'elle m'eſt venuë d'une infinité de Triangles que j'ai vûs, d'où je me ſuis fait une Idée obſcure & confuſe de Triangle, qui n'eſt point déterminée, ni circonſcrite par des bornes certaines. Ils demandent d'où m'eſt venuë l'Idée de quelque nombre, comme de quatre. Je répons qu'elle m'eſt venuë d'une infinité de choſes que j'ai vûës, qui étoient au nombre de quatre, comme des quatre pieds d'un cheval, ou des quatre angles d'un quarré; ou même que je me la ſuis formée par la force naturelle de mon Entendement, qui quand je n'aurois jamais vû enſemble des choſes au nombre de quatre, ajoûte aiſément à deux choſes que j'ai ſouvent veuës enſemble, deux autres choſes; ou à trois choſes en ajoûte une autre; & qui enſuite des choſes nombrées ſépare & abſtrait le nombre, & le conſidere abſtrait & ſéparé.

Ils

Ils demandent d'où m'eſt venue l'Idée du mouvement. Je réponds qu'elle m'eſt venue de pluſieurs mouvemens des corps que j'ai ſouvent vûs ſe mouvoir ; d'où il eſt arrivé que mon Entendement ſéparant le mouvement de la choſe mobile, s'eſt formé une certaine Idée du mouvement ; non pas une Idée claire, nette, & expreſſe du mouvement ; mais informe & confuſe.

Ils demandent d'où m'eſt venue cette notion, que deux choſes égales à une troiſiéme ſont égales entre elles. Je réponds qu'elle m'eſt venue de pluſieurs obſervations que j'ai faites de choſes, qui ayant été meſurées ſur la même meſure, ſe ſont trouvées égales ; & même que mon Entendement par ſa force naturelle a bien pû ſe la former, en ſe figurant quelque meſure imaginaire, à laquelle il applique deux choſes mentalement, & en les trouvant égales à cette meſure, il lui paroît qu'elles ſont égales entre elles. Et de là s'eſt formée en moi cette notion générale & vague, & détachée de toutes ſortes d'objets extérieurs, que toutes les fois que d'eux.

choſes conviennent avec une troiſiéme, elles conviennent entre elles.

Ils demandent d'où m'eſt venue l'Idée de Dieu, & des choſes incorporelles. Sant Thomas (*a*) répond excellement, que *les choſes incorporelles, dont il n'y a point d'eſpeces, ſont connues de nous par comparaiſon aux corps ſenſibles; dont il y a des eſpeces: comme nous connoiſſons la Verité, par la conſidération des choſes dans leſquelles nous ſpeculons la Verité.* Il ajoûte de-plus, ſuivant l'opinion de Saint Denys, que nous connoiſſons Dieu comme cauſe, & pour parler ſelon le langage de l'Ecole, *par excez & retranchement*; & que tant que nous ſommes attachez à ce corps mortel, nous ne pouvons connoître toutes les autres choſes incorporelles, que *par retranchement, & par quelque comparaiſon aux choſes corporelles*; & que pour cela il eſt néceſſaire que *nous ayions recours aux eſpeces des corps, quoique les choſes incorporelles n'ayent point d'eſpeces.*

Mais

(*a*) Thom. Part. I. Q. 84. A. 7. & 8.

Mais ç'en est trop sur ce sujet, quoique ce soit un point capital ; car il se trouve des gens, qui de cette vaine fiction des Idées naturelles & nées avec nous, tirent de merveilleuses conséquences. Mais reprenons notre matiere, si ce n'est, me dit notre Philosophe, que vous n'ayïez quelque Objection à me faire.

Quand à présent, lui dis-je, je n'ai rien à vous objecter sur cette These que vous soûtenez ; sçavoir, que tout ce que nous concevons a passé auparavant par nos Sens, ou en tout, ou en partie ; car je désire seulement connoître votre sentiment, sans qu'il soit besoin maintenant de vous proposer le mien. Continuez donc, je vous supplie, de m'expliquer le reste. Lors il reprit ainsi.

Il doit donc passer pour constant, que nous ne pouvons connoître clairement la Verité ; & pourtant que quelque diligence & quelque attention que nous apportions à la considération des choses ; que quelque vraisemblance, & quelque Evidence que nous trouvions, il ne faut pas pourtant y ajoûter entierement foi ; mais

qu'il faut toûjours les tenir pour douteuſes. Il s'enſuit encore de ce que nous avons dit, que ceux qui s'appliquent à la recherche de cette Verité claire & conſtante, & qui ne ſoit obſcurcie d'aucun doute, ſe donnent une peine inutile, & perdent leur tems, cette Verité étant au-deſſus de la portée de l'Entendement humain. Du reſte, il faut nous ſouvenir de ce que j'ai dit dès l'entrée de ce diſcours, de ces divers dégrez, & de ces divers genres de certitude: car il s'agit préſentement entre nous de cette ſouveraine & entiere certitude, à laquelle il ne manque rien pour être au ſuprême degré de la perfection, & laquelle ni la Raiſon, ni les Sens ne nous peuvent donner; & dont nous ne pourrons joüir que lorſque nous ſerons unis à Dieu, qui eſt la ſource de la Verité.

Quoique je ne nie pas que pendant que nous ſommes liez à ce corps mortel, notre Entendement puiſſe parvenir à cette ſouveraine certitude humaine, (a) *lequel bien qu'environné de*

(a) *Auguſtin. De morib. Eccl. Cathol.* cap. 2.

de ténébres dans la nuit du péché, & obſcurci par les rameaux de l'humanité, comme parle Saint Auguſtin, a néanmoins ſa pénétration, & peut porter des regards vers la Verité, ſinon fixes, & ſans ébloüiſſement, au moins vifs & perçans. De même qu'encore que du Lybée, Promontoire de Sicile, je ne puiſſe pas diſcerner & compter les Vaiſſeaux qui ſortent du port de Carthage; je puis néanmoins les compter, lorſque je m'en ſuis approché, & quoique je ne puiſſe pas regarder le Soleil, je puis néanmoins regarder la Lune & les étoiles. Notre Entendement eſt l'œil de notre Ame: la Verité eſt le Soleil, dont notre œil ne peut pas ſoûtenir les rayons, s'ils ne ſont temperez, ou ou par la réfléxion, ou par la refraction, ou par l'interpoſition de quelque milieu qui les proportionne à notre foibleſſe.

CHAPITRE IV.

Il faut ſuivre dans l'uſage de la vie les choſes probables, comme ſi elles étoient veritables.

NOtre intention n'eſt donc pas d'éteindre toute la lumiere de l'Eſprit, nous ne croyons point que notre Entendement ſoit dans un perpetuel égarement ; nous ne ſommes point devenus des troncs d'arbres, attachez à la terre, couverts d'une épaiſſe ignorance de toutes choſes, dépourveus de conſeil, & de régle pour conduire notre vie ; ne ſachant pas même en quelle poſture nous devons être, comme nous l'objectent ſouvent des gens mal informez de nos ſentimens. Car encore que nous ne marchions pas à la lumiere du Soleil & en plein midy, nous marchons au moins à la lumiere réfléchie de la Lune ; & encore que nous n'ayïons pas une connoiſſance certaine de la Verité, nous avons au moins des vraiſemblances.

Mais en diſant que certaines choſes

ſes nous paroiſſent vrayes, je n'aſſure pas pour cela qu'elles ſoient vrayes; car autre choſe eſt de paroître, autre choſe d'être. Bien-plus je n'aſſure pas même que ces choſes nous paroiſſent vrayes; je dis ſeulement que cela me paroît ainſi. Car comme je dis que ce qui eſt vraiſemblable eſt incertain, je dis auſſi que l'Idée du vraiſemblable eſt incertaine. Deſorte que quand je dis qu'une choſe me paroît vraiſemblable, cela même que je dis ſujet à la même Loi eſt de l'incertitude. Or ce ſont ces vraiſemblances & ces probabilitez, que nous devons ſuivre dans l'uſage de la vie au défaut de la Verité; ſoit lorſque l'inclination naturelle de notre Entendement & de nos Sens nous attire; ſoit lorſque nous ſommes preſſez par les beſoins de notre corps, comme par la faim & par la ſoif; ſoit lorſque nous ſuivons les Coûtumes & les Loix; ſoit lorſqu'il faut pratiquer les arts néceſſaires à la vie. Nous devons au contraire rejetter comme des fauſſetez, les choſes qui n'ont ni vraiſemblance ni probabilité, de-peur de demeurer dans l'inaction, ou plûtôt de-peur de devenir des ſouches & des rochers.

Lorſque

Lorſque l'on nous demande donc, ſi nous demeurons d'accord que l'on puiſſe former des opinions, nous voulons que ce terme d'*opinions* ſoit purgé des mauvaiſes acceptions qu'il peut avoir. Car l'on appelle *opinion*, le conſentement que l'on peut donner aux choſes douteuſes, dans les méditations & dans les diſputes de Philoſophie, & l'affirmation d'une choſe incertaine comme véritable, un homme ſage doit ſe dépouiller de ces ſortes d'opinions. Et c'eſt ici qu'il faut appliquer ce mot de Theognis; *L'opinion eſt un grand mal parmi les hommes; mais l'experience au contraire eſt très-utile.* Car lorſqu'il s'agit de la Verité, la ſouveraine loi eſt de ne donner point legerement & inconſiderément ſa créance & ſon conſentement, & de ne rien affirmer témerairement. Que ſi par le mot d'*opinion* l'on entend la détermination & la réſolution que l'on prend de ſuivre ce qui eſt probable dans l'uſage de la vie, nous ne défendons point les opinions.

Il faut apporter une pareille diſtinction aux termes de *créance*, & de

con-

consentement. Si on le faisoit, on termineroit de grandes contestations, qui ont donné beaucoup d'exercice aux anciens Academiciens. Il faut donc apporter le même soin & la même diligence à discerner les choses probables, que les autres veulent que l'on apporte à la recherche de la Verité : Et comme les autres reglent leur vie sur ce qu'ils croyent être véritable, nous reglerons la nôtre sur ce qui nous paroîtra vraisemblable ; & nous ne serons Zetetiques, c'est-à-dire, *Chercheurs*, que pour tâcher de trouver ce qui sera probable.

CHAPITRE V.

Regle, ou Criterium *de la Probabilité.*

COmme les Dogmatiques ont un *Criterium*, ou Regle de Vérité, pour discerner le vrai du faux, soit les Sens, soit l'Entendement, soit tous les deux ; nous avons aussi une Regle de Verité pour discerner les choses probables de celles qui ne le sont pas. Ce que j'ai dit ci-dessus

fait

fait assez entendre, quand je n'en dirois rien, qu'il y en a deux; l'une prochaine & l'autre éloignée : la prochaine, est la disposition & l'arrangement des fibres du cerveau; & la forme des traces, que soit les nerfs, soit les esprits ébranlez par les objets exterieurs & par le moyen des Sens, ont laissez dans le cerveau; & les Idées qui en sont produites. Car l'Entendement appercevant ces Idées & ces traces, forme de là son jugement sur leur cause, leur origine, & leur signification; & il fait une estimation convenable des especes des choses, d'où dépend la vraisemblance. La Regle de Verité éloignée, sont les Sens, qui étant ébranlez par les objets exterieurs, impriment de certaines traces dans le cerveau, par le moyea des nerfs & des esprits, qui étant apperçues par l'Entendement, il porte son jugement sur les objets exterieurs.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Quelle eſt la fin que l'on ſe propoſe dans l'art de douter.

APrès avoir propoſé la Regle de Verité, qui fait la conduite de notre doctrine, il faut auſſi expoſer quelle en eſt la fin. J'appelle la fin, le but à quoi ſe raportent toutes les parties d'un Syſtême, & la derniere de toutes les choſes que nous voulons acquerir par ce Syſtême. Or ce Syſtême a pareillement deux fins, l'une prochaine, & l'autre éloignée. La fin prochaine, eſt d'éviter l'erreur, l'opiniâtreté, & l'arrogance. La fin éloignée, eſt de préparer l'Eſprit à recevoir la Foi : Car puiſque nous avons été créez de Dieu pour l'aimer & le ſervir pendant cette vie, & pour jouïr de la béatitude éternelle après notre mort ; la doctrine que j'établis nous fournit pour cela de grands ſecours. Car Dieu nous a donné en naiſſant un grand deſir de la béatitude, n'y ayant perſonne qui

ne

ne desire d'être heureux. Et parceque la connoissance de la Vérité est une partie de la béatitude, jusques-là que quelques Philosophes qui ne sont pas mépriſables, ont fait consister le dernier de tous les biens dans l'acquisition de la science, nous sentons en nous un grand desir de connoître la Vérité, & nous sommes attirez à sa recherche.

Mais parceque cette vie mortelle n'est pas capable de la béatitude, elle ne l'est pas aussi de la Verité. Nous avons seulement une inclination naturelle à connoître la Verité, & cette inclination est un aiguillon qui nous excite à rechercher la béatitude, dans laquelle consiste la connoissance parfaite de la Verité. Car la béatitude consiste dans la veuë de Dieu, qui est une source éternelle & immense de la Verité. Pour exciter & entretenir ce desir de savoir, qu'il a mis dans l'homme, il a joint à son Entendement des étincelles, comme un foyer, & une connoissance des choses, obscure & douteuse, insuffisante pour nous faire connoître la Verité avec une entiere certitude,

certitude, & une parfaite Evidence; mais ſuffiſante pour la conduite de notre vie, & par laquelle l'homme étant averti de ſa foibleſſe & de ſon ignorance, entrât dans une juſte défiance de ſa Raiſon, évitât l'erreur, la précipitation de ſon jugement, l'imprudence de ſon conſentement & de ſa créance, & l'arrogance de ſes affirmations; ſe depouillât de toute opiniâtreté; & après avoir reconnu le peu de ſecours qu'il pouvoit tirer de ſa Raiſon, pour la découverte de la Verité, il ſe trouvât engagé à chercher quelque moyen plus utile.

Or ce moyen eſt la Foi par lequel l'homme pendant ſa vie acquiert quelque connoiſſance de Dieu, & des choſes divines; & ayant enfin acquis la béatitude après ſa mort il jouït d'une parfaite connoiſſance de la Vérité. *Car*, comme nous l'enſeigne l'Apôtre, (a) *nous connoiſſons en partie : mais quand ce qui eſt parfait ſera venu, ce qui eſt en partie ſera évacué. Car nous voyons maintenant dans un miroir énigmatiquement, mais*

(a) *I. Cor.* XIII. 9. 10. 12.

mais alors nous verrons face à face. Mais la Foi eſt un don du Ciel, que Dieu veut bien accorder à ceux qui ne ſe confient pas trop aux forces de la nature, ni préſument pas trop de la pénétration de leur Raiſon, ni ne ſont pas attachez à leurs ſentimens avec trop d'opiniâtreté, & préparent ſoigneuſement leur Eſprit à la recevoir. Et c'eſt-là l'effet que produit cet art de douter que nous établiſſons ici.

En nous attachant donc aux choſes probables, au défaut des veritables, ſervons-nous de cette connoiſſance des choſes informe & ébauchée, que Dieu nous a accordée, qui nous ſuffit pour la conduite de notre vie, & qui nous eſt principalement utile pour ſoumettre notre Entendement à la Foi. Servons-nous auſſi de cette connoiſſance imparfaite dans l'étude de la Philoſophie, de-peur que nous ne prenions les choſes inconnuës pour des choſes connuës, & que nous ne tombions dans l'erreur, qu'il eſt honteux de ne pas éviter lorſque l'on en a le pouvoir.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Il ne faut point s'attacher aux sentimens d'aucun Auteur.

GArdons-nous sur toutes choses de nous attacher aux sentimens d'aucun Auteur, & de prendre parti dans aucune Secte, & principalement dans aucune Secte des Dogmatiques, qui croyans pouvoir parvenir par le secours de leur Raison à une connoissance certaine & indubitable de la Verité, péchent dans les principes, & tombent sur le seuil même de la Philosophie. Il ne faut pas même nous livrer de telle sorte aux Academiciens & aux Sceptiques, que nous ne soyïons prêts de les abandonner, s'il le faut, en pesant toutes choses à la balance de notre Esprit, nous reservant toûjours une entiere liberté de penser & de parler sur toutes les matieres de la Philosophie.

Car, comme Arcesilas changea le Systême de Pyrrhon, & Carneade celui d'Arcesilas, & Philon celui de Car-

Carneade, & Antiochus celui de Philon, il eſt juſte que nous ayïons le même droit. Par exemple, nous abandonnons les Academiciens & les Sceptiques, en ce qu'ils font profeſſion de chercher la Verité, & d'examiner toutes choſes pour la trouver, & de les conſidérer de tous les côtez, ce qui leur a fait donner le nom de Zetetiques. Car quelle Verité ont-ils trouvée par une ſi longue & ſi conſtante recherche ? Ils devoient dire qu'ils évitoient la fauſſeté & l'erreur, & non pas qu'ils cherchoient la Verité. On évite la fauſſeté & l'erreur, en ſuſpendant ſon jugement, & retenant ſa créance & ſon conſentement : ce qui dépend de nous de parvenir à la connoiſſance claire & certaine de la Verité, comme je l'ai fait voir ; car c'eſt une entrepriſe vaine & frivole, de chercher ce qu'on ne peut trouver.

Nous nous éloignons de-plus du ſentiment des Sceptiques en pluſieurs autres chefs ; mais principalement en ce qui regarde la fin des biens, qu'ils

qu'ils font consister dans un état fixe & constant de l'Ame, & qui ne soit sujet à aucun trouble, dans les choses qui dépendent de l'opinion, qu'ils appellent Ataraxie ; & que dans les choses qui sont forcées, & qui ne dépendent point de nous, ils appellent Metriopathie ; c'est-à-dire, la modération & la fermeté pour les supporter. Mais nous, nous faisons consister la fin des biens, à éviter l'opiniâtreté, & l'arrogance, & à préparer l'Esprit pour recevoir la Foi.

CHAPITRE VIII.

Il faut choisir dans chaque Secte ce qui y paroît de meilleur.

SAns nous attacher donc à aucune Secte, nous les examinons toutes, & nous en prenons pour nôtre usage tout ce qui a quelque apparence de Verité ; & sans nous arrêter à celui qui a dit quelque chose, nous n'avons attention qu'à ce qui a été dit. Que si par notre

notre propre induſtrie nous pouvons trouver quelque choſe d'utile, nous nous y attachons auſſi, & nous ne rejettons par nos propres biens : ſans jamais toutefois nous départir de cette ſouveraine loi de douter, toûjours prêts de rejetter ce que nous avions approuvé, ſi-tôt que nous trouverons quelque choſe plus probable : & nous conſervant toûjours une entiere liberté de notre jugement, nous ne nous aſſujettirons jamais à aucune néceſſité, ni à aucune autorité.

CHAPITRE IX.

Sur toutes choſes il faut prendre garde de ne rien admettre, qui ſoit contraire à la Foi.

NOus avons principalement une grande attention à ne rien admettre qui ſoit contraire à la Foi revelée, tenant pour très-certain & indubitable ce que Dieu a marqué dans notre Ame par la Foi, guide & maîtreſſe de la Raiſon ; & tenant pour dou-

douteux tout ce que la Raiſon nous enſeigne.

CHAPITRE X.

La Secte des Eclectiques a été ſuivie par de grands hommes.

DU reſte dans cette maniere libre & dégagée de Philoſopher, & de parcourir toutes les Sectes, nous ſuivons l'exemple de pluſieurs Grands Hommes : principalement de Platon, qui a formé ſa Secte des opinions de Pythagore, d'Epichrame, de Parmenide, d'Heraclite, & de Socrate, & qui l'a enrichie des Dogmes des Egyptiens. Car il a pris de Pythagore la méthode d'appliquer aux choſes naturelles les Nombres & les Démonſtrations Géométriques, & d'examiner la nature des choſes que nous concevons par notre Entendement. Il a pris d'Heraclite la méthode d'examiner la nature de nos ſenſations. Il a pris d'Epicharme la Doctrine des Idées. Il a pris de Socrate ſa Morale, ſa Politique, & ſon

Æconomique. Il a pris des Egyptiens la méthode d'expliquer ſa Doctrine, par des fictions & par des fables.

Quoique Ciceron ſe porte pour Academicien, il ſe promene néanmoins dans les Ecoles des autres Philoſophes; il en prend & s'approprie tout ce qui eſt à ſon goût; car il veut paſſer pour Socraticien & pour Platonicien. Il s'attache quelquefois aux Stoïciens, & quelquefois il eſt entierement ſien. Horace (*a*) ne ſuit point ſi fidelement Ariſtippe & Epicure, qu'il ne devienne quelquefois Peripateticien, ou Stoïcien, ſans ſe lier à aucune Secte. Seneque (*b*) déclare ouvertement qu'il ne s'attache à perſonne, & qu'il ne veut porter le nom d'aucune Secte; qu'il a beaucoup de déference pour le jugement des Grands Hommes; mais qu'il défere auſſi quelque choſe au ſien; qu'il ſuit ſa propre route, & qu'il ſe ſuit lui-même;

(*a*) *Horat. Carm.* Libr. I. Od. 34. & *Epiſt.* Libr. I. *Epiſt.* I.

(*b*) *Senec. Epiſt.* 16, 21, 33, 46, 80. *De otio Sap.* cap. 30.

même ; qu'il s'abandonne à lui-même pour trouver quelque choſe de nouveau, pour le changer, & pour le quitter ; qu'il n'eſt point eſclave de ceux qui l'ont devancé ; mais qu'il leur prête ſon conſentement.

Si quelqu'un a donc dit quelque choſe à propos, il le ſaiſit, & l'applique à ſon uſage. Il dit qu'il faut faire la même choſe dans la Philoſophie que dans le Senat : lorſque quelqu'un y propoſe un avis, dont une partie plaît & l'autre non, on diviſe l'avis, & on en prend ce qui agrée : parceque de s'attacher inſéparablement à quelqu'un, ce n'eſt pas une aſſociation ; mais une faction. Il ſe mocque de ces Philoſophes devoüez, marchans toûjours ſur les traces des autres, & jamais ſur les leurs, dans l'importante recherche dont il s'agit ; je veux dire celle de la Verité, que l'on cherche encore depuis ſi long-tems, & qu'ils ne trouveront jamais ; particulierement s'ils ſe contentent de ce qui eſt déjà trouvé. Il ne défend pas que l'on ne marche dans le chemin battu ; mais ſi l'on en trouve un plus uni, il veut qu'on

le ſuive. Quoiqu'il eût donc pris parti avec les Soïciens, il les abandonne ſouvent, & devient Epicurien.

Je ne puis pas me diſpenſer d'alleguer Origene (*a*), qui avoit coûtume de parcourir les Ecoles des Philoſophes, & d'en enlever quelque butin. Il ſuivoit en cela la pratique de Clement Alexandrin (*b*), ſon maître, qui jugeoit que la ſeule Secte qui méritoit le nom de Philoſophie, étoit non pas celle qui reclame Platon pour ſon Auteur, ou Ariſtote, ou Epicure, ou Zenon; mais celle qui prend ce qu'il y a de meilleur dans chacune de ces Sectes, & que l'on appelle Eclectique.

Lactance (*c*) eſt de ce même ſentiment; il déclare qu'il ſuivra ceux qui ramaſſeront la Verité qui eſt répandue dans les Sectes différentes, & la réduiront en un ſeul corps; mais que cela ne ſe peut faire que par un homme qui connoiſſe la Verité, & que

(*a*) *Origenian.* Libr. II. cap. 1. §. 4.
(*b*) *Clem. Alex. Strom.* Libr. I.
(*c*) *Lactant.* Libr. VII. cap. 7.

que perſonne ne peut connoître la Verité que celui qui ſera inſtruit de Dieu. Il reprend fortement ceux qui s'étant addonnez à une Secte, rejettent toutes les autres, comme vaines & fauſſes, & combattent ſans diſcernement toutes les raiſons de leurs adverſaires.

Dans cette Secte de Medecins, que l'on appelle Méthodique, & qui approche fort de la Doctrine des Sceptiques, ſelon le témoignage de Sextus Empiricus, quelques-uns ont fait profeſſion d'être Eclectiques. De ce nombre étoit Archigene d'Apamée. Cette nouvelle Societé de Philoſophes Anglois, qui a élevé tant d'excellens Eſprits, condamne l'arrogance des Dogmatiques, & ſans s'attacher à aucune Secte, elle s'employe uniquement à choiſir & à cultiver ce que l'on a trouvé juſqu'ici de meilleur, ou à trouver quelque choſe de mieux, plus digne d'être ſuivie par ceux qui viendront après elle, que de ſuivre ceux qui l'ont devancée. Si vous ajoûtez à cette liſte tous ceux qui ne ſont pas tellement devoüez à une Secte, qu'ils ne ſe ſont reſervé la liberté de faire des

courſes dans les autres, & de les piller, le nombre ira à l'infini.

Contre cette méthode on m'alleguera la contradiction qui ſe trouvera entre ces opinions ramaſſées : Car étant tirées de principes différens, il ne ſemble pas qu'elles puiſſent convenir enſemble. Mais j'entens que l'on commence ce choix par les principes mêmes; car après qu'on les aura établis, l'on n'admettra aucunes opinions, qui ne conviennent entre elles, & avec ces principes. Si quelqu'un, par exemple, admet le Vuide avec Democrite, il ſera ridicule, s'il ſoûtient avec Des Cartes que la nature du corps conſiſte dans l'étenduë en longueur, largeur & profondeur.

On s'abuſeroit bien ſi l'on croyoit que Potamon, & les Eclectiques, dont il a été le Prince, ont été ſi inconſiderez, que d'embraſſer des opinions repugnantes & contradictoires. Il avoit formé un certain Syſtême, dont il avoit renfermé les élémens dans un petit Livre. Peut-on douter qu'il n'eût trouvé quelque rapport, & quelque convenance entre les parties de ce Syſtême. Il faut croire le ſemblable

blable des autres Eclectiques, qui ont été en cela si circonspects, qu'ils ne se sont pas même assujetis à toutes les opinions de Potamon; mais seulement à sa méthode de prendre de tous côtez ce qui semble le meilleur. Pour moi, quoique j'approuve fort cette voye, je ne prétens pas pour cela passer pour Potamonicien, ou pour Eclectique; car ce seroit m'attacher à une Secte, & c'est ce que je veux éviter sur toutes choses, de-peur de me priver de la liberté de mes sentimens.

D'ailleurs, il y a apparence que Potamon a été Dogmatique, & on le peut conjecturer de ce que ceux qui ont ramassé les principaux chefs de son Systême, n'en rapportent aucun qui ait quelque convenance avec les Sectes qui établissent la Loi de douter; & à peine en trouverez-vous un parmi les Eclectiques, qui se soit attaché aux Academiciens, ou aux Sceptiques. Enfin il y a plusieurs points, sur lesquels je suis dans des sentimens bien différens de ceux de Potamon & des autres Eclectiques.

CHAPITRE XI.

Puiſqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Academiciens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la ſienne propre.

SI quelqu'un me demande maintenant ce que nous ſommes, puiſque nous ne voulons être ni Academiciens, ni Sceptiques, ni Eclectiques, ni d'aucune autre Secte; je répondrai que nous ſommes nôtres, c'eſt-à-dire, libres, ne voulans ſoumettre notre Eſprit à aucune autorité, & n'approuvans que ce qui nous paroît s'approcher plus près de la Verité. Que ſi quelqu'un par mocquerie, ou par flatterie, nous appelle ἰδιζυγώμονας, c'eſt-à-dire, attachez à nos propres ſentimens, nous n'y répugnerons pas.

Fin du Livre ſecond.

LIVRE

LIVRE TROISIÉME.

On propoſe les Objections de nos adverſaires, & on les réfute.

CHAP. I. *Premiere Objection, que nous ôtons l'uſage de la Vie.*

CHAP. II. *Seconde Objection, que nous nous privons de la Science.*

CHAP. III. *Troiſiéme Objection, que nous avons le* Criterium, *ou la Regle du diſcernement du vrai & du faux.*

CHAP. IV. *Quatriéme Objection, que notre maniere de Philoſopher ne fait point de Secte.*

CHAP. V. *Cinquiéme Objection, que lorſque nous diſons qu'il n'y a rien de vrai, ni de faux, ni de démonſtration, nous nous condamnons nous-mêmes.*

CHAP. VI. *Sixiéme Objection, qu'on ne peut preſque pas douter ſans impieté, ſi Dieu n'a pas fait l'homme de telle ſorte, qu'il ſe trompe toûjours.*

CHAP. VII. *Séptieme Objection, que cette Loi de douter ſemble empêcher l'Eſprit de l'homme de ſe ſoumettre à la Foi, & favoriſer la corruption des mœurs.*

CHAP. VIII. *On répond aux Objections de nos adverſaires.*

CHAP. IX. *Premiere Objection.*

CHAP. X. *Seconde Objection.*

CHAP. XI. *Troiſiéme Objection.*

CHAP. XII. *Quatriéme Objection.*

CHAP. XIII. *Cinquiéme Objection.*

CHAP. XIV. *Sixiéme Objection.*

CHAP. XV. *Septiéme Objection.*

CHAP. XVI. *Pourquoi la Doctrine des Academiciens & des Sceptiques a été rejettée.*

CHAP. XVII. *Concluſion.*

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

Premiere Objection, que nous ôtons l'usage de la Vie.

NE croyez pas, mes Amis, que je me sois rendu sans résistance à cette Doctrine captieuse, & que j'aye trahi la veritable Philosophie par un lâche silence. J'ai pris au contraire le parti des Dogmatiques avec chaleur. Je veux vous rendre compte de la suite de notre entretien : Car notre Provençal croyant avoir épuisé cette matiere, & établi son Système hors de toute contradiction, & m'avoir entierement convaincu, il mettoit la conclusion à sa dispute par ces paroles : Vous avez entendu le discours d'un homme qui n'est pas peut-être assez modeste, ayant osé devant vous me constituer, non seulement arbitre ; mais même censeur & reformateur entre tant d'habiles Philosophes. Mais vous l'avez voulu, & il a fallu vous obéir ; & j'ai cru faire une moindre faute de m'engager

dans l'examen de ces queſtions embarraſſées & difficiles, que de manquer d'égards pour le déſir d'une perſonne que je fais profeſſion d'aimer & d'honorer.

Aſſurément, lui dis-je, vous m'avez fait un très-grand plaiſir ; car vous êtes entré dans des recherches qui m'ont agréablement inſtruit, & ſur leſquelles il me ſera fort doux dans l'avenir de faire de longues & de ſérieuſes réfléxions. Mais ne croyez pas être quitte tout-à-fait de cette diſſertation, que vous avez bien voulu entrependre à ma priere. Car vous avez maintenant à combattre contre des Troupes de Dogmatiques, gens mutins & peu traitables, dont je crains que vous ne puiſſiez pas ſoûtenir l'aſſaut. Voici le premier coup qu'ils vous porteront. Vous l'avez bien prévu ; mais il me ſemble que vous ne l'avez pas tout-à-fait évité. Ils vous diront, que puiſque la Philoſophie que vous ſuivez ne ſouffre point qu'on s'arrête au témoignage des Sens, obſcurcit l'Entendement, confond le vrai avec le faux, & prive l'homme de ſa propre approbation & de

de ſon jugement, il s'enſuit que cette Philoſophie *renverſe tout l'état de la Vie*, pour parler comme Tertullien (*a*), trouble tout l'ordre de la nature, ôte toute ſorte d'action, & que perſonne n'a plus la liberté de ſe remuer.

CHAPITRE II.

Seconde Objection, que nous nous privons de la Science.

NOus ſuivons, dites-vous, les coûtumes, nous obéiſſons aux loix, nous nous laiſſons entraîner par le mouvement des autres hommes, de-peur que nous demeurions immobiles & attachez à la terre, comme des troncs d'arbres. Mais vous vous privez de la ſcience, qui eſt la plus claire lumiere de l'Entendement, ſans y laiſſer la moindre étincelle qui vous aide à voir la Vérité. C'eſt principalement pour cette cauſe, que la Secte des Pyrrhoniens s'eſt éteinte par la longueur du tems, ou

(*a*) *Tertull. De Anim.* cap. 17.

ou a été rejettée par les Payens : Car en la recevant, il falloit abandonner toutes les autres Sciences. C'eſtpourquoi l'on a vû ſortir peu ou point de gens ſavans des Ecoles des Sceptiques, ni même de l'Academie moderne, que je conviens avec vous avoir été un véritable Pyrrhoniſme.

CHAPITRE III.

Troiſiéme Objection, que nous avons le Criterium, *ou la Regle du diſcernement du vrai & du faux.*

CE que vous dites, que vous ſuivez les vraiſemblances, au défaut des Veritez, ne nous ſatisfait pas davantage : Car ſi vous demeurez d'accord qu'il ſe trouve dans les choſes quelque apparence & quelque marque de Verité, que vous puiſſiez ſuivre, vous ſerez obligez d'avoüer que vous avez quelque Regle du diſcernement du vrai & du faux : Car cette apparence ou marque de Verité, qu'eſt-ce autre choſe que ce qui fait le diſcernement du vrai & du faux ?

faux ? Que ſi je vous fais avoüer qu'il y a quelque Regle du diſcernement du vrai & du faux, l'accès eſt ouvert à la Verité.

Voyez de là ce qui s'enſuit : quand vous trouvez en quelque choſe quelque apparence de Verité, qui vous donne lieu de dire que cette choſe eſt vraiſemblable & probable, vous comprenez & connoiſſez que cette choſe eſt vraiſembable ; & vous affirmez enſuite ce que vous avez ainſi compris & connu, & vous le ſuivez dans l'uſage de la vie, & par conſéquent vous y donnez votre conſentement & votre créance. Et lorſque vous direz qu'il y a de certaines choſes qui ſont vraiſemblables ; mais qu'il n'y a rien de vrai, & que tout eſt incertain, vous avancez cela même comme une choſe véritable : car ſi vous l'avancez comme une fauſſeté, nous nous en tenons là, & nous n'avons que faire de chercher d'autre réponſe.

Pourquoi donc ſoûtenez-vous qu'on ne peut rien comprendre ? Pourquoi défendez-vous que l'on n'affirme rien, puiſqu'il eſt viſible que vous comprenez,

prenez, & que vous affirmez ? Donc ces tenebres des doutes s'évanouïſſent, les fondemens de la ſcience ne ſont point ébranlez, & toutes ces ſubtilitez des Academiciens & des Sceptiques ſont détruites.

CHAPITRE IV.

Quatriéme Objection, que nôtre maniere de Philoſopher ne fait point de Secte.

C'Eſt encore un grand ſujet de reproche à faire à votre maniere de Philoſopher, que ne faire point de corps, ni de véritable Syſtême de doctrine; car errante, vagabonde, incertaine comme elle eſt, ne ſe fixant à rien, n'ayant aucuns Principes, ennemie de toutes les autres Sectes, pourroit-elle s'attribuer le titre de Secte, qu'elle refuſe à toutes les autres ?

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Cinquiéme Objection, que lorſque nous diſons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, ni de Démonſtration, nous nous condamnons nous-mêmes.

DE-plus vous qui tendez des pieges à tous les autres Philoſophes, vous vous embarraſſez vous-même dans des entraves, d'où toute l'addreſſe du monde ne vous peut dégager. Car lorſque vous dites qu'il n'y a rien de vrai ni de faux que l'Eſprit humain puiſſe comprendre, ou cela eſt vrai, ou il eſt faux. Si cela eſt vrai, il y a donc quelque choſe de vrai, & partant vous vous trompez, quand vous dites qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. Si cela eſt faux, vous vous trompez encore, en avançant quelque choſe de faux. Vous vous jettez dans un pareil embarras, lorſque vous dites qu'il n'y a point de Démonſtration. Car, ou les argumens que vous apportez pour le prouver,

prouver, le prouvent, ou ils ne le prouvent pas. S'ils le prouvent, puiſque prouver par argumens, c'eſt démontrer, il faut que vous avouïez qu'il y a des Démonſtrations. S'ils ne le prouvent pas, puiſque vous aurez entrepris vainement de prouver qu'il n'y a point de Démonſtrations, vous ſerez forcé d'avouër qu'il y a des Démonſtrations.

CHAPITRE VI.

Sixiéme Objection, qu'on ne peut preſque pas douter ſans impieté, ſi Dieu n'a pas fait l'homme de telle ſorte, qu'il ſe trompe toûjours.

VOicî encore une autre batterie que l'on dreſſe contre vous. Si Dieu avoit fait l'homme de telle nature, qu'il ſe trompât toûjours, même dans les choſes qui lui paroiſſent les plus évidentes, comme Des Cartes l'a propoſé, il s'enſuivroit que Dieu ſeroit trompeur; ce qu'aucun homme craignant Dieu, & d'un ſens raſſis, ne dira jamais, & moins encore

core un homme auſſi ſage que vous. Car Dieu eſt (a) *plein de Verité ; il eſt la voye, la Verité, & la vie ; il éclaire tout homme venant en ce monde ;* tant s'en faut qu'il le forme de telle ſorte, qu'il ſe trompe toûjours.

CHAPITRE VII.

Septiéme Objection, que cette Loi de douter ſemble empêcher l'Eſprit de l'homme de ſe ſoumettre à la Foi, & favoriſer la corruption des mœurs.

ENfin cette methode de douter, de ſuſpendre ſon jugement, & de ne donner jamais ſon conſentement ; cette methode, dis-je, que vous croyez ſi propre à ſoumettre nos Eſprits à la Foi, me ſemble au contraire les en éloigner : Car qu'y a-t-il de ſi éloigné de la ſoumiſſion que l'on doit à la Foi, que de ne vouloir pas ajoûter Foi aux choſes les plus évidentes ? Qui ſera celui, dont l'Eſprit accoûtumé

(a) *Joh.* I. 14. & XIV. 6. & I. 9.

tumé par un long exercice, à réſiſter au témoignage des Sens & à la force de la Raiſon, ſe ſoumettra volontiers aux myſteres de la Foi, qui ſont obſcurs de leur nature, & n'empruntent le ſecours ni des Sens, ni de la Raiſon.

Tertullien (*a*) en parle en homme ſage : *Que fais-tu, téméraire Academicien? Tu renverſes tout l'état de la vie; tu troubles tout l'ordre de la nature; tu rends aveugle la providence de Dieu, qui pour rendre ſes ouvrages intelligibles, habitables, & pour nous les diſpenſer & nous en faire jouïr, les a fait dépendre des Sens trompeurs & menteurs.* Il dit enſuite : *Il ne nous eſt pas permis de douter de la fidelité des Sens, de-peur que l'on n'en doute auſſi en ce qui regarde le Chriſt, & que l'on ne diſe peut-être qu'il aura vû fauſſement Satan précipité du Ciel; ou qu'il aura entendu fauſſement la voix du Pere lui rendant témoignage.* Saint Auguſtin (*b*) a parlé avec la même

(*a*) *Tertull. De Anim.* cap. 7.
(*b*) *Auguſtin. Enchirid. ad Laurent.* cap. 20. & *De Civit. Dei.* Libr. XIX. cap. 18.

ıême ſageſſe, lorſqu'il a dit : *Si vous rez le conſentement vous ôtez la Foi ; arcequ'on ne croit rien ſans le con-ènement.* Et dans un autre endroit, parlant des Academiciens, à qui tou-es choſes ſont incertaines: *La Cité de Dieu*, dit-il, *déteſte une telle metho-de de douter, comme une extravagan-ce, ayant ſur les choſes qu'elle com-prend par l'Entendement & la Raiſon, une ſcience, petite à la verité (à cau-ſe du corps qui appeſantit l'Ame, par-ceque, comme le dit l'Apôtre, Nous ſavons en partie) mais néanmoins très-certaine : & elle ajoûte foi aux Sens, dans l'évidence de chaque choſe, deſquels l'Entendement ſe ſert par le corps : par-ceque ceux qui ne croyent pas qu'il faille jamais ſe fier à eux, ſe trom-pent d'une maniere bien plus digne de compaſſion.*

C'eſt aſſurément avec beaucoup de juſtice, que les Peres de l'Egliſe pren-nent la protection de la Raiſon con-tre les Academiciens : Car ſi nous n'écoutons pas la Raiſon, ce fonde-ment, *Dieu eſt*, ſur lequel la Rai-ſon appuye la Religion Chrétienne, ſera détruit. Ces premiers principes, qui

qui nous ſont connus par la lumiere naturelle, & d'où dépend la Foi, deviendront incertains ; une même choſe ne peut pas être, & n'être pas en même tems ; une même choſe ne peut pas être en même tems, cela, & autre choſe ; une même propoſition ne peut pas être en même tems vraye & fauſſe, être crue & n'être pas crue.

Toutes les concluſions Théologiques deviendront auſſi incertaines, ſi les deux propoſitions d'où elles ſont tirées ne ſont certaines d'une certitude divine : car ſi l'une des deux n'eſt certaine que d'une certitude humaine, & qu'elle ſoit ſeulement connue par la lumiere naturelle ; la concluſion qui ſelon la doctrine de l'Ecole, ſuit toûjours la plus foible des deux propoſitions, ne ſera certaine que d'une certitude humaine. Prenons pour exemple cette concluſion : Jeſus-Chriſt eſt un Animal raiſonnable, qui eſt tirée de ces deux propoſitions, Tout homme eſt Animal raiſonnable, Jeſus-Chriſt eſt homme. La premiere de ces deux propoſitions n'eſt certaine que d'une certitude humaine.

maine. L'autre eſt certaine d'une certitude divine.

Les motifs de credibilité, qui nous propoſent les Myſteres de la Foi comme croyables, perdront auſſi leur force & leur effet : car ſi ils ne paroiſſent pas croyables à l'Eſprit avec certitude & évidence, mais ſeulement avec probabilité, la volonté ſe portera vers une choſe inconnue, & l'Entendement croira avec imprudence, & non ſans quelque crainte d'erreur. La Foi étant ainſi ébranlée, elle ſera ſuivie de la corruption des mœurs : car quiconque penſera qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, il penſera auſſi qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais; & c'eſt ce que les Sceptiques n'ont pas eu honte de dire. Comment un Eſprit prévenu de cette erreur, pourra-t-il refrener ſon libertinage ? Et c'eſt cette autre raiſon, & peut-être la principale, qui a obligé les Chrétiens à rejetter entierement la Secte des Pyrthoniens ; parcequ'elle détruit la Foi, & qu'elle corrompt les bonnes mœurs. C'eſt auſſi ce qui a obligé le grand défenſeur de la Verité, & de la pieté, St. Auguſtin, dont je viens

de

de vous raporter le témoignage, de combattre les Academiciens étant Chrétien, après avoir suivi leurs sentimens étant Payen. C'est à vous de voir maintenant comment vous pourrez vous tirer de toutes ces difficultez, qui ne me paroissent pas aisées à resoudre.

CHAPITRE VIII.

On répond aux Objections de nos adversaires.

POur moi, dit nôtre Provençal, je ne trouve pas ces difficultez si embarrassantes qu'elles vous paroissent. Mais avant que d'entreprendre d'y répondre, il faut vous avertir, que c'est un des avantages que notre Philosophie a par dessus les autres: d'être fortement confirmée par les Objections qui détruisent les autres. Car cela fait voir l'obscurité des choses, la foiblesse des jugemens, & l'égalité du poids des raisons contraires, qui se trouve en toutes choses: puisque dans les choses même que nous ne

ne propoſons qu'en héſitant, & avec incertitude, nous ne ſommes pas à couvert des contradictions; deſorte que nous ne ſaurions rien ſçavoir ni rien ignorer avec aſſurance.

Il faut auſſi vous avertir, que vous ne devez pas eſperer davantage de vos Objections, que ceux qui ayant attaqué les Academiciens & les Sceptiques par une infinité de diſputes, ont enfin reconnu qu'ils n'y avoient rien gagné. Car nous apprenons de Plutarque, (*a*) que cette Doctrine, après avoir été attaquée avec chaleur par d'excellens Philoſophes & par une infinité de volumes, n'a pourtant point été entamée, & s'eſt conſervée en ſon entier. Afin que vous en faſſiez vous-mêmez l'épreuve, il faut examiner vos Objections.

(*a*) *Plutarch. contr. Color.*

CHAPITRE IX.

Réponſe à la premiere Objection.

VOus dites premierement que nous privons l'homme de ſes Sens, que nous aveuglons ſon Eſprit, que nous confondons le vrai & le faux, & partant que nous renverſons tout l'uſage de la vie. C'eſt une vieille plainte & uſée, & ſouvent refutée par les anciens Academiciens & Sceptiques, qui ont répondu, comme je vous l'ai déjà dit, qu'autre choſe eſt de vivre, autre choſe de Philoſopher.

Lorſqu'il s'agit de conduire ſa vie, de s'acquitter de ſes devoirs, nous ceſſons d'être Philoſophes, d'être contrarians, douteux, incertains; nous devenons idiots, ſimples, crédules; nous appellons les choſes par leurs noms; nous reprenons nos mœurs & notre Eſprit; nous conformons nos mœurs aux mœurs des autres hommes, à leurs coûtumes, à leurs loix. Moi qui doutois tantôt ſi j'étois, s'il

y avoit d'autres hommes, je bannis maintenant toutes ces penſées ; & comme étant aſſuré que je ſuis, & que les autres hommes ſont, je mange, je bois, je marche, je vais voir mes Amis, je les ſaluë, je les entretiens, j'affirme, je nie ; j'aſſure que cela eſt vrai, que cela eſt faux. Car comme dit Ciceron : (a) *Il y a grande différence entre la ſubtilité avec laquelle on recherche la Verité dans la diſpute, & celle avec laquelle on ajuſte ſon diſcours à l'opinion commune.*

Mais, me direz-vous, cela même fait votre conviction ; car vous vous trouvez convaincus par vôtre expérience & par l'uſage de la certitude des choſes dont vous aviez douté, & cette néceſſité vous retire de votre égarement & vous remet dans le bon chemin. N'eſt-ce pas une choordinaire & uſitée, de nous ſervir de pluſieurs choſes comme véritables, & d'en jouïr, quoique nous ſachions bien qu'elles ſont incertaines,

(a) *Ciceron. Offic.* Libr. II.

nes, où même entierement fauſſes.

Les Aſtronomes ont inventé de certaines deſcriptions des Orbes céleſtes, qu'ils appellent des Syſtêmes & des Hypotheſes. Ils ne les croyent point veritables, & ne les donnent point comme telles; & en effet elles ne peuvent être toutes veritables, l'Hypotheſe de Copernic étant différente de celle de Tycho, & l'une ne détruiſant l'autre. Chacun d'eux ſe ſert pourtant utilement de ſon Hypotheſe, pour expliquer les mouvemens des Aſtres, & pour prédire les Eclipſes du Soleil & de la Lune. Il eſt faux que la Terre ne ſoit qu'un point; & néanmoins dans l'uſage de l'Aſtronomie, dans la deſcription des Quadrans Solaires, on ſuppoſe cela comme certain.

Dans cette partie que l'on appelle l'Analyſe, on a coûtume de ſuppoſer la choſe que l'on cherche & qui eſt inconnuë, comme veritable & connuë, & par-là on vient à la connoiſſance de ce que l'on cherchoit. Combien les hommes préparent-ils de ſecours pour leur vieilleſſe, à laquelle ils ne ſavent pas s'ils parviendront.

Un

Un Voyageur qui ne ſçait point le chemin qu'il doit tenir, ne s'arrête pas pourtant dans le carrefour qu'il rencontre.

CHAPITRE X.

Réponſe à la ſeconde Objection.

PAr votre ſeconde Objection, vous prétendez que j'éteins la lumiere de la ſcience, & que je répans les ténébres d'une profonde ignorance. N'avez-vous point autre choſe à me dire que ce qui a déjà été dit cent fois ? J'attendois quelque choſe de vous, plus nouveau, & plus exquis. Contre cet argument ſuranné, j'uſerai d'une réponſe qui n'eſt pas vaine, & dont je me ſuis déjà ſervi, que vous nous attribuez ſans raiſon la faute de la nature, ſi toutefois on peut dire que la nature ſoit capable de quelque faute.

Celui qui a dit que l'homme étoit un bouillon d'eau, eſt-il cauſe que l'homme n'eſt qu'un bouillon ? Si je dis que l'homme ne peut pas regar-

der le Soleil, ſuis-je reſponſable de la foibleſſe de ſes yeux ? Ecoutez ce que dit Seneque (*a*) : *La Verité eſt profondement cachée, & nous ne pouvons pas nous plaindre de la malignité de la nature, parceque rien n'eſt difficile à découvrir, que les choſes dont la découverte ne rapporte point d'autre fruit que d'avoir été découvertes. Tout ce qui peut nous rendre meilleurs, & plus heureux, a été mis par la nature devant nous ou près de nous.* C'eſt donc ſans ſujet que le même Seneque (*b*) ſe plaint en un autre endroit, que la Philoſophie qui enſeigne à douter, ne nous fournit aucune lumiere qui conduiſe notre Eſprit à la Verité ; mais qu'elle ſe crêve les yeux à elle-même.

Cette Philoſophie ne ſe crêve point les yeux ; mais elle vous avertit de votre aveuglement, vous qui croyïez avoir des yeux fort clairvoyans. De même que celui qui dit qu'une taupe n'a point d'yeux, ne crêve pas les yeux

(*a*) *Senec. De benef.* Libr. VII. cap. 1.
(*b*) *Senec.* Epiſt. 88.

yeux de la taupe. Si votre vaine opinion vous fait plaiſir, ſi vous aimez que l'on vous flatte, ſi vous voulez paroître ſçavoir ce que vous ne ſçavez pas, jouïſſez de votre erreur; mais qu'il nous ſoit permis d'ignorer ce que nous ignorons. Nous ne nous relâcherons pas pour cela dans l'étude de la ſcience; nous ne renoncerons pas au travail & aux Bonnes Lettres; car tandis que vous cultiverez les Sciences, dans la veine eſperance de connoître la Verité, nous les cultiverons de notre côté, dans l'eſperance de trouver ce qui eſt de plus probable & de plus vraiſemblable.

Accuſerez-vous de pareſſe & d'ignorance tant d'excellens Philoſophes dont nous avons oppoſé un ſi grand nombre aux Dogmatiques? Certainement ſi nous voulons leur rendre juſtice, nous les reconnoîtrons pour les Auteurs & les Princes de la plûpart des Sciences & des Beaux Arts. Ce n'a donc pas été de-peur de l'ignorance, que ces Philoſophes pleins de vent ont rejetté la Secte d'Arceſilas, de Carneade & de Pyrrhon; mais ils l'ont rejettée de-peur

d'être contraints d'avouër leur ignorance. Il faut ajoûter à cela, que ne nous attachans à aucune Secte, & ſuivans ſeulement la probabilité, nous ſommes obligez de peſer les argumens des partis oppoſez, comme le pratiquent les Accademiciens : ce qui ne ſe peut faire ſans baucoup d'étude, & d'érudition. Les Dogmatiques au contraire s'appliquent uniquement à connoître la nature, la conſtitution, & les argumens de la Secte qu'ils ont embraſſée, ſans ſe mettre en peine du reſte. C'eſt ainſi qu'en uſent aujourd'hui la plûpart des Profeſſeurs de la Doctrine d'Ariſtote.

Après avoir appris cette méthode de Philoſophie, que l'on enſeigne dans les Ecoles, & qu'ils l'ont réduite en préceptes proportionnez à la portée de leurs Diſciples, ils ſe ſoucient fort peu de ce qu'ont penſé Platon, Epicure, & Zenon. Ils ne ſe donnent pas la peine de lire Ariſtote, & ils ne ſavent pas même ſi la Doctrine des Peripateticiens, qu'ils font profeſſion d'enſeigner, eſt veritablement la Doctrine des Peripateticiens. Epicure lui-même, après s'être contenté

tenté de réplâtrer la Doctrine de Democrite, il ne mépriſa pas tant les autres Sciences, qu'il fit ſemblant de les mépriſer, pour cacher ſon ignorance, prétendant qu'elles étoient inutiles pour acquerir la veritable ſcience; quoique cependant Nauſiphane, qui lui avoit enſeigné la Philoſophie, & qui avoit été Diſciple de Pyrrhon, fût un très-ſçavant homme. Et dans la ſuite pluſieurs Academiciens, & même pluſieurs Sceptiques, ſont parvenus à un haut degré d'érudition.

Pour Des Cartes, quoiqu'il eût étudié avec ſoin les Anciens Philoſophes, & pluſieurs des modernes, il affectoit cependant de paroître les ignorer, pour être cru l'unique inventeur de ſa Doctrine. En quoi pluſieurs de ſes Diſciples l'ont trop ſuivi; car ils ont imité ſa feinte ignorance par une ignorance véritable. Cependant ces défenſeurs de l'ignorance, ces ennemis de l'érudition, ce qui ne paroît que trop par leurs Ouvrages, ne laiſſent pas pourtant de redire toûjours la même chanſon contre les Academiciens, & de les ac-

cuſer d'une profonde ignorance : parceque, diſent-ils, par la profeſſion qu'ils font de ne rien ſçavoir, ils ſe reconnoiſſent les plus ignorans de tous les hommes. Comme ſi lorſqu'ils ne ſavent rien, ils avoüoient que les autres en ſavent plus qu'eux.

Mais ces Philoſophes ſi attentifs, qui nous recommandent l'attention par tous leurs Ouvrages, auroient dû faire attention, que le mot de *ſçavoir* eſt équivoque, & qu'autre choſe eſt de ſçavoir avec une entiere évidence, & une parfaite certitude; autre choſe de ſçavoir probablement; que les Academiciens ſavent de cette derniere maniere, ainſi que tous les autres hommes; mais que perſonne ne ſçait de la premiere maniere. Ils diſent que les Academiciens affectent de paroître douter de toutes choſes, & même des plus certaines, pour ſe donner dans le Public la réputation de Gens d'Eſprit. C'étoit donc pour paroître Gens d'Eſprit, que les Carteſiens, & Des Cartes avant eux, vouloient que pour connoître la Verité, ou ſe dégageât l'Eſprit des opinions dont on étoit prévenu, & qu'ils appellent

pellent des Préjugez. Mais il eſt aiſé d'appercevoir, & par ce reproche, qu'ils font, & par tous leurs Ouvrages, qu'ils n'ont aucune teinture de la belle Litterature, & qu'ils n'ont même jamais ſçu quels ont été les ſentimens des Academiciens & des Sceptiques.

CHAPITRE XI.

Réponſe à la troiſiéme Objection.

PAſſons à votre Objection, par laquelle vous nous voulez faire accroire que nous voyons ce que nous ne voyons point, je veux dire le vrai & le faux, & que nous les pouvons diſcerner à de certaines marques qui les diſtinguent. Il eſt veritablement aſſez ſurprenant que vous ſachiez ce que je vois, & que je ne le ſache point. J'ai dit qu'il ſe trouve dans les choſes une apparence de Verité que nous ſuivons. Vous inferez delà que nous avons une Régle de diſcernement entre le vrai & le faux, puiſque cette apparence de Verité eſt ce qui nous fait diſcerner le vrai

d'avec le faux. Mais cette apparence de Verité n'eſt pas une marque certaine de Verité, qui étant apperçue nous faſſe connoître, que ce qui la porte eſt veritable; c'eſt ſeulement une apparence extérieure, laquelle étant apperçue dans quelque objet, nous fait dire, non pas que la Verité s'y rencontre, puiſque cette même apparence ſe rencontre quelquefois avec la fauſſeté; mais ſeulement que la vraiſemblance & la probabilité s'y rencontre.

Car comme Zeuxis ayant vû l'image d'un rideau peint dans le tableau de Parrhaſius, trompé par la reſſemblance, crut que c'étoit effectivement un rideau; ſi après avoir reconnu ſon erreur il eût vû un rideau effectif étendu ſur le tableau, il eût douté ſi ç'auroit été veritablement un rideau; & il eût cru ſeulement qu'il y auroit eu là une apparence de rideau, ſoit veritable, ſoit faux, juſqu'à ce qu'il eût examiné de plus près la Verité. Nous pareillement ayant remarqué ſouvent dans les choſes une apparence de Verité, où nous avons ſçu que la Verité ne ſe rencontroit pas, lorſque

que cette même apparence de Verité ſe préſente à nous, nous devons penſer, ſi nous ſommes ſages, que la vraiſemblance ſe trouve là, mais non pas la Verité; & qu'une telle vraiſemblance peut provenir de la Verité & de la fauſſeté. Tant s'en faut donc que cette apparence ſoit une Regle pour diſcerner le vrai & le faux, (puiſque nous avons reconnu qu'elle eſt commune au vrai & au faux) nous nous reſolvons de nous abſtenir à l'avenir de diſcerner le vrai du faux, & d'y donner notre créance & notre conſentement.

Mais, direz-vous, pour reconnoître la vraiſemblance, il faut connoître auparavant la Verité: Car je ne puis pas ſavoir ſi le portrait de Pierre reſſemble à Pierre, ſi je ne connois Pierre auparavant. Or les connoiſſances que nous avons, & de la Verité, & de Pierre, ſont également incertaines: car nous n'avons ces connoiſſances que par des Idées qui ſe trouvent dans notre Eſprit: & je vous ai fait voir fort au long, que des Idées ſont des marques très-incertaines de la Verité des choſes.

Et

Et parce que nous n'avons aucune Regle de Verité, à laquelle nous puiſſions appliquer nos Idées, l'Idée de Pierre, qui eſt provenue de Pierre, eſt auſſi incertaine que l'Idée de la Verité que je me ſuis formée; & je ne ſuis pas plus aſſuré que l'Idée que j'ai de Pierre eſt véritable, que l'Idée que j'ai de la Verité. De même donc que lorſque je dis que l'image de Pierre eſt ſemblable à Pierre, cela ſignifie que l'Idée que j'ai de l'image de Pierre me paroît ſemblable à l'Idée que j'ai de Pierre; ainſi quand je dis que l'apparence de Verité que je trouve dans un objet eſt vraiſemblable, c'eſt-à-dire, eſt ſemblable à la Verité, cela ſignifie que l'Idée que j'ai de cette apparence, me paroît ſemblable à l'Idée que j'ai du vrai.

Quant à ce que vous ajoûtez, que ſi l'on ne connoît le vrai, l'on connoît au moins le vraiſemblable; parceque quand nous diſons que l'apparence de Verité ſe trouve dans quelque choſe, nous connoiſſons cela, & nous l'affirmons; & que quand nous ſuivons cette apparence, ou reſſemblance

reſſemblance de Verité, nous y donnons notre conſentement; & partant que nous n'ayons pas raiſon de dire que l'homme ne peut rien comprendre, qu'il ne doit rien affirmer, qu'il ne doit jamais donner ſa créance : il eſt aiſe de vous répondre : Car lorſque je dis que je découvre en quelque choſe une apparence de Verité, je veux dire que j'ai deux Idées empreintes dans mon Eſprit; ſavoir l'Idée de l'apparence de la Verité, & l'Idée de la Verité; leſquelles étant comparées enſemble, me paroiſſent ſemblables. Comme quand je vois Pierre, l'Idée de Pierre ſe trouve auſſi-tôt dans mon Eſprit. Et parceque je ne puis pas comparer l'Idée de Pierre avec Pierre même, parceque Pierre n'eſt pas dans mon Eſprit, mais ſeulement ſon Idée; l'origine de cette Idée eſt entierement incertaine, ainſi que la reſſemblance qu'elle a avec la choſe qu'elle repréſente; & je ne connoîtrai jamais par elle avec certitude & avec évidence, que Pierre eſt là préſent. Cela me paroît néanmoins probable, parce qu'en d'autres rencontres des Idées ſemblables

bles entr'elles m'ont paru ſignifier une convenance avec les choſes.

Or comme la Verité n'eſt autre choſe, comme je l'ai dit, que le raport & la convenance de l'objet exterieur avec le jugement que fait notre Entendement, en veüe de l'Idée provenue de cet objet : de même la vraiſemblance n'eſt autre choſe que l'apparence du raport & de la convenance de l'objet exterieur avec le jugement que forme mon Eſprit, en veüe de cette Idée. Quand j'applique donc mon Eſprit pour conſiderer l'Idée de Pierre qui eſt en moi, il me ſemble y appercevoir une certaine apparence de raport & de convenance avec Pierre. Je compare enſuite l'Idée de cette apparence avec l'Idée de Pierre; & les trouvant ſemblables, je dis que cette apparence eſt vraiſemblable.

Donc, dites-vous, nous connoiſſons du moins que ces Idées ſont ſemblables. Nullement ; car connoître c'eſt ſavoir très-ſûrement & très-évidemment. Or je ne connois pas toutes les Idées que j'ai dans mon Entendement. Pluſieurs traits, pluſieurs

ſillons, pluſieurs traces ſe forment dans mon Eſprit, ſans que je le ſache & ſans que j'y penſe; une grande quantité d'eſprits ſe porte à mon cerveau, une grande quantité s'en retire; ils ſont agitez en diverſes manieres. De là vient que ſans le vouloir je retiens & j'oublie une infinité de choſes; je ne me ſens pas toûjours la même force d'Eſprit; je ne me ſers pas toûjours également de ma Raiſon; & par conſéquent je ne ſuis pas maître des Idées des choſes; je ne ſuis pas aſſez inſtruit de la nature des Idées, de leurs cauſes, de leur origine & de leur extinction; & cela fait que je ne connois pas aſſez ſûrement leurs reſſemblances. Or je ne puis pas aſſurer avec certitude ce que je ne connois pas avec ſûreté.

Je crois vous avoir ſuffiſamment prouvé, que la fidélité du cerveau eſt douteuſe, & que nous ne connoiſſons point la nature de notre Entendement. Or il y a des images dans le cerveau, à ſavoir ces traits qui y ſont imprimez par le mouvement des eſprits & des nerfs. C'eſt de là que l'Entendement forme des Idées, qu'il

compare

compare entre elles, & y trouve des reſſemblances. Quelle connoiſſance certaine & indubitable puis-je donc tirer des inſtrumens d'une foi douteuſe ? Que puis-je affirmer ſans une perception ſûre & conſtante ? Quand donc un Academicien dit qu'il n'y a rien de vrai, que tout eſt incertain, qu'on ne ſçait rien, il n'avance pas ces propoſitions affirmativement ; mais narrativement. C'eſt-là que doit avoir lieu cette exception de Carneade & des Sceptiques, que j'ai déja alleguée, ſavoir que ces propoſitions s'enferment elles-mêmes, & que quand quelqu'un dit qu'on ne peut rien connoître, il n'en excepte pas cela même qu'il dit, & que ſon diſcours ſe détruit en détruiſant tous les autres diſcours : comme lorſque Samſon s'enveloppa ſous la même ruine, dont il écraſa tous ſes Spectateurs.

L'Objection d'Ariſtocle (*a*) ne nous ébranle pas, lorſqu'il dit que ſi ces propoſitions, par leſquelles nous détrui-

(*a*) *Ariſtocl. apud. Euſeb. Præf.* Libr. XIV. cap. 18.

truiſons les autres, ſont incertaines, & ſe détruiſent elles-mêmes, il eſt inutile de nous en ſervir, & qu'elles ne prouvent rien. Elles ne ſont pas inutiles, & nous ne nous en ſervons pas vainement, ſi elles détruiſent les autres propoſitions en ſe détruiſant elles-mêmes : car c'eſt ſeulement pour cela qu'on les employe, & non pas pour les établir & les ſoûtenir.

CHAPITRE XII.

Réponſe à la quatriéme Objection.

IL nous importe peu que vous refuſiez à notre doctrine, le titre de Secte & de Philoſophie : car pourvû que la choſe ſubſiſte, nous ne nous mettons guéres en peine du nom qu'on lui voudra donner. Ne l'appellez point Secte, mais le balai de toutes les Sectes ; appellez-la (a) *la Philoſophie de ne point philoſopher*, comme

(a) *Lactant.* Libr. III. cap. 5.

me quelques-uns l'ont appellée, j'y conſens. Nous aurions mauvaiſe grace d'uſurper le titre de Secte, lorſque nous le refuſons aux autres, puiſque nous ne connoiſſons pas mieux qu'eux la Verité dont l'ignorance nous leur fait refuſer ce titre.

Nous demeurons volontiers d'accord, qu'Arceſilas s'eſt percé du même trait dont il a percé tous les autres Philoſophes, comme Lactance (a) le lui a reproché. La Philoſophie Dogmatique, & la Philoſophie Aporetique, c'eſt-à-dire, la Philoſophie affirmative & la Philoſophie qui apprend à douter, auront un même ſort. Mais nous aurons cet avantage ſur eux, qu'ils ne ſavent pas qu'ils ne ſavent rien, & que nous le ſavons, quoiqu'incertainement & en doutant. De plus, ils ne nous conteſtent pas la vraiſemblance que nous ſuivons, & nous leur refuſons la Verité qu'ils recherchent.

Puiſque nos vûes vont donc plus loin que les leurs, & que nous avons pour

(a) *Lactant.* Libr. III, cap. 5.

pour nous notre ſuffrage & le leur, & qu'ils n'ont que le leur ſeul ; nous méritons mieux qu'eux ce nom éclatant de Philoſophes, & nous avons plus de droit qu'eux au titre de Secte. De-plus, ils ſont ſujets à ſe tromper, ce qui eſt indigne de gens qui ſe qualifient Philoſophes : mais nous qui n'affirmons rien, & qui ſuſpendons notre jugement en toutes choſes, tant que nous demeurerons en cet état, nous ne nous tromperons point, & nous ne pourrons nous tromper.

Laquelle donc de leur doctrine, ou de la nôtre, méritera mieux le nom de Secte ? Sera-ce celle, qui prenant des Dogmes incertains pour des véritables, & en tirant des conſéquences qui ne ſont pas plus certaines, & les mettant par ordre, & en compoſant un Syſtême ; les ſoûtient comme véritables, & s'y attache avec opiniâtreté ? Ou celle qui n'avançant aucuns Dogmes, n'affirmant rien, ne niant rien, ſe contente de propoſer ce qui lui paroît probable, & donne pour vraiſemblable ce qui eſt vraiſemblable, & en forme

me un eſpece de tiſſu ? Leſquels ſont mieux logez & plus ſûrement, ou ceux qui de foibles roſeaux & preſque caſſez, bâtiſſent une haute maiſon, & s'y logent ? Ou ceux qui ayant reconnu la foibleſſe de ces materiaux, & n'en trouvant point de plus ſolides, craignans d'être écraſez de la chute d'un tel bâtiment, & d'être enveloppez ſous ſes ruines, choiſiſſent pour leur retraite le fond d'un rocher, & une caverne naturelle, & y mettent leurs meubles, & leurs proviſions en aſſurance ?

Ces probabilitez même que nous ſuivons, ſe peuvent fort bien arranger en forme de Syſtême, compoſé de toutes ſes parties, & en état de ſe défendre contre toutes les attaques des Dogmatiques. Sextus Empiricus en eſt un bon témoin, qui nous a laiſſé une exacte deſcription de cette doctrine modeſte des Sceptiques, compoſée de toutes ſes parties, bien liées & bien unies entr'elles. Le tems a conſumé pluſieurs autres Ouvrages, qui enſeignoient ce que Sextus a enſeigné.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Réponſe à la cinquiéme Objection.

NOus nous demêlerons auſſi ſans peine de ces filets que vous nous tendez, & que vous croyez inſurmontables, lorſque vous raiſonnez ainſi : Si lorſque nous ſoûtenons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, nous diſons vrai, il s'enſuit qu'il y a donc quelque choſe de vrai, & partant que nous nous trompons. Que ſi en diſant qu'il n'y a rien de vrai & de faux, nous ne diſons pas vrai, il s'enſuit que nous nous trompons encore, en avançant une choſe fauſſe. Cet argument revient à ce que vous nous avez déja objecté, que lorſque je dis qu'on ne peut rien comprendre & qu'il ne faut rien affirmer, je comprens du moins cela & je l'affirme. Il faut donc nous ſervir de la même réponſe, ſavoir que lorſque je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, cette propoſition s'enferme elle-même, & qu'elle n'eſt pas exceptée de la loi générale qui prononce, qu'il n'y a rien de vrai ni de faux.

Vous

Vous verrez mieux à quoi aboutit cet argument, ſi nous le mettons en forme, comme vous l'allez voir. Lorſque je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, en diſant cela, ou je dis le vrai ou je dis le faux. Si je dis le vrai, j'ai donc dit le faux quand j'ai dit qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. Si je dis le faux en diſant qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, cette propoſition que j'ai avancée eſt donc fauſſe, ſavoir qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. D'où il s'enſuit, que ſoit que j'aye dit le vrai, ſoit que j'aye dit le faux, en avançant cette propoſition qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, cette propoſition eſt fauſſe.

Pour réponſe à ce raiſonnement, je ne vous accorde pas la premiere propoſition dont il eſt compoſé, c'eſt-à-dire, la majeure, que voici. Lorſque je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, en diſant cela, ou je dis le vrai, ou je dis le faux : car c'eſt une manifeſte petition de principe, (pour me ſervir des termes des Dialecticiens) puiſque vous prenez ce qui eſt en queſtion pour une choſe conſtante, & qui vous ait été accordée, en ſuppoſant

poſant qu'il n'y a point de propoſition qui ne ſoit vraye ou fauſſe; car nous vous ſoûtenons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. Votre raiſonnement étant donc fondé ſur cette propoſiton qui eſt incertaine & douteuſe, la concluſion que vous en tirez eſt nulle.

On apporte dans les Ecoles l'exemple d'un argument ſemblable, qu'ils appellent Aſyſtate, c'eſt-à-dire, qui ne peut ſubſiſter. Ils ſuppoſent qu'un homme a ſongé en dormant qu'il ne faut point croire aux ſonges, & ſur cela voici comme ils raiſonnent. Si cet homme croit à ce ſonge, il croira en même-tems, & ne croira point aux ſonges: il croira aux ſonges, puiſqu'il croit à ce ſonge: il ne croira point aux ſonges, puiſqu'il croit à ce ſonge qui défend de croire aux ſonges. Que ſi cet homme ne croit point à ce ſonge, il croira encore en même-tems, & ne croira point aux ſonges. Il croira aux ſonges, puiſqu'il obéira au précepte de ce ſonge, qui défend qu'on ne croye aux ſonges. Il ne croira point aux ſonges, puiſqu'il ne croit point à ce ſonge qui défend de croire aux ſonges. Ces propoſitions

ſemblent ſe contredire & ſe détruire les unes les autres ; mais la ſolution eſt la même que celle des précédentes ; car ce ſonge en dérobant la créance aux autres ſonges, ſe la dérobe à ſoi-même. Ce ſongeur ne refuſera donc pas ſa créance aux autres ſonges, parcequ'il croit à celui-là ; mais étant ſeulement averti par celui-là, & non pas perſuadé, il tiendra tous les ſonges pour faux, & celui-là comme les autres.

Nous n'aurons pas plus de peine à réfuter ce que vous nous avez donné pour une démonſtration. Les preuves, dites-vous, que nous apportons pour montrer qu'il n'y a point de démonſtration, ou elles prouvent qu'il n'y a point de démonſtration, ou elles ne le prouvent pas. Si elles le prouvent, il y a donc des démonſtrations, puiſque une preuve qui ſe fait par raiſon eſt une démonſtration. Si elles ne le prouvent pas, il y a donc encore des démonſtrations, puiſque les preuves que vous avez apportées pour montrer qu'il n'y a point de démonſtration, ne le prouvent pas.

Pour réponſe à ce raiſonnement, je

je vous dis que vous ſuppoſez encore comme veritable, & comme une choſes accordée, ce qui eſt en conteſtation ; ſçavoir que toute argumentation, c'eſt-à-dire, toute preuve qui ſe fait par raiſon, prouve, ou ne prouve pas. Quand j'ai entrepris de prouver qu'il n'y a point de démonſtration, la preuve dont je me ſuis ſervi pour cela ſe renferme ſoi-même avec toutes les autres preuves, & ſe détruit. Donc, direz-vous, ſi cette preuve eſt vaine & ſans effet, il s'enſuit qu'il y a des démonſtrations, puiſque la preuve que j'ai apportée pour montrer qu'il n'y a point de démonſtration eſt ſans effet. J'avoüe que cette preuve n'eſt pas veritable, puiſqu'il n'y a rien qui ſoit conſtamment vrai: j'avoüe qu'elle ne conclut rien de certain, puiſqu'il n'y a rien qui ſoit inconteſtablement certain. Je dis qu'elle eſt ſeulement vraiſemblable, & ce qui n'eſt que vraiſemblable ne conclut rien de certain ; ce qui eſt pourtant néceſſaire pour une démonſtration.

C'eſt une pure badinerie, que cet autre argument que nous oppoſent

les Epicuriens, lorſqu'ils diſent que nous ſçavons ce que c'eſt que démonſtration, ou nous ne le ſçavons pas. Que ſi nous le ſçavons, il s'enſuit qu'il y a des démonſtrations. Si nous ne le ſçavons pas, nous ſommes fort malaviſez de combattre une choſe que nous ne connoiſſons pas.

Pour réponſe à cet argument, je dis qu'il prouve trop, & par conſéquent qu'il ne prouve rien. Il prouve trop, parcequ'il peut être employé contre tous ceux qui nieront que quelque choſe exiſte; comme, par exemple, contre ceux qui diront qu'il n'y a point d'Hippogryphe: Car les Epicuriens leur diront, qu'ils ſçavent ce que c'eſt qu'un Hippogryphe, ou ils ne le ſçavent pas. S'ils le ſçavent, il s'enſuit qu'il y a des Hippogryphes. S'ils ne le ſçavent pas, ils ſont malaviſez de combattre une choſe que nous ne connoiſſons pas. Il n'y a ni démonſtrations, ni Hippogryphes; mais on peut ſe former des Idées des choſes qui n'exiſtent pas, & en raiſonner comme ſi elles exiſtoient.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Réponſe à la ſixiéme Objection.

VOus dites enſuite, que ſi Dieu nous avoit formez de telle ſorte que nous nous trompaſſions toûjours, même dans les choſes les plus claires, nous ſerions forcez d'avoüer que Dieu ſeroit trompeur; ce que l'on ne peut ni dire, ni penſer ſans impieté. C'eſt à Des Cartes à répondre à cet Objection, puiſqu'il eſt Auteur de ce raiſonnement, que j'ai ſeulement rapporté ſans l'approuver; car notre Sainte Religion nous enſeigne autre choſe. Mais figurez-vous que vous ayïez affaire à Des Cartes, il ne manquera pas de vous dire, que quand Dieu nous auroit créez de telle nature que nous nous trompaſſions toûjours, il ne faudroit pas dire pour cela qu'il fût trompeur: Car puiſqu'il nous a créez de telle nature que nous nous trompons quelquefois, & que cependant on ne peut pas pour cela l'appeller trom-

peur on ne pourroit pas non-plus l'appeller trompeur, quand nous nous tromperions toûjours.

De-plus, quand Dieu nous auroit formez de telle nature que nous nous trompaſſions toûjours, cela ne ſuffiroit pas pour pouvoir dire que Dieu ſeroit trompeur; mais il faudroit outre cela, qu'il nous eût faits de telle ſorte, qu'étant toûjours trompez nous cruſſions certainement que nous ne ſerions pas toûjours trompez. De même qu'on ne peut pas accuſer d'être menteur, celui qui raconte des fables; mais bien celui qui racontant des fables, veut perſuader à ceux qui l'entendent, qu'il leur dit des choſes veritables. De même encore, qu'on ne peut pas accuſer d'être trompeur un homme qui vend une maiſon bâtie de mauvais matériaux & ruineuſe; mais bien celui qui vendant une maiſon ſi mal conditionnée, auroit aſſuré qu'elle ſeroit ſaine & entiere. On eſtimera au contraire ſa probité, ſi en vendant cette maiſon, il en a fait connoître les défauts

Telle eſt la conduite que Dieu tient avec les hommes. Il nous a fait connoître

noître que nos Sens ſont infidéles, que notre Raiſon eſt trompeuſe, que notre Eſprit eſt foible, que nos perceptions ſont obſcures & incertaines. Il nous en a avertis par les oracles de ſa parole, que j'ai rapportez ci-deſſus; par la nature même de nos Sens & de notre Raiſon, & par notre expérience. Car ayant éprouvé que nous nous trompons ſouvent, nous avons dû penſer que nous pouvons nous tromper toûjours; ou que s'il arrive quelquefois que nous ne nous trompions pas, nous ne pouvons ſçavoir que nous ne nous trompons point alors. En cela Dieu nous fait voir qu'il eſt *plein de Verité*, & la Verité même, nous avertiſſant que nous ſommes ſujets à l'erreur, & que nous errons ſouvent, & nous ſollicitant par des exhortations intérieures & continuelles, que nous attendions une connoiſſance certaine de la Verité, non pas des Sens & de la Raiſon; mais de lui par la Foi.

Mais de-plus, il nous a été plus avantageux que Dieu nous ôtât la connoiſſance de la Verité, que s'il nous eût dreſſé un chemin ouvert & aiſé

pour y parvenir ; car lorſque nous aurons bien reconnu, que nous ne pouvons connoître la Verité avec une entiere certitude & une parfaite clarté, nous ſuſpendrons notre jugement, & nous ne nous tromperons jamais. Au contraire, nous nous tromperons ſouvent, ſi nous eſperons acquérir la connoiſſance de la Verité. C'eſt ainſi que Des Cartes pourra ſe défendre de votre attaque. Mais ce ſont ſes affaires, nous ne ſommes pas garants de ſes opinions.

CHAPITRE XV.

Réponſe à la ſeptiéme Objection.

VOus finiſſez par cette importante Objection, qu'en ſuſpendant notre jugement & notre conſentement, nous nous éloignons de la ſoumiſſion que nous devons à la Foi, & nous donnons entrée à la corruption des mœurs. Mais nous ne manquons pas de moyens de concilier la Foi & la Raiſon, & il eſt bien certain que la Foi

Foi n'a rien à craindre de la part de la Raiſon ; car la Raiſon a ſa lumiere, quoique foible & obſcure ; mais elle ne peut pas tirer de cette lumiere, non-plus que des Sens & de la nature, tout le ſecours néceſſaire pour acquérir une connoiſſance certaine & inébranlable de la Verité. Mais pour les connoiſſances que nous avons, par cette lumiere divine qui éclaire notre Entendement au-deſſus des Loix de la nature, nous devons nous y ſoumettre ſans réſiſtance ; & quand nous avons reçu la Foi, nous ſommes obligez de régler nos mœurs ſuivant ſes préceptes. Mais quand nous n'aurions pas cette Sainte régle, nous avons les loix & les coûtumes, qui nous en ſerviroient pour la conduite de notre vie.

Quant à cette vehemente déclamation de Tertullien (*a*) en faveur des Sens, qu'en négligeant leur témoignage nous renverſons l'état de la vie, nous troublons l'ordre de la nature, nous rendons aveugle la providence

(*a*) *Tertull. De Anim.* cap. 7.

vidence de Dieu. Ce ſont de vieilles plaintes des Dogmatiques, auſquelles j'ai ſuffiſamment ſatisfait par tout ce qui vient d'être dit : & aſſurément il ne devoit pas tirer ſa preuve de l'humanité de Jeſus-Chriſt, qui a été jointe à la Divinité, & n'a pas été moins exempte d'erreur que de péché. Pour les Apôtres, & les autres Saints, dont les actions & les paroles ſervoient à la propagation de la Foi, Dieu a conſervé en eux toute la fidélité & la certitude de la Raiſon & des Sens, dont la nature humaine eſt capable, & les a défendus de l'erreur par les ſecours de ſa Grace.

J'accorde à Saint Auguſtin (*a*) que ſans le conſentement il n'y a point de Foi ; mais je dis que ce conſentement que demande la Foi, eſt d'un autre genre que celui que demande la Raiſon. Il bannit les doutes de la Cité de Dieu, & avec juſtice, ſi on fait entrer ces doutes dans les choſes de la Foi, & qu'elles donnent atteinte à la

(*a*) *Auguſtin. Enchir. ad Laurent.* Cap. 20. & *De Civit. Dei.* Libr. XIX. Cap. 18.

la Foi. Il assure que nous pouvons acquerir une science très-certaine par la Raison : je l'avoüe ; mais cette science sera très-certaine d'une certitude humaine, & Saint Augustin reconnoît ailleurs que cette certitude humaine est foible & imparfaite ; que l'Entendement humain plongé dans les ordures de la chair, & enveloppé des ténébres de l'erreur, ne voit qu'obscurément, & ne peut envisager la lumiere de la Verité. Suivons vos autres Objections.

Si nous n'écoutons pas la Raison, dites-vous, vous renversez ce fondement de la Religion, que la Raison a établi dans notre Entendement, *Dieu est*. Pour répondre à cette Objection, il faut vous dire que les hommes connoissent Dieu en deux manieres. Ils le connoissent par la Raison, d'une entiere certitude humaine, & ils le connoissent par la Foi, d'une entiere certitude divine. Quoique par la Raison nous ne puissions acquerir aucune connoissance plus certaine que la connoissance de Dieu, desorte que tous les argumens que les impies oppose nt à cette connois-

ſance, n'ont aucune force, & ſe refutent aiſément; néanmoins cette certitude n'eſt pas entierement parfaite.

De-là vient que les Peres de l'Egliſe croyent à peine que celui-là connoiſſe Dieu, qui ne le connoît que par la Raiſon & non par la Foi, & qu'ils ne comptent preſque pour rien la connoiſſance de Dieu, que l'on a par la Raiſon. Car que ſignifient ces paroles de Tertullien (*a*) que j'ai déjà rapportées? *A qui Dieu eſt-il connu ſans le Chriſt? A qui le Chriſt eſt-il connu ſans le Saint Eſprit? A qui le Saint Eſprit s'addonne-t'il ſans le Sacrement de la Foi?* Que veut dire Saint Athanaſe, (*b*) lorſqu'il nous enſeigne que la Divinité ne ſe perſuade point par des raiſonnemens; mais par la Foi, & par de Saintes méditations qui ſe font avec pieté? Que veut dire Saint Chryſoſtome, (*c*) lorſqu'il ſe moque des Philoſophes, qui ne vouloient pas croire que le monde eût été créé du néant, & qui croyoient ſans

(*a*) *Tertull. De Anim.* Cap. 2.
(*b*) *Athanaſ. ad Serapion.*
(*c*) *Chryſoſt. Hom. 22. in Epiſt. ad Hebr.*

ſans peine que Dieu n'avoit point de commencement, & n'avoit point été engendré, quoique cela ſoit bien moins croyable, & que l'on ne ſache ni l'un ni l'autre par la Raiſon, mais par la Foi ?

Que veut dire Pierre d'Ailly, (*a*) lorſqu'il parle ainſi : *Quoique cette propoſition, Dieu eſt, ne nous ſoit pas évidente, & qu'elle ne ſe puiſſe pas démontrer évidemment, elle eſt pourtant naturellement probable.* Témoignage allegué par Gabriel Biel, (*b*) lorſqu'il déclare que *l'on connoît ſuffiſamment, quoique non pas évidemment, qu'il faut qu'il y ait un premier Etre Auteur de la conſervation, comme il y a un premier Etre Auteur de la production.* Que veut dire Saint Thomas, (*c*) lorſqu'il raiſonne ainſi ? *La Raiſon humaine eſt fort défectueuſe dans les choſes humaines ; & ce qui le montre, c'eſt que les Philoſophes qui ſuivant la nature ſe ſont appliquez à la*

(*a*) *Petr. de Alliaco in* 1. *Quæſt.* 3. Liv. x.
(*b*) *Biel in* 1. *Diſt.* 2. *Quæſt.* 10. *Art.* 3. *Dub.* 1.
(*c*) *Thom.* 2. 2. Q. 2. A. 4.

à la recherche des choſes humaines, ſe ſont ſouvent trompez, & ſe ſont contredits les uns les autres. Pour faire donc enſorte que les hommes euſſent une connoiſſance indubitable & certaine de Dieu, il a falu que les choſes divines leur fuſſent enſeignées comme articles de Foi, & comme des paroles de Dieu qui ne peut mentir.

Or quoique pour prouver l'Exiſtence de Dieu on puiſſe apporter des argumens, qui joints enſemble n'ont pas moins de force pour convaincre les Eſprits, que les Principes Geometriques & les Theorêmes qui en ſont tirez, & qu'ils ayent une entiere certitude humaine; néanmoins parceque d'habiles Philoſophes ont ouvertement combatu ces Principes, il eſt clair que ni dans cette connoiſſance naturelle que nous avons de Dieu, & que nous acquerons par la Raiſon, ni dans la Science qui eſt fondée ſur les Principes & ſur les Theorêmes Geometriques, l'on ne trouve point une certitude parfaite & accomplie de tous points; mais ſeulement cette certitude humaine dont j'ai parlé, à laquelle néanmoins tout

homme

homme ſage doit ſoumettre ſon Entendement. Cela ne répugne pas aux témoignages du Livre de la Sageſſe, (*a*) & de l'Epître (*b*) aux Romains, qui déclarent que les hommes, qui de l'ouvrage du monde n'ont pas connu la puiſſance & la divinité de l'Ouvrier, ſont inſenſez & inexcuſables.

Car pour me ſervir des paroles de Vaſquez : (*c*) *La Sainte Ecriture prétend ſeulement par ces paroles, qu'il y a toûjours eu un ſuffiſant témoignage de Dieu dans la fabrique du monde & dans ſes autres effets, pour le faire connoître aux hommes : mais elle ne s'eſt pas miſe en peine ſi cette connoiſſance eſt évidente, ou très probable : car ces termes*, ſont vûs & ſont regardez, *dans leur ſignification commune & uſitée, ſignifient toute connoiſſance de l'Entendement avec un conſentement déterminé.* Il ajoûte enſuite : *Car ſi quelqu'un nioit préſentement le Chriſt, ce qui le rendroit inexcuſable, ce ne ſeroit pas parce-qu'il*

(*a*) *Sap.* XIII. 1. & Seq.
(*b*) *Rom.* I. 20.
(*c*) *Vaſq. in Thom.* I. *Part.*

qu'il en auroit pu avoir une connoiſſance & une raiſon évidente ; mais parcequ'il auroit pu le croire par la Foi & par une connoiſſance prudente.

C'eſt donc avec raiſon que Suarez (*a*) enſeigne, que *l'Evidence naturelle de ce principe, Dieu eſt la premiere Verité, qui ne peut tromper, n'eſt point néceſſaire, & ne ſuffit point pour croire par la Foi infuſe, ce que Dieu révèle.* Il prouve par le témoignage de l'experience, qu'elle n'eſt point néceſſaire ; car les Chrétiens ignorans & ſimples, quoiqu'ils ne connoiſſent rien de Dieu clairement & certainement, ils croyent néanmoins certainement que Dieu eſt. Les Chrétiens mêmes qui ont de l'eſprit & du ſavoir, comme Saint Thomas (*b*) l'a remarqué, croyent que Dieu eſt, avant que de le connoître par la Raiſon. Suarez montre enſuite que la clarté naturelle de ce principe n'eſt pas ſuffiſante, parceque la Foi divine, qui eſt infuſe dans notre Entendement, ne peut pas être appuyée ſur la ſeule Foi humaine,

(*a*) *Suar. Diſp.* III. *de Fid. Sect.* 6.
(*b*) *Thom.* 2. 2. Q. 2. *A.* 4, & 5.

maine, quelque claire & ferme qu'elle ſoit, comme ſur un objet formel ; parce qu'un conſentement plus ferme & d'un ordre plus noble & plus relevé, ne peut pas tirer ſa certitude d'un conſentement plus infirme.

Tel eſt le ſentiment de Saint Thomas, (*a*) & des autres Théologiens, & non ſeulement touchant les vertus Théologales ; mais encore touchant les vertus morales, infuſes de Dieu, qui ne peuvent pas être régies ſelon leur dignité par la Raiſon naturelle. Il ne faut pas s'imaginer que cela ſoit détruit par cette ſentence de Saint Paul : (*b*) *Il faut que celui qui vient à Dieu, croye qu'il eſt* : car il veut qu'on croye cela, d'une Foi, non pas naturelle, mais infuſe de Dieu : car il dit immédiatement auparavant, *Il eſt impoſſible de plaire à Dieu ſans la Foi.* C'eſt ainſi que l'ont expliqué les Peres du Concile de Trente (*c*). Quant à cette propoſition

(*a*) *Thom.* 2. 2. Q. 2. A. 4. & 1. 2. Q. 63. A. 3. *in corp. & ad* 3. *um.*
(*b*) *Hebr.* XI. 6.
(*c*) *Concil. Trid. Seſſ.* VI. Cap. 6.

fition de Saint Thomas, *Nous croyons Dieu, & à Dieu, par un même acte*, elle nous apprend que cette Foi divine, par laquelle nous croyons que Dieu eſt, vient de Dieu même, & non pas de la nature, & de la Raiſon humaine : *Car*, comme dit Suarez, *l'excellence de la premiere Verité mérite, que lorſque la réſolution ſe fait de l'objet materiel à l'objet formel, ce même objet formel ne ſe réſolve point en un autre ; mais ſoit cru par lui-même, parcequ'il peut rendre témoignage de lui-même.*

Quant à ce que vous avez ajoûté, qu'il arrivera que la Foi dépendra de choſes incertaines, ſi les premiers principes, qui ſont connus par la lumiere naturelle, ſont incertains, tel qu'eſt celui-ci, une même choſe ne peut pas être en même tems & n'être point, Suarez (*a*) y donne une excellente réponſe : *S'il ſe trouve quelque premier principe, néceſſairement enveloppé dans le conſentement de la Foi, il ſera auſſi cru par la Foi, & la*

(*a*) *Suar. Diſp. VI. de Fide*, Sect. 3. Art. 13.

la Foi ne dépend point de ce principe, comme naturellement connu. Comme, par exemple, ſi je crois que Dieu eſt Trine, je crois néceſſairement qu'il n'eſt pas unique en perſonne, & qu'il n'y a pas quatre perſonnes : non pas à cauſe de ce principe naturel, Toute choſe eſt, ou n'eſt pas, en tant qu'il eſt naturel : mais parce que la Foi même, qui fait croire que l'affirmation eſt véritable, fait croire auſſi que la négation eſt fauſſe. Et ainſi des autres.

Le Foi ne dépend donc point de ces premiers principes ; mais elle les ſupoſe comme certains, de cette ſouveraine certitude humaine dont j'ai parlé, à laquelle la Foi venant à ſe joindre, de certains qu'ils étoient d'une ſouveraine certitude humaine, ils deviennent certains d'une certitude divine. Ce que j'ai déja prouvé de telle ſorte, que vous en avez paru perſuadé. De là vous avez pu aiſément connoître, que tant que l'Entendement humain, s'appuyant ſur la Raiſon, ſe fonde ſur ces premiers principes, à peine peut-il ſe ſoûtenir ; mais que ſi-tôt que la Foi vient à ſon ſecours,

ſecours, il demeure ferme & inébranlable, comme je l'ai déjà dit. Faites réfléxion ſur cet axiôme ſi commun, & approuvé par un conſentement unanime de toute l'ancienne Philoſophie, *De rien il ne ſe fait rien.*

Platon s'appuyant ſur ce fondement, comme très-ſolide & inébranlable, a cru que le monde avoit été formé d'une matiere éternelle. Ariſtote a cru qu'il n'avoit point eu de commencement. Ce principe a été corrigé & rejetté par la Foi. Pourquoi ne croirai-je pas qu'il en peut arriver autant aux autres Axiômes par la puiſſance de Dieu ? Des Cartes n'a-t'il pas cru, qu'il ſe pouvoit faire par la puiſſance divine, qu'une même choſe fût & ne fût pas en même-tems ? Qu'une même propoſition fût vraye & fauſſe en même-tems ? D'où il s'enſuit manifeſtement, que lorſque la Raiſon s'applique aux premiers principes, quoiqu'elle y trouve une ſouveraine certitude humaine ; il leur manque néanmoins quelque choſe pour être certains d'une parfaite certitude ; & que ce défaut eſt ſuppléé par la Foi.

Non

Non seulement ces axiômes, & ces premiers principes ; mais encore toutes ces autres propositions qui sont d'une moindre étendue, & qui ne trouvent pas une si facile créance dans l'Esprit humain, tirent leur force & leur certitude de la Foi. Telles qu'on en trouve plusieurs dans les Livres Sacrez, dans les Conciles, & dans les Decrets de l'Eglise : comme, par exemple, cette proposition que vous avez avancée, Jesus-Christ est un animal raisonnable, non seulement elle acquiert sa certitude par l'argument que vous avez proposé, & par la Raison ; mais encore par la Foi. Ces autres propositions me deviennent encore certaines par la Foi, l'Homme est composé d'un corps & d'une Ame ; L'Homme sent & vit ; Je suis & je vis, puisque je croi, & que je sçai que je croi. Ces propositions, que je trouvois certaines par la Raison d'une certitude humaine, lorsque la Foi survient, deviennent certaines d'une certitude divine, & toutes ces tenebres qui occupoient mon Esprit, se dissipent. Véritablement c'est un

grand

grand avantage que nous tirons de la Foi & de la Théologie, avec plusieurs autres, que nôtre Entendement chancelant soit confirmé, & qu'il soit amené à une pleine, à une claire, & à une certaine connoissance de la Verité.

Vous pourrez insister, & dire que du moins la forme que l'on appelle Syllogistique, n'est pas du domaine de la Foi; & que dans cette forme il ne peut y avoir d'autre certitude qu'une certitude humaine, & que néanmoins la certitude de la conclusion dépend de cette forme; & que si cette conclusion appartient à la Foi, cette conclusion appartenant à la Foi, n'aura point d'autre certitude qu'une certitude humaine.

Mais vous devez savoir que la certitude de cette conclusion qui appartient à la Foi, ne dépend point de la certitude de la forme Syllogistique, qui à son égard, pour parler en termes de l'Ecole, est purement accidentelle. Car les Théologiens, & principalement Saint Thomas (a) enseignent

(a) Thom. 2. 2. Q. IX. A. 1.

gnent que *la Science divine n'eſt pas diſcurſive, ou ratiocinative ; mais abſolue & ſimple ;* & que l'Entendement ſe porte par un même acte vers l'objet materiel, à cauſe du formel ; & que par un ſeul & même acte on croit à Dieu, & Dieu : parceque la Foi, entrant dans notre Entendement, fait que, & elle même, & les choſes qu'elle propoſe pour être crues, ſont reçues & crues ; de même que la lumiere rend les autres choſes, & ſoi-même, viſibles.

Sur cela Saint Chryſoſtome (*a*), dont j'ai déja allegué le témoignage, dit fort à propos que les choſes obſcures ſont rendues viſibles par la Foi ; & que celles qui ſont viſibles ſont confirmées & rendues certaines par celles qui ne ſont pas viſibles ; & que la Foi ne peut pas ſe ſoûtenir, ſi elle ne nous perſuade plus certainement des choſes qui ne ſont pas viſibles, que nous ne ſommes perſuadez des choſes qui ſont viſibles.

Pour ce qui regarde les motifs de crédibilité,

(a) *Chryſoſt. in Heb.* XI. 2. *Homil.* 21.

crédibilité, qui préparant l'Entendement à recevoir la Foi, doivent être selon vous, non seulement certains d'une souveraine certitude humaine, mais d'une souveraine certitude absolue, je vous opposerai Gabriel Biel (a), qui prétend qu'il suffit pour recevoir la Foi, que les motifs de credibilité soient proposez comme probables. Croyez-vous que des enfans, qui ont à peine l'usage de raison, des gens barbares, grossiers, ignorans, & qui néanmoins ont reçu le don de la Foi, conçoivent très-clairement & très fermement ces motifs de credibilité ? Non sans doute ; mais la grace de Dieu, & la lumiere interieure vient au secours, & elle soûtient l'imbecillité de la nature & de la Raison.

Telle est l'opinion commune des Théologiens. La Raison a besoin de ce secours de la grace divine, non seulement dans les hommes grossiers, mais dans ceux mêmes qui ont de l'Esprit & du savoir ; car quelque clairvoyante

(a) *Biel. in* III. *Disp.* 24. Art. 3. Dub. 1.

voyante qu'elle ſoit, elle ne peut toutefois nous faire avoir la Foi, ſi une lumiere celeſte ne nous éclaire au-dedans; parceque, comme je l'ai déja dit, la Foi divine étant d'un ordre ſuperieur, ne peut pas tirer ſa force de la Foi humaine. C'eſt pourquoi l'Egliſe a condamné les Semi-Pelagiens, parcequ'ils croyoient que le commencement de la Foi venoit de nous, & non pas de Dieu. Et c'eſt ce qui a donné lieu à ce Decret du Concile d'Orange (*a*) : *Si quelqu'un ſoûtient, que ſans l'illumination & l'inſpiration du Saint Eſprit, par les forces de la nature, il peut penſer d'une maniere convenable, ou choiſir, ou conſentir à la prédication qui lui eſt faite, de quelque bien qui concerne le ſalut, il eſt trompé par un Eſprit d'héreſie.*

A ce Decret convient celui-ci du Concile de Trente : (*b*) *Si quelqu'un dit, que ſans l'inſpiration prévenante du Saint Eſprit, & ſans ſon ſecours, l'homme peut croire de la maniere qu'il faut croire pour que la grace de la juſtification lui ſoit conferée, qu'il*

N *ſoit*

(*a*) *Concil. Araus.* Cap. 7.
(*b*) *Concil. Trid. Seſſ.* VI. *Can.* 3.

ſoit Anatheme. Telle eſt la doctrine de Saint Thomas (*a*) : *La lumiere de la Foi fait voir les choſes qui ſont crues.* Il dit encore, *Les Fideles ont connoiſſance des choſes de la Foi, non pas comme d'une maniere démonſtrative ; mais entant que par la lumiere de la Foi elles paroiſſent devoir être crues.*

CHAPITRE XVI.

Pourquoi la doctrine des Academiciens & des Sceptiques a été rejettée.

DU reſte, les cauſes qui ont fait rejetter la doctrine des Pyrrhoniens, ne ſont pas celles que vous ſoupçonnez. Vous croyez qu'elle a été rejettée par les Payens, de-peur que les Sciences ne tombaſſent dans le mépris ; quoique je vous aye fait voir qu'elles ont été ſoigneuſement cultivées par d'excellens hommes, qui pratiquoient cet art de douter. Vous croyez qu'elle a été rejettée par les Chrétiens, de-peur qu'elle ne nuiſît à la Foi & aux bonnes mœurs ; quoique cependant du tems de Ciceron,

(*a*) *Thom.* 2. 2. Q. I. A. 4. ad 3. & A. 5. ad 1.

ceron, où elle tomba entierement, comme il le dit souvent ; pour parler plus juste, elle fut réduite à peu de personnes. Or en ce tems-là les Chrétiens, qui n'avoient pas encore paru, n'avoient rien à craindre pour leur Religion, ni pour leurs mœurs, de la part des Sceptiques. Cela est plûtôt arrivé par l'orgueil qui est naturel à l'homme : car étant naturellement rempli & bouffi de cette opinion, que sa Raison le rend fort superieur à tous les autres animaux, qu'il est doüé d'intelligence, capable des Sciences, né pour raisonner, pour connoître, pour savoir ; il est fâché de se voir dépouillé de tous ces avantages, & en quelque sorte dégradé, & condamné aux tenebres d'une perpetuelle ignorance.

Il ne peut donc souffrir qu'on le desabuse d'une si agréable erreur ; & il préfere une honorable folie à une pauvre & obscure sagesse. Et pour ne se voir pas chassé par les Sceptiques de cette ancienne possession de Science, comme d'un riche héritage qu'il tient de la nature, il aime mieux les combattre à main ar-

mée & par violence, comme des raviſſeurs de la Raiſon, & comme des deſtructeurs de la ſcience, que d'agir contr'eux par des voyes juridiques, prévoyant que par-là il ſera débouté de cette poſſeſſion qu'il avoit uſurpée ſans aucun droit.

Vous voyez donc maintenant, ſi je ne me trompe, combien ſont foibles & frivoles toutes les contradictions & les objections des Dogmatiques. Elles pourroient néanmoins m'ébranler, ſi parmi les Philoſophes il ſe trouvoit quelque Secte qui fût exemte de contradictions, ou ſi quelque Philoſophe approuvoit une autre doctrine que la ſienne. Mais puiſqu'ils ſe font entr'eux une guerre continuelle, nous ne devons pas prétendre qu'ils entretiennent la paix avec nous; & puiſque nous faiſons profeſſion de contredire tous les autres, ſi nous voulons être équitables, nous ne devons pas trouver mauvais que pluſieurs nous contrediſent. Comme nos Objections ne les retirent pas de leur erreur, & qu'ils ne ſe rendent pas à nos remontrances, il eſt juſte qu'ils ſouffrent que nous ne nous laiſſions pas ſurprendre par leurs reproches.

Cette

Cette savante Secte des Pythagoriciens, qui est parvenue à une si prodigieuse érudition, après avoir été premierement tourmentée d'une infinité de calomnies & de railleries, a été enfin tout-à-fait anéantie : soit parceque Platon, Aristote, Speusippe, & d'autres encore ont pillé leurs plus belles découvertes, & se les sont appropriées, après les avoir racoutrées & reformées ; & qu'ils en ont séparé & ramassé ce qui pouvoit servir de matiere à la moquerie, & que par-là ils ont donné occasion aux railleurs de tourner cette Secte en ridicule, comme Porphyre (*a*) l'a conjecturé : soit que suivant le soupçon de Jamblique (*b*), certains petits Livres supposez, & des Symboles étranges & choquans que l'on a attribuez à cette Secte, lui ayent attiré tant de contradiction : cependant le mépris où elle est tombée, n'a pas empêché, ni Jamblique que je viens d'alleguer, ni plusieurs autres, de demeurer constamment attachez à ce parti, & de se vanter d'être soûtenus de la protection divine,

(*a*) *Porphyr. Vit. Pyth.*
(*b*) *Jambl. Vit. Pyth.* Lib. I. Cap. 11.

ne, ſur laquelle ils ſe repoſoient.

Quelles injures n'a-t-on point dites aux Epicuriens, pour avoir attaqué les Dieux, pour avoir renverſé la Religion, pour avoir corrompu les mœurs, pour avoir banni la pudeur, pour avoir autoriſé le libertinage ? Elle eſt devenue ſi infâme, que les Juifs de ces derniers tems, ſe ſont ſervis du nom d'Epicure, pour former des noms à l'arrogance, à l'impureté, & aux lieux mêmes de débauche. Nous avons vû néanmoins dans ces derniers tems, s'élever Gaſſendi, portant le caractere de Prêtre, qui a fait renaître cette Secte abolie depuis tant d'années, & qui a mérité l'approbation de pluſieurs perſonnes doctes & pieuſes. Des Cartes même n'a pas été exemt de cenſure, quoiqu'il ait tâché de démontrer l'Exiſtence de Dieu ; & la diſtinction de l'Ame & du corps : & néanmoins nous voyons pluſieurs perſonnes de tous états, gens graves & ſavans, entrer dans ſes ſentimens & les ſoûtenir.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Conclusion.

LEs choſes étant telles que je viens de les montrer, nous ne pouvons pas nous promettre du Vulgaire un plus favorable accueil; mais les ſoupçons que l'on formera contre nous, & les plaintes que nous entendrons, ne nous feront par abandonner le deſſein où nous ſommes, de ſuivre ce qui nous paroîtra probable, juſqu'à ce que nous ſoyons attirez par une plus grande probabilité. Cependant rien ne nous fera avouër que nous ſachions ce que nous ne ſavons point, & nous préfererons toûjours la liberté de notre jugement, à l'approbation des gens prévenus de leurs vaines Idées.

La vôtre, me diſoit cet excellent homme, plein de beaucoup de politeſſe & d'honnêteté, ſeroit auprès de moi d'un grand poids, pour me confirmer dans ces penſées, & je ſouhaiterois fort de la pouvoir mériter. Véritablement cette methode libre & dégagée de Philoſopher, dont vous faites profeſſion, qui parcourt toutes les ſciences, ſans s'attacher à aucu-

ne, montre assez que vous avez quelque penchant pour notre parti, ou du moins que vous n'en avez pas beaucoup d'aversion. Que si vous êtes dans un autre sentiment, je ne m'y opposerai pas, & je n'ai garde de prétendre que vous abandonniez cette liberté Philosophique que je me conserve si soigneusement.

J'avoue, lui dis-je, que vous m'avez émeu; mais c'est une affaire à examiner, & elle mérite bien d'être approfondie à loisir. Que si d'autres considérations m'éloignoient de vôtre doctrine, quoiqu'en matiere de Philosophie on doive peu déférer à l'autorité, la vôtre néanmoins m'inclineroit vers vous, & m'y rappelleroit. J'aime mieux, me répondit-il, que vous le fassiez par amitié que par déférence, de crainte qu'une diversité d'opinions ne vînt troubler l'étroite liaison, & l'uniformité de vie & d'études qui est entre nous.

Telle fut la conversation que nous eûmes ensemble, cet habile Philosophe & moi, qui ne fut ni frivole, si je m'y connois, ni desagréable; car pourquoi le dissimulerois-je? & véritablement j'en fus ébranlé.

FIN.

Librairie Antiquaire, Amsterdam, 13-11-19
[VOLT]
851028